

OEUVRES
DE
NICOLAS BOILEAU DESPRE'AUX.

AVEC DES

ECLAIRCISSEMENS HISTORIQUES,

DONNEZ PAR LUI-MEME.

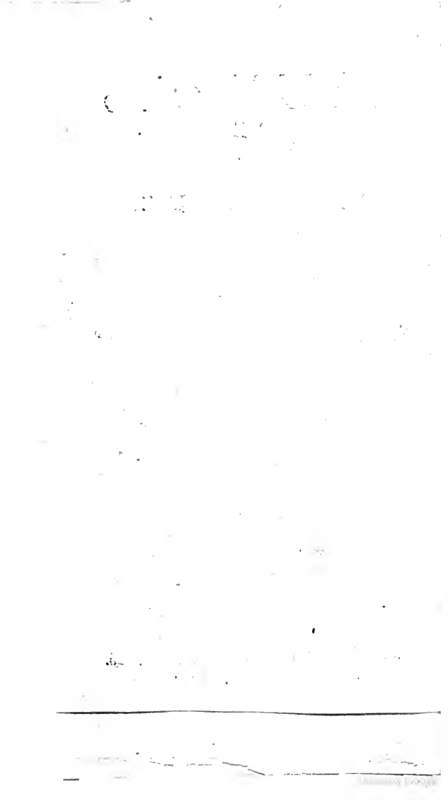
Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée d'un grand nombre de Remarques Historiques & Critiques.

Enrichie de FIGURES gravées
Par BERNARD PICART le Romain.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
Chez *FRANÇOIS CHANGUION.*
MDCCXXIX.
Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de West-Frise.





TABLE

DES PIECES

Contenues dans ce IV. Volume.

*On a marqué d'une * les Pieces qui ne sont point dans l'Edition de Geneve.*

PREFACES DIVERSES.

LES

LES HEROS
DE ROMAN.

DIALOGUE.

[1] # DISCOURS

SUR LE DIALOGUE

INTITULE'

LES HEROS DE ROMAN.

LE Dialogue, qu'on donne ici au Public, a été composé à l'occasion de cette prodigieuse multitude de Romans, qui parurent vers le milieu du Siècle précedent, & dont voici en peu de mots l'origine. HONORE' D'URFE', *Homme de fort grande qualité dans le Lyonnois, & très-enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de Vers qu'il avoit composez pour ses Maîtresses, & rassembler en un corps plusieurs avantures amoureuses qui lui étoient arrivées, s'avisa d'une invention très-agréable. Il feignit que dans le Forez, petit Païs contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avoit eû,* [2] *du tems de nos premiers Rois, une Troupe de Bergers & de Bergeres, qui habitoient sur les bords de la Riviere du Lignon, & qui assez accommodez des biens de la fortune, ne laissoient pas néanmoins, par un simple amusement & pour leur seul plaisir, de mener paître eux-mêmes leurs Troupeaux. Tous ces Bergers & toutes ces Bergeres, étant d'un fort grand*

1. Ce Discours a été composé en 1710. l'Auteur étant âgé de 74. ans.

2. *Du tems de nos premiers Rois.*] A la fin du cinquième siècle, & au commencement du sixième.

grand loisir, l'Amour, comme on le peut penser, & comme il le raconte lui-même, ne tarda guères à les y venir troubler, & produisit quantité d'événemens considérables. D'Urfé y fit arriver toutes ses avantures; parmi lesquelles il en méla beaucoup d'autres, & enchassa les Vers dont j'ai parlé, qui, tout méchans qu'ils étoient, ne laissérent pas d'être soufferts, & de passer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre. Car il soûtint tout cela d'une narration également vive & fleurie, de fictions très-ingenieuses, & de caractères aussi finement imaginez qu'agréablement variez & bien suivis. Il composa ainsi un Roman, qui lui acquit beaucoup de réputation, & qui fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis; bien que la Morale en fût fort vicieuse, ne prêchant que l'Amour & la mollesse, & allant quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur. [3] *Il en fit quatre volumes, qu'il intitula* ASTRÉE [4] *du nom de la plus belle de ses Bergeres: & sur ces entrefaites étant mort,* BARO *son Ami, &* [5] *selon quelques-uns, son Domestique, en composa sur ses Mémoires, un cinquième Tome, qui en formoit la conclusion, & qui ne fut guères moins bien reçu que les quatre autres Volumes. Le grand succès de ce Roman échauffa si bien les beaux Esprits d'alors,*

3. *Il en fit quatre volumes.*] Le premier parut en 1610. Le second fut publié dix ans aprés; le troisième, quatre ou cinq ans après le second. La quatrième Partie étoit achevée lors que l'Auteur mourut en 1625.

4. *Du nom de la plus belle de ses Bergeres.*] C'étoit Diane de Chateau-morand, qui fut mariée au frere aîné de Mr. d'Urfé, & ensuite à lui même. Voïez les Eclaircissemens de Mr. Patru sur l'Histoire de l'Astrée, & la XII. Dissertation de Mr. Huet, Ancien Evêque d'Avranches.

5. Selon

d'alors, qu'ils en firent à son imitation quantité de semblables, dont il y en avoit même de dix & de douze volumes: & ce fut quelque tems comme une espèce de débordement sur le Parnasse. On vantoit sur tout ceux de Gomberville, de la Calprenède, de Desmarêts, & de Scuderi. Mais ces Imitateurs s'efforçant mal-à-propos d'encherir sur leur Original, & prétendant annoblir ses caractères, tomberent, à mon avis, dans une très-grande puérilité. Car au lieu de prendre comme lui pour leurs Heros, des Bergers occupez du seul soin de gagner le cœur de leurs Maitresses, ils prirent, pour leur donner cette étrange occupation, non seulement des Princes & des Rois, mais les plus fameux Capitaines de l'Antiquité, qu'ils peignirent pleins du même esprit que ces Bergers; aiant, à leur exemple, fait comme une espèce de vœu de ne parler jamais & de n'entendre jamais parler que d'Amour. De sorte qu'au lieu que d'Urfé, dans son Astrée, de Bergers très-frivoles, avoit fait des Heros de Roman considerables, ces Auteurs au contraire, des Heros les plus considérables de l'Histoire firent des Bergers très-frivoles, & [6] quelquefois même des Bourgeois encore plus frivoles que ces Bergers. Leurs Ouvrages néanmoins ne laisserent pas de trouver un nombre infini d'Admirateurs,

5. *Selon quelques-uns, son Domestique.*] Baltasar Baro avoit été son Secretaire, selon l'Auteur de l'Histoire de l'Académie Françoise. Il publia la cinquième Partie de l'Astrée en 1627.

6. *Quelquefois même des Bourgeois.*] Les Auteurs de ces Romans, sous le nom de ces Heros, peignoient quelquefois le caractère de leurs Amis particuliers, gens de peu de conséquence. Voïez la remarque sur le Vers 115. du Chant III. de l'Art poëtique.

teurs, & eurent long-tems une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirerent le plus d'applaudissemens, ce furent le Cyrus & la Clélie de Mademoiselle de Scuderi, Sœur de l'Auteur du même nom. Cependant, non seulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la poussa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de représenter comme elle devoit, dans la personne de Cyrus, un Roi promis par les Prophètes, tel qu'il est exprimé dans la Bible, ou comme le peint Herodote, le plus grand Conquerant, que l'on eût encore vû; ou enfin tel qu'il est figuré dans Xenophon, qui a fait aussi bien qu'elle, un Roman de la vie de ce Prince; au lieu, dis-je, d'en faire un modèle de toute perfection, elle en composa un Artamène plus fou que tous [7] *les Celadons & tous les Sylvandres, qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane, qui ne fait du matin au soir que lamenter, gémir, & filer le parfait Amour. Elle a encore fait pis dans son autre Roman, intitulé* Clélie, *où elle représente tous les Heros de la République Romaine naissante, les Horatius Coclès, les Mutius Scèvola, les Clélies, les Lucrèces, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artamène; ne s'occupant qu'à tracer* [8] *des Cartes Géographiques d'Amour, qu'à se proposer les uns aux autres des Questions & des Enigmes galantes; en un mot qu'à faire tout ce qui paroit le plus opposé au caractère & à la gravité heroïque de ces premiers Romains. Comme*

7. *Les Celadons & les Sylvandres.*] Bergers du Roman de l'Astrée.

8. *Des*

me j'étois fort jeune dans le tems que tous ces Romans, tant ceux de Mademoiselle de Scuderi, que ceux de la Calprenède & de tous les autres, faisoient le plus d'éclat, je les lûs, ainsi que les lisoit tout le monde avec beaucoup d'admiration, & je les regardai comme des chef-d'œuvres de notre Langue. Mais enfin mes années étant accrûës, & la Raison m'aiant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces Ouvrages. Si bien que l'esprit satirique commençant à dominer en moi, je ne me donnai point de repos, que je n'eusse fait contre ces Romans un Dialogue à la maniere de Lucien, où j'attaquois non seulement leur peu de solidité, mais leur afféterie précieuse de langage, leurs conversations vagues & frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de personnes de très-mediocre beauté, & quelquefois même laides par excès, & tout ce long verbiage d'Amour qui n'a point de fin. Cependant comme Mademoiselle de Scuderi étoit alors vivante; je me contentai de composer ce Dialogue dans ma tête; & bien loin de le faire imprimer, je gagnai même sur moi de ne point l'écrire, & de ne le point laisser voir sur le papier, ne voulant pas donner ce chagrin à une Fille, qui après tout avoit beaucoup de mérite, & qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connue, nonobstant la mauvaise Morale enseignée dans ses Romans, avoit encore plus de probité & d'honneur que d'esprit.

8. *Des Cartes Géographiques d'Amour.*] La Carte du Païs de Tendre, dans la première Partie du Roman de Clélie

prit. Mais aujourd'hui qu'enfin la Mort [9] l'a raïée du nombre des Humains, *Elle, & tous les autres Compositeurs de Romans, je croi qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au Public mon Dialogue, tel que je l'ai retrouvé dans ma memoire. Cela me paroît d'autant plus nécessaire, qu'en ma jeunesse l'aiant récité plusieurs fois dans des Compagnies, où il se trouvoit des gens qui avoient beaucoup de mémoire, ces personnes en ont retenu plusieurs lambeaux, dont elles ont ensuite composé un Ouvrage, qu'on a distribué sous le nom de* Dialogue de Monsieur Despréaux, *&* [10] *qui a été imprimé plusieurs fois dans les païs étrangers. Mais enfin le voici donné de ma main. Je ne sai s'il s'attirera les mêmes applaudissemens qu'il s'attiroit autrefois dans les fréquens récits que j'étois obligé d'en faire. Car outre qu'en le récitant, je donnois à tous les personnages que j'y introduisois, le ton qui leur convenoit, ces Romans étant alors lûs de tout le monde, on concevoit aisément la finesse des railleries*

9. *L'a raïée du nombre des Humains.*] Vers 14. de l'Epître VII. de notre Auteur. *La Parque l'a raïé du nombre* &c. Mademoiselle Magdelaine de Scuderi mourut à Paris, le 2. de Juin 1701. âgée de 95. ans.

10. *Qui a été imprimé plusieurs fois,* &c.] Il parut d'abord en 1688. dans le Second Tome du Retour des Pièces choisies. Ensuite on l'insera parmi les Oeuvres de Monsieur de saint Evremond, sous le titre de *Dialogue des Morts.* Mr. Despréaux soupçonnoit Mr. le Marquis de Sevigné d'en être le principal Auteur: *Car c'est lui,* dit Mr. Despréaux dans une Lettre qu'il m'écrivit le 27. de Mars, 1704. *qui en a retenu le plus de choses.* „ Mais, *ajoûte-t-il,* „ tout cela n'est point mon Dialogue, & vous en con„ viendrez vous même quand je vous en reciterai des en„ droits. J'ai jugé à propos de ne le point donner au pu„ blic, pour des raisons très-légitimes, & que je suis per„ suadé

leries qui y sont. Mais maintenant que les voilà tombez dans l'oubli, qu'on ne les lit presque plus, je doute que mon Dialogue fasse le même effet. Ce que je sai pourtant à n'en point douter, c'est que tous les gens d'esprit & de véritable vertu me rendront justice, & reconnoîtront sans peine, que sous le voile d'une fiction en apparence extrèmement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui soit dans la vérité & dans la vraisemblance, je leur donne peut-être ici le moins frivole Ouvrage, qui soit encore sorti de ma plume.

„ suadé que vous approuverez. . . . Mais tout cela n'em-
„ pêche pas que je ne le trouve encore fort bien dans ma
„ memoire, quand je voudrai un peu y rêver, & que je
„ ne vous en dise assez pour enrichir votre Commentaire
„ sur mes Ouvrages, &c.

Voici les raisons que j'emploïai dans ma Lettre du 11. d'Avril suivant, pour l'engager à mettre son Dialogue par écrit. „ I. Ce Dialogue fera sentir le ridicule, & la mau-
„ vaise morale des Romans. II. Après le témoignage pu-
„ blic de Mr. Arnauld, & de plusieurs autres Ecrivains
„ qui ont parlé de ce Dialogue, la Posterité vous attri-
„ buera celui qui a été imprimé sous votre nom, quoi
„ qu'il ne soit pas de vous.

Mr. Despréaux se détermina peu de tems après à le mettre sur le papier, & il voulut que le Manuscrit original m'en fût remis: ce qui a été fidellement exécuté après sa mort.

LES HEROS DE ROMAN,

DIALOGUE.

A LA MANIERE DE LUCIEN.

MINOS,

Sortant du lieu où il rend la Justice proche le Palais de Pluton.

MAUDIT soit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée! Il s'agissoit d'un méchant drap qu'on a dérobé à un Savetier en passant le fleuve, & jamais je n'ai tant ouï parler d'Aristote. Il n'y a point de Loi qu'il ne m'ait citée.

PLUTON.

Vous voila bien en colère, Minos.

MI-

1. Ce Dialogue fut composé à la fin de l'année 1664. & en 1665.

2. *Huot & Martinet sont morts.*] Au lieu d'*Huot*, dans la pre-

MINOS.

Ah! c'eſt vous, Roi des Enfers. Qui vous amène?

PLUTON.

Je viens ici pour vous en inſtruire. Mais auparavant peut-on ſavoir quel eſt cet Avocat qui vous a ſi doctement ennuïé ce matin? Eſt-ce que [2] Huot & Martinet ſont morts?

MINOS.

Non, grace au Ciel: mais c'eſt un jeune Mort, qui a été ſans doute à leur Ecole. Bien qu'il n'ait dit que des ſottiſes, il n'en a avancé pas une qu'il n'ait appuïée de l'autorité de tous les Anciens; & quoi qu'il les fît parler de la plus mauvaiſe grace du monde, il leur a donné à tous, en les citant, de la galanterie, de la gentilleſſe, & de la bonne grace. [3] *Platon dit galamment dans ſon Timée. Seneque eſt joli dans ſon Traité des Bien-faits. Eſope a bonne grace dans un de ſes Apologues.*

PLUTON.

Vous me peignez-là un Maître Impertinent. Mais pourquoi le laiſſiez-vous parler ſi long-tems? Que ne lui impoſiez-vous ſilence?

MI-

première compoſition il y avoit, *Bilain*; mais Bilain n'étoit pas un Avocat braillard.

3. *Platon dit galamment* &c.] Manières de parler de ce tems-là, fort communes dans le Barreau.

MINOS.

Silence, lui? C'est bien un homme qu'on puisse faire taire quand il a commencé à parler. J'ai eu beau faire semblant vingt fois de me vouloir lever de mon siège; j'ai eu beau lui crier, Avocat, concluez de grace; concluez, Avocat. Il a été jusqu'au bout, & a tenu à lui seul toute l'Audience. Pour moi je ne vis jamais une telle fureur de parler; & si ce desordre-là continuë, je croi que je serai obligé de quitter la charge.

PLUTON.

Il est vrai que les Morts n'ont jamais été si sots qu'aujourd'hui. Il n'est pas venu ici depuis long-temps une Ombre qui eût le sens commun; & sans parler des gens de Palais, je ne vois rien de si impertinent que ceux qu'ils nomment Gens du monde. Ils parlent tous un certain langage, qu'ils appelent galanterie: & quand nous leur temoignons, Proserpine & moi, que cela nous choque, ils nous traitent de Bourgeois, & disent que nous ne sommes pas galants. On m'a assûré même, que cette pestilente galanterie avoit infecté tous les païs infernaux, & même les Champs Elysées; de sorte que les Heros, & sur tout les Heroïnes qui les habitent, sont aujourd'hui les plus sottes gens du monde, grace à certains Auteurs, qui leur ont appris, dit-on, ce beau langage, & qui en ont fait des Amoureux transis. A vous dire le vrai, j'ai

4. *Un Lieutenant Criminel.*] Le Lieutenant Criminel Tardieu & sa femme, avoient été assassinez à Paris, la même année

j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine, dis-je, à m'imaginer, que les Cyrus & les Alexandres ſoient devenus tout-à-coup, comme on me le veut faire entendre, des Thyrſis & des Céladons. Pour m'en éclaircir donc moi-même par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fît venir ici aujourd'hui des Champs Elyſées, & de toutes les autres Régions de l'Enfer, les plus célèbres d'entre ces Heros ; & j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand Sallon, où vous voïez que ſont poſtez mes Gardes. Mais où eſt Rhadamanthe?

MINOS.

Qui ? Rhadamanthe ? Il eſt allé dans le Tartare pour y voir entrer * un Lieutenant Criminel, nouvellement arrivé de l'autre Monde, où il a, dit-on, été tant qu'il a vécu auſſi célèbre par ſa grande capacité dans les affaires de Judicature, que diffamé par ſon exceſſive avarice.

PLUTON.

N'eſt-ce pas celui qui penſa ſe faire tuer une ſeconde fois, pour une Obole qu'il ne voulut pas païer à Caron en paſſant le Fleuve?

MINOS.

C'eſt celui-là même. Avez-vous vû ſa femme?

année que ce Dialogue fut commencé, en 1664. Voïez la Satire X, depuis le Vers 253. avec les Remarques.

me? C'étoit une chose à peindre que l'entrée qu'elle fit ici. Elle étoit couverte d'un linceul de Satin.

PLUTON.

Comment? de Satin? Voilà une grande magnificence.

MINOS.

Au contraire c'est une épargne. Car tout cet accoûtrement n'étoit autre chose que trois Thèses cousuës ensemble, dont on avoit fait présent à son Mari en l'autre Monde. O la vilaine Ombre! Je crains qu'elle n'empeste tout l'Enfer. J'ai tous les jours les oreilles rebattuës de ses larcins. Elle vola avanthier la quenouille de Clothon, & c'est elle qui avoit dérobé ce Drap, dont on m'a tant étourdi ce matin, à un Savetier qu'elle attendoit au passage. Dequoi vous êtes-vous avisé, de charger les Enfers d'une si dangereuse créature?

PLUTON.

Il falloit bien qu'elle suivît son Mari. Il n'auroit pas été bien damné sans elle. Mais à propos de Rhadamanthe, le voici lui-même, si je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t-il? Il paroit tout effraïé.

RHADAMANTHE.

Puissant Roi des Enfers, je viens vous avertir qu'il faut songer tout de bon à vous défendre, vous & votre Roïaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans le Tartare.

tare. Tous les Criminels, résolus de ne vous plus obéïr, ont pris les Armes. J'ai rencontré là bas Prométhée avec son Vautour sur le poing. Tantale est yvre comme une soupe: Ixion a violé une Furie: & Sisyphe, assis sur son Rocher, exhorte tous ses voisins à secouër le joug de votre domination.

MINOS.

O les Scélerats! Il y a long-tems que je prévoïois ce malheur.

PLUTON.

Ne craignez rien, Minos. Je sai bien le moïen de les réduire. Mais ne perdons point de tems. Qu'on fortifie les avenuës. Qu'on redouble la garde de mes Furies. Qu'on arme toutes les milices de l'Enfer. Qu'on lâche Cerbère. Vous, Rhadamanthe, allez vous en dire à Mercure qu'il nous fasse venir l'Artillerie de mon Frere Jupiter. Cependant Vous, Minos, demeurez avec moi. Voïons nos Heros, s'ils sont en état de nous aider. J'aï été bien inspiré de les mander aujourd'hui. Mais quel est ce bon Homme qui vient à nous, avec son bâton & sa besace? Ha! c'est ce fou de Diogène. Que viens-tu chercher ici?

DIOGENE.

J'aï appris la nécessité de vos affaires; & comme votre fidèle Sujet je viens vous offrir mon bâton.

PLU-

PLUTON.

Nous voilà bien forts avec ton bâton.

DIOGENE.

Ne penſez pas vous moquer. Je ne ſerai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoïé chercher.

PLUTON.

Hé, quoi? Nos Heros ne viennent-ils pas?

DIOGENE.

Oui, je viens de rencontrer une troupe de fous là-bas. Je croi que ce ſont eux. Eſt-ce que vous avez envie de donner le bal?

PLUTON.

Pourquoi le bal?

DIOGENE.

C'eſt qu'ils ſont en fort bon équipage pour danſer. Ils ſont jolis ma foi; je n'ai jamais rien vû de ſi dameret ni de ſi galant.

PLUTON.

Tout beau, Diogéne. Tu te mêles toujours de railler. Je n'aime point les Satiriques. Et puis ce ſont des Heros, pour lesquels on doit avoir du reſpect.

DIOGENE.

Vous en allez juger vous-même tout à l'heure. Car je les voi déja qui paroiſſent.

Ap-

Approchez, fameux Heros; & vous aussi, Heroïnes encore plus fameuses, autrefois l'admiration de toute la Terre. Voici une belle occasion de vous signaler. Venez ici tous en foule.

PLUTON.

Tai-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre, accompagné tout au plus de quelqu'un de ses confidens. Mais avant tout, Minos, passons vous & moi dans ce Sallon, que j'ai fait, comme je vous ai dit, préparer pour les recevoir, & où j'ai ordonné qu'on mît nos sièges, avec une balustrade qui nous sépare du reste de l'Assemblée. Entrons. Bon. Voilà tout disposé ainsi que je le souhaitois. Sui-nous, Diogène. J'ai besoin de toi pour nous dire le nom des Heros qui vont arriver. Car de la manière dont je voi que tu as fait connoissance avec eux, personne ne me peut mieux rendre ce service que toi.

DIOGENE.

Je ferai de mon mieux.

PLUTON.

Tien toi donc ici près de moi. Vous, Gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui seront entrez, qu'on les fasse passer dans les longues & ténébreuses Galeries qui sont adossées à ce Sallon, & qu'on leur dise d'y aller attendre mes ordres. Asséïons-nous. Qui est celui qui vient le premier de tous, nonchalamment appuïé sur son Ecuïer?

DIO-

DIOGENE.

C'eſt le grand Cyrus.

PLUTON.

Quoi ce grand Roi, qui transfera l'Empire des Mèdes aux Perſes; qui a tant gagné de batailles? De ſon tems les Hommes venoient ici tous les jours par trente & quarante mille. Jamais perſonne n'y en a tant envoïé.

DIOGENE.

Au moins ne l'allez pas appeler Cyrus.

PLUTON.

Pourquoi?

DIOGENE.

Ce n'eſt plus ſon nom. Il s'appèle maintenant Artamène.

PLUTON.

Artamène! Et où a-t-il pêché ce nom-là? Je ne me ſouviens point de l'avoir jamais lû.

DIOGENE.

Je voi bien que vous ne ſavez pas ſon hiſtoire.

PLUTON.

Qui, moi? Je ſais auſſi-bien mon Herodote qu'un autre.

DIO-

DIOGENE.

Oui. Mais avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de Provinces, traversé l'Asie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perse, & ravagé enfin plus de la moitié du Monde?

PLUTON.

Belle demande! C'est que c'étoit un Prince ambitieux, qui vouloit que toute la Terre lui fût soumise.

DIOGENE.

Point du tout. C'est qu'il vouloit délivrer sa Princesse, qui avoit été enlévée.

PLUTON.

Quelle Princesse?

DIOGENE.

Mandane.

PLUTON.

Mandane?

DIOGENE.

Oui. Et savez-vous combien elle a été enlevée de fois?

PLUTON.

Où veux-tu que je l'aille chercher?

DIOGENE.

Huit fois.

MINOS.

Voilà une Beauté qui a passé par bien des mains.

DIO-

DIOGENE.

Cela eſt vrai. Mais tous ſes Raviſſeurs étoient les Scélérats du monde les plus vertueux. Aſſûrément ils n'ont pas oſé lui toucher. . .

PLUTON.

J'en doute. Mais laiſſons-là ce fou de Diogène. Il faut parler à Cyrus lui-même. Hé-bien, Cyrus, il faut combattre. Je vous ai envoïé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien. Qu'a-t-il? Vous diriez qu'il ne ſait où il eſt.

CYRUS.

Eh, divine Princeſſe!

PLUTON.

Quoi?

CYRUS.

Ah! injuſte Mandane.

PLUTON.

Plaît-il?

CYRUS.

[5] Tu me flattes, trop complaiſant Feraulas. Es-tu ſi peu ſage que de penſer que Mandane, l'illuſtre Mandane, puiſſe jamais tourner les yeux ſur l'infortuné Artamène? Aimons-la toutefois. Mais aimerons-nous une Cruelle? Servirons-nous une Inſenſible? Ado-

re-

5. *Tu me flattes, trop complaiſant Feraulas*, &c.] Affectation du ſtile du Cyrus, imitée.

rerons-nous une Inéxorable? Oui, Cyrus, il faut aimer une Cruelle. Oui, Artamène, il faut ſervir une Inſenſible. Oui, fils de Cambyſe, il faut adorer l'inéxorable fille de Cyaxare.

PLUTON.

Il eſt fou. Je croi que Diogène a dit vrai.

DIOGENE.

Vous voïez bien que vous ne ſaviez pas ſon hiſtoire. Mais faites approcher ſon Ecuïer Feraulas; il ne demande pas mieux que de vous la conter. Il ſait par cœur tout ce qui s'eſt paſſé dans l'eſprit de ſon Maître, & a tenu un regiſtre exact de toutes les paroles, que ſon Maître a dites en lui-même depuis qu'il eſt au monde, avec un rouleau de ſes Lettres qu'il a toûjours dans ſa poche. A la vérité vous êtes en danger de baailler un peu. Car ſes narrations ne ſont pas fort courtes.

PLUTON.

Oh, j'ai bien le tems de cela.

CYRUS.

Mais trop engageante Perſonne.....

PLUTON.

Quel langage? A-t-on jamais parlé de la ſorte? Mais dites-moi vous, trop pleurant Artamène, eſt-ce que vous n'avez pas envie de combattre?

CYRUS.

Eh de grace, généreux Pluton, souffrez que j'aille entendre l'histoire d'Aglatidas & d'Amestris, qu'on me va conter. Rendons ce devoir à deux illustres malheureux. Cependant voici le fidèle Feraulas que je vous laisse, qui vous instruira positivement de l'histoire de ma vie, & de l'impossibilité de mon bonheur.

PLUTON.

Je n'en veux point être instruit moi. Qu'on me chasse ce grand Pleureux.

CYRUS.

Eh de grace!

PLUTON.

Si tu ne sors....

CYRUS.

En effet....

PLUTON.

Si tu ne t'en vas....

CYRUS.

En mon particulier....

PLUTON.

Si tu ne te retires.... A la fin le voilà dehors. A-t-on jamais vû tant pleurer?

DIO-

6. *Ne reconnoissez-vous pas Tomyris?*] On avoit ômis ces mots dans l'édition de 1713. & l'on faisoit dire mal-à-propos à Diogene, ce que Pluton dit ici, suivant le manuscrit de l'Auteur: *Quoi? Cette Reine sauvage des Massagètes*, &c.

7. *Que*

DIOGENE.

Vraiment il n'eſt pas au bout, puisqu'il n'en eſt qu'à l'hiſtoire d'Aglatidas & d'Ameſtris. Il a encore neuf gros Tômes à faire ce joli métier.

PLUTON.

Hé bien, qu'il rempliſſe, s'il veut, cent volumes de ſes folies. J'ai d'autres affaires préſentement qu'à l'entendre. Mais quelle eſt cette femme que je voi qui arrive?

DIOGENE.

[6] Ne reconnoiſſez-vous pas Tomyris?

PLUTON.

Quoi? Cette Reine ſauvage des Maſſagètes, qui fit plonger la tête de Cyrus dans un Vaiſſeau de ſang humain? Celle-ci ne pleurera pas, j'en réponds. Qu'eſt-ce qu'elle cherche?

TOMYRIS.

[7] Que l'on cherche par tout mes Tablettes perduës;
Mais que ſans les ouvrir, elles me ſoient renduës.

DIO-

7. *Que l'on cherche par tout* &c.] C'eſt par ces deux Vers que Tomyris débute, dans la Tragédie de M. Quinaut, intitulée *la Mort de Cyrus*, Acte I. Sc. 5. Ce ne ſont pas les deux premiers Vers de la Tragédie, comme on l'avoit mis dans une Note ſur cet endroit en l'édition de 1713.

8. A

DIOGENE.

Des Tablettes! Je ne les ai pas au moins. Ce n'eſt pas un meuble pour moi que des tablettes; & l'on prend aſſez de ſoin de retenir mes bons mots, ſans que j'aie beſoin de les recueillir moi-même dans des Tablettes.

PLUTON.

Je penſe qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt viſité tous les coins & les recoins de cette Salle. Qu'y avoit-il donc de ſi précieux dans vos Tablettes, grande Reine?

TOMYRIS.

Un Madrigal, que j'ai fait ce matin pour le charmant Ennemi que j'aime.

MINOS.

Helas! qu'elle eſt doucereuſe!

DIOGENE.

Je ſuis fâché que ſes Tablettes ſoient perduës. Je ſerois curieux de voir un Madrigal Maſſagète.

PLUTON.

Mais qui eſt donc ce charmant Ennemi qu'elle aime?

DIOGENE.

C'eſt ce même Cyrus qui vient de ſortir tout à l'heure.

PLUTON.

Bon! Auroit-elle fait égorger l'objet de ſa paſſion? DIO-

DIOGENE.

Egorgé ! C'eſt une erreur dont on a été abuſé ſeulement durant vingt & cinq ſiècles, & cela par la faute du Gazetier de Scythie, qui répandit mal-à-propos la nouvelle de ſa mort ſur un faux bruit. On en eſt détrompé depuis quatorze ou quinze ans.

PLUTON.

Vraiment je le croi encore. Cependant, ſoit que le Gazetier de Scythie ſe ſoit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans ces Galeries chercher, ſi elle veut, ſon charmant Ennemi, & qu'elle ne s'opiniâtre pas davantage à retrouver des Tablettes, que vrai-ſemblablement elle a perduës par ſa négligence, & que ſûrement aucun de nous n'a volées. Mais quelle eſt cette voix robuſte que j'entens là-bas qui fredonne un air ?

DIOGENE.

C'eſt ce grand Borgne d'Horatius Coclès, qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos Gardes, [8] à un Echo qu'il y a trouvé, une chanſon qu'il a fait pour Clélie ?

PLUTON.

Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il crève de rire ?

MINOS.

Et qui ne riroit ? Horatius Coclès chantant à l'Echo !

PLU-

8. *A un Echo qu'il y a trouvé.*] Voïez le premier Volume de la Clélie, page 318.

PLUTON.

Il eſt vrai que la choſe eſt aſſez nouvelle. Cela eſt à voir. Qu'on le faſſe entrer, & qu'il n'interrompe point pour cela ſa Chanſon, que Minos vraiſemblablement ſera bien aiſe d'entendre de plus près.

MINOS.

Aſſûrément.

HORATIUS COCLES,

chantant la repriſe de la Chanſon qu'il chante dans Clélie,

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

DIOGENE.

Je penſe reconnoître l'air. C'eſt ſur le chant de *Thoinon la belle Jardinière* [9].

Ce n'étoit pas de l'eau de roſe,
Mais de l'eau de quelque autre choſe.

HORATIUS COCLES.

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

PLU-

9. *Thoinon la belle Jardinière.*] Chanſon du Savoïard, alors à la mode, En voici les paroles.

Thoinon la belle Jardinière
N'arroſe jamais ſon jardin
De cette belle eau coutumière,
Dont on arroſe le Jaſmin:
Non pas même de l'eau de roſe,

Mais

PLUTON.

Quelle est donc cette Phénisse?

DIOGENE.

C'est une Dame des plus galantes & des plus spirituelles de la Ville de Capouë, mais qui a une trop grande opinion de sa beauté, & qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de sa façon, dont il a composé aussi le chant, en lui faisant avouër à elle-même, que tout cède en beauté à Clélie.

MINOS.

Je n'eusse jamais crû, que cet illustre Romain fût si excellent Musicien, & si habile faiseur d'Impromptus. Cependant je voi bien par celui-ci qu'il y est Maître passé.

PLUTON.

Et moi je voi bien que pour s'amuser à de semblables petitesses, il faut qu'il ait entièrement perdu le sens. Hé, Horatius Coclès, vous qui étiez autrefois si déterminé Soldat, & qui avez défendu vous seul un Pont contre toute une Armée, de quoi vous êtes-vous avisé de vous faire Berger après votre mort;

&

Mais de l'eau de quelque autre chose.

Enfin elle n'en fut maitresse,
Et a fait son jardin si beau,
Tous les neuf mois, par son adresse
Il y venoit du fruit nouveau.
Ce n'étoit pas de l'eau de rose,
Mais de l'eau de quelque autre chose.

& qui eſt le fou, ou la folle, qui vous ont appris à chanter?

HORATIUS COCLES.

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

MINOS.

Il ſe ravit dans ſon chant.

PLUTON.

Oh, qu'il s'en aille dans mes Galeries chercher, s'il veut, un nouvel Echo. Qu'on l'emmène.

HORATIUS COCLES, s'en allant, & toûjours chantant.

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

PLUTON.

Le fou! le fou! Ne viendra-t-il point à la fin une perſonne raiſonnable?

DIOGENE.

Vous allez avoir bien de la ſatisfaction. Car je vois entrer la plus illuſtre de toutes les Dames Romaines, cette Clélie, qui paſſa le Tibre à la nage, pour ſe dérober du Camp de Porſena, & dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, eſt amoureux.

PLUTON.

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live. Mais je meurs de peur que Tite-

Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogène?

DIOGENE.

Ecoutez ce qu'elle vous va dire.

CLELIE.

Eſt-il vrai, ſage Roi des Enfers, qu'une troupe de mutins ait oſé ſe ſoûlever contre Pluton, le vertueux Pluton?

PLUTON.

Ah! à la fin nous avons trouvé une perſonne raiſonnable. Oui, ma fille, il eſt vrai que les Criminels dans le Tartare ont pris les armes, & que nous avons envoïé chercher les Heros dans les Champs Elyſées & ailleurs, pour nous ſecourir.

CLELIE.

Mais de grace, Seigneur, les Rebelles ne ſongent-ils point à exciter quelque trouble [10] dans le Roïaume de Tendre? Car je ſerois au deſeſpoir s'ils étoient ſeulement poſtez dans le Village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris Billets-doux, ou Billets-galants?

PLUTON.

De quel païs parle-t-elle-là? Je ne me ſouviens point de l'avoir vû dans la Carte.

DIOGENE.

Il eſt vrai que Ptolomée n'en a point parlé. Mais

10. *Dans le Roïaume de Tendre.*] Voïez le Roman de Clélie, Partie I. pag. 398. & le Vers 161. de la Satire X.

Mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voïez-vous pas que c'est du païs de Galanterie qu'elle vous parle ?

PLUTON.

C'est un païs que je ne connois point.

CLELIE.

En effet, l'illustre Diogène raisonne tout-à-fait juste. Car il y a trois sortes de Tendres; Tendre sur Estime, Tendre sur Inclination, & Tendre sur Reconnoissance. Lorsque l'on veut arriver à Tendre sur Estime, il faut aller d'abord au Village de Petits-Soins, & . . .

PLUTON.

Je voi bien, la belle Fille, que vous savez parfaitement la Géographie du Roïaume de Tendre, & qu'à un Homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du païs dans ce Roïaume. Mais pour moi, qui ne le connois point, & qui ne le veux point connoître, je vous dirai franchement que je ne sai si ces trois Villages & ces trois Fleuves mènent à Tendre, mais qu'il me paroît que c'est le grand chemin des Petites-Maisons.

MINOS.

Ce ne seroit pas trop mal fait, non, d'ajoûter ce Village-là dans la Carte de Tendre. Je croi que ce sont ces Terres inconnuës dont on y veut parler.

PLU-

PLUTON.

Mais vous, tendre Mignonne, vous êtes donc aussi amoureuse, à ce que je voi?

CLELIE.

Oui, Seigneur, je vous concède que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'Amour véritable: Aussi faut-il avouër que cet admirable fils du Roi de Clusium a en toute sa personne je ne sai quoi de si extraordinaire, & de si peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une passion tout-à-fait raisonnable. Car enfin ....

PLUTON.

Car enfin, Car enfin.... je vous dis moi, que j'ai pour toutes les folles une aversion inexplicable; & que quand le fils du Roi de Clusium auroit un charme inimaginable, avec votre langage inconcevable, vous me feriez plaisir de vous en aller, vous & votre Galant, au Diable. A la fin la voilà partie. Quoi, toujours des Amoureux? Personne ne s'en sauvera; & un de ces jours nous verrons Lucrèce galante.

DIOGENE.

Vous en allez avoir le plaisir tout à l'heure. Car voici Lucrèce en personne.

PLUTON.

Ce que j'en disois n'est que pour rire. A Dieu ne plaise que j'aïe une si basse pensée de la plus vertueuse personne du monde.

DIOGENE.

Ne vous y fiez pas. Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a ma foi les yeux fripons.

PLUTON.

Je voi bien, Diogène, que tu ne connois pas Lucrèce. Je voudrois que tu l'eusses vûë la première fois qu'elle entra ici toute sanglante, & toute échevelée. Elle tenoit un poignard à la main. Elle avoit le regard farouche, & la colère étoit encore peinte sur son visage, malgré les pâleurs de la Mort. Jamais personne n'a porté la chasteté plus loin qu'elle. Mais pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander à elle-même ce qu'elle pense de l'Amour. Tu verras. Dites-nous donc, Lucrèce; mais expliquez-vous clairement. Croïez-vous qu'on doive aimer?

LUCRECE, tenant des Tablettes à la main.

Faut-il absolument sur cela vous rendre une réponse exacte & décisive?

PLUTON.

Oui.

LUCRECE.

Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces Tablettes. Lisez.

PLUTON lisant.

[11] *Toûjours. l'on. si. Mais. aimoit. d'éternelles.*

11. *Toûjours. l'on. si. &c.*] Voïez la pag. 348. & suivantes de la seconde Partie du même Roman.

nelles. helas. amours. d'aimer. doux. il. point. ſeroit. n'eſt. Qu'il.

Que veut dire tout ce galimatias?

LUCRECE.

Je vous aſſûre, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux, ni de plus clair.

PLUTON.

Je voi bien que vous avez accoûtumé de parler fort clairement. Peſte ſoit de la folle. Où a-t-on jamais parlé comme cela? *Point. mais. ſi. éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher un Oedipe pour m'expliquer cette Enigme?

DIOGENE.

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre, & qui eſt fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON.

Qui eſt-il?

DIOGENE.

C'eſt Brutus; celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

PLUTON.

Quoi? cet auſtère Romain, qui fit mourir ſes Enfans pour avoir conſpiré contre leur Patrie? Lui, expliquer des Enigmes? Tu ès bien fou, Diogène.

DIOGENE.

Je ne ſuis point fou. Mais Brutus n'eſt pas

non plus cet austère personnage que vous vous imaginez. C'est un Esprit naturellement tendre & passionné, qui fait de fort jolis Vers, & les billets du monde les plus galants.

MINOS.

Il faudroit donc que les paroles de l'Enigme fussent écrites, pour les lui montrer.

DIOGENE.

Que cela ne vous embarrasse point. Il y a long-tems que ces paroles sont écrites sur les Tablettes de Brutus. Des Heros comme lui sont toujours fournis de Tablettes.

PLUTON.

Hé bien, Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui sont sur vos Tablettes ?

BRUTUS.

Volontiers. Regardez bien. Ne les sont-ce pas là ?

Toûjours. l'on. si. Mais, &c.

PLUTON.

Ce les sont-là elles-mêmes.

BRUTUS.

Continuez donc de lire. Les paroles suivantes non seulement vous feront voir que j'ai d'abord conçû la finesse des paroles embrouillées de Lucrèce ; mais elles contiennent la réponse précise que j'y ai faite. *Moi. nos. verrez. vous. de.*

de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir.

PLUTON.

Je ne ſai pas ſi ces paroles ſe répondent juſte les unes aux autres. Mais je ſai bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, & que je ne ſuis pas d'humeur à faire le moindre effort d'eſprit pour les concevoir.

DIOGENE.

Je voi bien que c'eſt à moi de vous expliquer tout ce myſtère. Le myſtère eſt que ce ſont des paroles tranſpoſées. Lucrèce, qui eſt amoureuſe & aimée de Brutus, lui dit en mots tranſpoſez :

Qu'il ſeroit doux d'aimer, ſi l'on aimoit toûjours!
Mais helas! il n'eſt point d'éternelles Amours.

Et Brutus, pour la raſſûrer, lui dit en d'autres termes tranſpoſez.

Permettez-moi d'aimer, Merveille de nos jours:
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles Amours.

PLUTON.

Voilà une groſſe fineſſe. Il s'enſuit de là que tout ce qui ſe peut dire de beau eſt dans les Dictionaires. Il n'y a que les paroles qui ſont tranſpoſées. Mais eſt-il poſſible que des perſonnes du merite de Brutus & de Lucrèce en ſoient venus à cet excès d'extravagance, de compoſer de ſemblables bagatelles?

DIOGENE.

C'eſt pourtant par ces bagatelles, qu'ils ont fait connoître l'un & l'autre qu'ils avoient infiniment d'esprit.

PLUTON.

Et c'eſt par ces bagatelles moi, que je reconnois qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chaſſe. Pour moi, je ne ſai tantôt plus où j'en ſuis. Lucrèce amoureuſe! Lucrèce coquette! Et Brutus ſon Galant! Je ne deſeſpère pas un de ces jours de voir Diogène lui-même galant.

DIOGENE.

Pourquoi non? Pythagore l'étoit bien.

PLUTON.

Pythagore étoit galant?

DIOGENE.

Oui, & ce fut de Théano ſa fille, formée par lui à la galanterie, ainſi que le raconte le généreux Herminius dans l'hiſtoire de la vie de Brutus, ce fut, dis-je, de Théano que cet illuſtre Romain apprit ce beau Symbole, qu'on a oublié d'ajoûter aux autres Symboles de Pythagore: *Que c'eſt à pouſſer les beaux ſentimens pour une Maitreſſe, & à faire l'Amour; que ſe perfectionne le grand Philoſophe.*

PLUTON.

J'entens. Ce fut de Théano qu'il ſût que c'eſt

12. *C'eſt Sappho, cette fameuſe Lesbienne,* &c.] Mademoiſelle de Scuderi paroit ici ſous le nom de *Sappho*, nom

c'eſt la folie qui fait la perfection de la Sageſſe. O l'admirable précepte ! Mais laiſſons là Théano. Quelle eſt cette Précieuſe renforcée que je voi qui vient à nous ?

DIOGENE.

[1] C'eſt Sappho, cette fameuſe Lesbienne, qui a inventé les Vers Sapphiques.

PLUTON.

On me l'avoit dépeinte ſi belle. Je la trouve bien laide.

DIOGENE.

Il eſt vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande oppoſition du blanc & du noir de ſes yeux, comme elle le dit elle-même dans l'hiſtoire de ſa vie.

PLUTON.

Elle ſe donne là un bizarre agrément ; & Cerbère, ſelon elle, doit donc paſſer auſſi pour beau, puiſqu'il a dans les yeux la même oppoſition.

DIOGENE.

Je vois qu'elle vient à vous. Elle a ſûrement quelque queſtion à vous faire.

SAPPHO.

Je vous ſupplie, ſage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous penſez de l'Amitié,

nom qui lui avoit été donné par les Poëtes qui vivoient de ſon tems.

mitié, & si vous croïez qu'elle soit capable de tendresse aussi bien que l'Amour. Car ce fut le sujet d'une génereuse conversation que nous eumes l'autre jour avec le sage Démocède & l'agréable Phaon. De grace, oubliez donc pour quelque tems le soin de votre personne & de votre Etat; & au lieu de cela, songez à me bien définir ce que c'est que cœur tendre, tendresse d'Amitié, tendresse d'Amour, tendresse d'Inclination, & tendresse de Passion.

MINOS.

Oh celle-ci est la plus folle de toutes. Elle a la mine d'avoir gâté toutes les autres.

PLUTON.

Mais regardez cette impertinente. C'est bien le tems de résoudre des questions d'Amour, que le jour d'une revolte!

DIOGENE.

Vous avez pourtant autorité pour le faire: & tous les jours, les Heros que vous venez de voir, sur le point de donner une bataille, où il s'agit du tout pour eux, au lieu d'emploïer le tems à encourager les Soldats, & à ranger leurs armées, s'occupent à entendre l'histoire de Timarète ou de Bérelise, dont la plus haute avanture est quelquefois un billet perdu, ou un brasselet égaré.

PLUTON.

Ho bien, s'ils sont fous, je ne veux pas leur ressembler, & principalement à cette Précieuse ridicule.

SAP-

SAPPHO.

Eh de grace, Seigneur, défaites-vous de cet air grossier & Provincial de l'Enfer, & songez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage & de Capouë. A vous dire le vrai, pour décider un point aussi important que celui que je vous propose, je souhaiterois fort que toutes nos génereuses Amies & nos illustres Amis fussent ici. Mais en leur absence, le sage Minos représentera le discret Phaon, & l'enjoüé Diogene le galant Esope.

PLUTON.

Atten, atten, je m'en vai te faire venir ici une personne, avec qui lier conversation. Qu'on m'appelle Tisiphone.

SAPPHO.

Qui? Tisiphone? Je la connois, & vous ne serez peut-être pas fâché que je vous en fasse voir le Portrait, que j'ai déja composé par précaution, dans le dessein où je suis de l'inserer dans quelqu'une des Histoires, que nous autres faiseurs & faiseuses de Romans, sommes obligez de raconter à chaque Livre de notre Roman.

PLUTON.

Le Portrait d'une Furie! Voilà un étrange projet.

DIOGENE.

Il n'est pas si étrange que vous pensez. En effet cette même Sappho, que vous voïez, a peint dans ses Ouvrages beaucoup de ses géne-

reu-

reuſes Amies, qui ne ſurpaſſent guèrés en beauté Tiſiphone, & qui néanmoins, à la faveur des mots galants, & des façons de parler élégantes & précieuſes, qu'elle jette dans leurs peintures, ne laiſſent pas de paſſer pour de dignes Heroïnes de Roman.

MINOS.

Je ne ſai ſi c'eſt curioſité ou folie. Mais je vous avouë que je meurs d'envie de voir un ſi bizarre Portrait.

PLUTON.

Hé bien donc qu'elle vous le montre; j'y conſens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroïable des Euménides, agréable & gracieuſe.

DIOGENE.

Ce n'eſt pas une affaire pour elle, & elle a déja fait un pareil chef-d'œuvre, en peignant la vertueuſe Arricidie. Ecoutons donc. Car je la vois qui tire le Portrait de ſa poche.

SAPPHO *liſant.*

[13] L'illuſtre fille, dont j'ai à vous entretenir, a en toute ſa perſonne je ne ſai quoi de ſi furieuſement extraordinaire, & de ſi terriblement merveilleux, que je ne ſuis pas médiocrement embarraſſée, quand je ſonge à vous en tracer le Portrait.

MI-

13. *L'illuſtre fille, dont j'ai à vous entretenir,* &c.] Portrait de Mademoille Scuderi elle-même.

MINOS.

Voila les adverbes *furieusement* & *terriblement*, qui sont, à mon avis, bien placez, & tout-à-fait en leur lieu.

SAPPHO continuë de lire.

Tisiphone a naturellement la taille fort haute, & passant de beaucoup la mesure des personnes de son sexe; mais pourtant si dégagée, si libre, & si bien proportionnée en toutes ses parties, que son énormité même lui sied admirablement bien. Elle a les yeux petits, mais pleins de feu, vifs, perçans & bordez d'un certain vermillon qui en relève prodigieusement l'éclat. Ses cheveux sont naturellement bouclez & annelez; & l'on peut dire que ce sont autant de Serpens, qui s'entortillent les uns dans les autres, & se jouent nonchalamment autour de son visage. Son teint n'a point cette couleur fade & blanchâtre des femmes de Scythie; mais il tient beaucoup de ce brun mâle & noble, que donne le Soleil aux Africaines qu'il favorise le plus près de ses regards. Son sein est composé de deux demi-globes, brûlez par le bout, comme ceux des Amazones, qui s'éloignant le plus qu'ils peuvent de sa gorge, se vont négligemment & languissamment perdre sous ses deux bras. Tout le reste de son corps est presque composé de la même sorte. Sa démarche est extrémement noble & fière. Quand il faut se hâter, elle vole plûtôt qu'elle ne marche; & je doute qu'Atalante la pût devancer à la course. Au reste, cette vertueuse fille est naturellement ennemie du vice, sur tout des grands

grands crimes, qu'elle pourſuit par tout, un flambeau à la main, & qu'elle ne laiſſe jamais en repos; ſecondée en cela par ſes deux illuſtres ſœurs, Alecto & Mégère, qui n'en ſont pas moins ennemies qu'elle; & l'on peut dire de toutes ces trois Sœurs, que c'eſt une Morale vivante.

DIOGENE.

Hé bien, n'eſt-ce pas là un Portrait merveilleux?

PLUTON.

Sans doute, & la Laideur y eſt peinte dans toute ſa perfection, pour ne pas dire dans toute ſa beauté. Mais c'eſt aſſez écouter cette extravagante. Continuons la revûë de nos Heros; & ſans plus nous donner la peine, comme nous avons fait jusqu'ici, de les interroger l'un après l'autre, puisque les voilà tous reconnus veritablement inſenſez : contentons-nous de les voir paſſer devant cette baluſtrade, & de les conduire exactement de l'œil dans mes Galeries, afin que je ſois ſûr qu'ils y ſont. Car je défends d'en laiſſer ſortir aucun, que je n'aïe préciſement déterminé ce que je veux qu'on en faſſe. Qu'on les laiſſe donc entrer; & qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voilà bien, Diogène. Tous ces Heros ſont-ils connus dans l'Hiſtoire?

DIOGENE.

Non; il y en a beaucoup de chimeriques, mêlez parmi eux.

PLU-

PLUTON.

Des Heros chimeriques! Et ſont-ce des Heros?

DIOGENE.

Comment, ſi ce ſont des Heros! Ce ſont eux qui ont toûjours le haut bout dans les Livres, & qui battent infailliblement les autres.

PLUTON.

Nomme-m'en par plaiſir quelques-uns.

DIOGENE.

Volontiers. Orondate, Spitridate, Alcamène, Mélinte, Britomare, Merindor, Artaxandre, &c.

PLUTON.

Et tous ces Heros-là, ont-ils fait vœu comme les autres de ne jamais s'entretenir que d'Amour?

DIOGENE.

Cela ſeroit beau qu'ils ne l'euſſent pas fait. Et de quel droit ſe diroient-ils Heros, s'ils n'étoient point amoureux? N'eſt-ce pas l'Amour qui fait aujourd'hui la vertu heroïque?

PLUTON.

Quel eſt ce grand Innocent, qui s'en va des derniers, & qui a la molleſſe peinte ſur le viſage? Comment t'appelles-tu?

ASTRATE.

[14] Je m'appelle Aſtrate.

PLUTON.

Que viens-tu chercher ici?

ASTRATE.

Je veux voir la Reine.

PLUTON.

Mais admirez cet impertinent. Ne diriez-vous pas que j'ai une Reine, que je garde ici dans une boîte, & que je montre à tous ceux qui la veulent voir? Qu'ès-tu, toi? As-tu jamais été?

ASTRATE.

Oui-da, j'ai été, & il y a un Hiſtorien Latin qui dit de moi en propres termes; *Aſtratus vixit*; Aſtrate a vécu.

PLUTON.

Eſt-ce là tout ce qu'on trouve de toi dans l'Hiſtoire?

ASTRATE.

Oui; & c'eſt ſur ce bel argument, qu'on a compoſé une Tragédie intitulée du nom d'ASTRATE; où les paſſions tragiques ſont maniées ſi adroitement, que les Spectateurs y rient à gorge deployée depuis le commencement jus-

14 *Je m'appelle Aſtate.*] Dans le tems que l'Auteur fit ce Dialogue, on jouoit à l'Hôtel de Bourgogne, l'*Aſtrate* de

jusqu'à la fin, tandis que moi, j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que l'on m'y montre une Reine, dont je suis passionnément épris.

PLUTON.

Ho bien, va-t-en dans ces Galeries voir si cette Reine y est. Mais quel est ce grand malbâti de Romain, qui vient après ce chaud Amoureux? Peut-on savoir son nom?

OSTORIUS.

Mon nom est Ostorius.

PLUTON.

Je ne me souviens point d'avoir jamais nulle-part lû ce nom-là dans l'Histoire.

OSTORIUS.

Il y est pourtant. L'Abbé de Pure assûre qu'il l'y a lû.

PLUTON.

Voilà un merveilleux garand! Mais, dis-moi, appuïé de l'Abbé de Pure, comme tu ès, as-tu fait quelque figure dans le monde? T'y a-t-on jamais vû?

OSTORIUS.

Oui-da; & à la faveur d'une Piéce de Théatre,

de Mr. Quinaut, & l'*Ostorius* de l'Abbé de Pure. Sur l'*Astrate*, voïez la Remarque sur le Vers 194. de la Satire troisième

15. A

tre, que cet Abbé a faite de moi, on m'a vû 15 à l'Hôtel de Bourgogne.

P L U T O N.

Combien de fois ?

O S T O R I U S.

Eh, une fois.

P L U T O N.

Retourne-t-y en.

O S T O R I U S.

Les Comédiens ne veulent plus de moi.

P L U T O N.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi qu'eux? Allons, déloge d'ici au plus vîte, & va te confiner dans mes Galeries. Voici encore une Heroïne, qui ne se hâte pas trop, ce me semble, de s'en aller. Mais je lui pardonne. Car elle me paroît si lourde de sa personne, & si pesamment armée, que je vois bien que c'est la difficulté de marcher, plûtôt que la répugnance à m'obéïr, qui l'empêche d'aller plus vîte. Qui est-elle?

D I O G E N E.

Pouvez-vous ne pas reconnoître la Pucelle d'Orleans?

P L U-

15. *A l'Hôtel de Bourgogne.*] Théatre où l'on jouoit autrefois.

16. O

PLUTON.

C'eſt donc-là cette vaillante fille, qui délivra la France du joug des Anglois?

DIOGENE.

C'eſt elle-même.

PLUTON.

Je lui trouve la phyſionomie bien platte, & bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

DIOGENE.

Elle touſſe, & s'approche de la Baluſtrade. Ecoutons. C'eſt aſſûrément une harangue qu'elle vous vient faire, & une harangue en Vers. Car elle ne parle plus qu'en Vers

PLUTON.

A-t-elle en effet du talent pour la Poëſie?

DIOGENE.

Vous l'allez voir.

LA PUCELLE.

16 O grand Prince, que grand dès cette heure j'appèle,
Il eſt vrai, le reſpect ſert de bride à mon zèle:
Mais ton illuſtre aſpect me redouble le cœur,
Et me le redoublant me redouble la peur.

A

16. *O grand Prince, que grand* &c.] Vers extraits du Poëme de la Pucelle.

17. *C'eſt*

A ton illuſtre aſpect mon cœur ſe ſollicite;
Et grimpant contre mont la dure Terre quitte.
O que n'ai-je le ton desormais aſſez fort,
Pour aſpirer à toi ſans te faire de tort!
Pour toi puiſſé-je avoir une mortelle pointe,
Vers où l'épaule gauche à la gorge eſt conjointe;
Que le coup briſât l'os, & fît pleuvoir le ſang
De la temple, du dos, de l'épaule, & du flanc.

PLUTON.

Quelle Langue vient-elle de parler?

DIOGENE.

Belle demande! Françoiſe.

PLUTON.

Quoi! c'eſt du François qu'elle a dit? Je croïois que ce fût du bas-Breton, ou de l'Alleman. Qui lui a appris cet étrange François-là?

DIOGENE.

[17] C'eſt un Poëte, chez qui elle a été en penſion quarante ans durant.

PLUTON.

Voila un Poëte, qui l'a bien mal élevée.

DIOGENE.

Ce n'eſt pas manque d'avoir été bien payé, & d'avoir exactement touché ſes penſions.

PLU-

17. *C'eſt un Poëte.*] Chapelain.

18. *Un*

PLUTON.

Voïla de l'argent bien mal emploïé. Hé, Pucelle d'Orleans, pourquoi vous êtes-vous chargé la mémoire de ces grands vilains mots, vous qui ne songiez autrefois qu'à délivrer votre patrie, & qui n'aviez d'objet que la Gloire?

LA PUCELLE.

La Gloire?

18 Un seul endroit y mène; & de ce seul endroit
Droite & roide....

PLUTON.

Ah! Elle m'écorche les oreilles.

LA PUCELLE.

Droite & roide est la côte, & le sentier étroit.

PLUTON.

Quels Vers, juste Ciel! Je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne soit prête à se fendre.

LA PUCELLE.

De flèches toutefois aucune ne l'atteint,
Ou pourtant l'atteignant, de son sang ne se teint.

PLUTON.

Encore. J'avouë que de toutes les Heroïnes qui ont paru en ce lieu, celle-ci me paroît beaucoup la plus insupportable. Vraiment elle ne prêche

18. *Un seul endroit y mène*, &c.] Livre cinquième du même Poëme.

prêche pas la tendresse. Tout en elle n'est que dureté & que sécheresse; & elle me paroît plus propre à glacer l'ame, qu'à inspirer l'amour.

DIOGENE.

Elle en a pourtant inspiré au vaillant Dunois.

PLUTON.

Elle? inspirer de l'amour au cœur de Dunois!

DIOGENE.

Oui assûrément,

Au grand cœur de Dunois, le plus grand de la Terre,

Grand cœur, qui dans lui seul deux grands Amours enserre.

Mais il faut savoir quel Amour. Dunois s'en explique ainsi lui-même en un endroit du Poëme fait pour cette merveilleuse fille.

19 Pour ces céleſtes yeux, pour ce front magnanime,
Je n'ai que du respect, je n'ai que de l'estime:
Je n'en souhaitte rien; & si j'en suis Amant,
D'un Amour sans desir je l'aime seulement.
Et soit. Consumons-nous d'une flamme si belle.
Brûlons en holocauste aux yeux de la Pucelle.

Ne

19. *Pour ces célestes yeux*, &c.] Livre 2. du même Poëme.

20. *C'est*

Ne voila-t-il pas une passion bien exprimée, & le mot d'holocauste n'est-il pas tout-à-fait bien placé dans la bouche d'un Guerrier comme Dunois ?

PLUTON.

Sans doute ; & cette vertueuse Guerriere peut innocemment, avec de tels Vers, aller tout de ce pas, si elle veut, inspirer un pareil Amour à tous les Heros qui sont dans ces Galeries. Je ne crains pas que cela leur amollisse l'ame. Mais du reste qu'elle s'en aille. Car je tremble qu'elle ne me veuille encore réciter quelques-uns de ses Vers, & je ne suis pas résolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne vois plus ici aucun Heros, ce me semble. Mais non, je me trompe. En voici encore un qui demeure immobile derriere cette porte. Vraisemblablement il n'a pas entendu que je voulois que tout le monde sortît. Le connois-tu, Diogene ?

DIOGENE.

20 C'est Pharamond, le premier Roi des François.

PLUTON.

Que dit-il ? Il parle en lui-même.

PHARAMOND.

Vous le savez bien, divine Rosemonde, que pour vous aimer je n'attendis pas que j'eusse le bon-

20. *C'est Pharamond, le premier Roi &c.*] Critique de *Pharamond*, Roman de *la Calprenède*.

bonheur de vous connoître, & que c'est sur le seul récit de vos charmes, fait par un de mes rivaux, que je devins si ardemment épris de vous.

PLUTON.

Il semble que celui-ci soit devenu amoureux avant que de voir sa maîtresse.

DIOGENE.

Assûrément, il ne l'avoit point vûë.

PLUTON.

Quoi? il est devenu amoureux d'elle sur son portrait?

DIOGENE.

Il n'avoit pas même vû son portrait.

PLUTON.

Si ce n'est-là une vraie folie, je ne sai pas ce qui peut l'être. Mais dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes-vous pas content d'avoir fondé le plus florissant Roïaume de l'Europe, & de pouvoir compter au rang de vos Successeurs le Roi qui y regne aujourd'hui? Pourquoi vous êtes-vous allé mal-à-propos embarrasser l'esprit de la Princesse Rosemonde?

PHARAMOND.

Il est vrai, Seigneur. Mais l'Amour....

PLU-

21. *Va exagerer, si tu veux, les injustices de l'Amour dans mes*

PLUTON.

Ho! l'Amour! l'Amour! [a] Va exagerer, ſi tu veux, les injuſtices de l'Amour dans mes Galeries. Mais pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon Sceptre tout au travers du viſage. En voila un qui entre. Il faut que je lui caſſe la tête.

MINOS.

Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voïez-vous pas que c'eſt Mercure?

PLUTON.

Ah, Mercure, je vous demande pardon: Mais ne venez-vous point auſſi me parler d'Amour?

MERCURE.

Vous ſavez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-même. La verité eſt que je l'ai fait quelquefois pour mon Pere Jupiter, & qu'en ſa faveur autrefois j'endormis ſi bien le bon Argus, qu'il ne s'eſt jamais réveillé. Mais je viens vous apporter une bonne nouvelle. C'eſt qu'à peine l'artillerie que je vous amène a parû, que vos Ennemis ſe ſont rangez dans le devoir. Vous n'avez jamais été Roi plus paiſible de l'Enfer que vous l'êtes.

PLUTON.

Divin Meſſager de Jupiter, vous m'avez rendu

[a] *mes Galeries.*] Ces mots, qui ſont dans l'Original de l'Auteur, avoient été omis dans l'édition de 1713.

du la vie. Mais au nom de notre proche parenté, dites-moi, vous qui êtes le Dieu de l'Eloquence, comment vous avez souffert qu'il se soit glissé dans l'un & dans l'autre Monde une si impertinente maniere de parler que celle qui regne aujourd'hui, sur tout en ces Livres qu'on appelle Romans; & comment vous avez permis que les plus grands Heros de l'Antiquité parlassent ce langage.

MERCURE.

Helas! Apollon & moi, nous sommes des Dieux qu'on n'invoque presque plus, & la plûpart des Ecrivains d'aujourd'hui ne connoissent pour leur veritable patron qu'un certain Phébus, qui est bien le plus impertinent personnage qu'on puisse voir. Du reste je viens vous avertir qu'on vous a joué une pièce.

PLUTON.

Une pièce à moi! Comment?

MERCURE.

Vous croïez que les vrais Heros sont venus ici?

PLUTON.

Assûrément je le crois, & j'en ai de bonnes preuves, puisque je les tiens encore renfermez dans les Galeries de mon Palais.

MERCURE.

Vous sortirez d'erreur, quand je vous dirai que c'est une troupe de faquins, ou plûtôt de fantômes chimeriques, qui n'étant que de fades co-

copies de beaucoup de perſonnages modernes, ont eû pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands Heros de l'Antiquité, mais dont la vie a été fort courte, & qui errent maintenant ſur les bords du Cocyte & du Styx. Je m'étonne que vous y aïez été trompé. Ne voïez-vous pas que ces gens-là n'ont nul caractère de Heros? Tout ce qui les ſoûtient aux yeux des Hommes, c'eſt un certain oripeau, & un faux clinquant de paroles, dont les ont habillez ceux qui ont écrit leur vie, & qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paroître tels qu'ils ſont. J'ai même amené des champs Elyſées, en venant ici, un François pour les reconnoître quand ils ſeront dépouillez. Car je me perſuade que vous conſentirez ſans peine qu'ils le ſoient.

PLUTON.

J'y conſens ſi bien, que je veux que ſur le champ la choſe ici ſoit exécutée. Et pour ne point perdre de tems, Gardes, qu'on les faſſe de ce pas ſortir tous de mes Galeries par les portes dérobées, & qu'on les amène tous dans la grande Place. Pour nous, allons-nous mettre ſur le Balcon de cette Fenêtre baſſe, d'où nous pourrons les contempler, & leur parler tout à notre aiſe. Qu'on y porte nos ſièges. Mercure, mettez-vous à ma droite; & vous, Minos, à ma gauche: & que Diogène ſe tienne derriere nous.

MINOS.

Les voilà qui arrivent en foule.

PLUTON.

Y sont-ils tous?

UN GARDE.

On n'en a laissé aucun dans les Galeries.

PLUTON.

Accourez donc, vous tous, fidelles exécuteurs de mes volontez, Spectres, Larves, Démons, Furies, Milices Infernales que j'ai fait assembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus Heros, & qu'on me les dépouille.

CYRUS.

Quoi, vous ferez dépouiller un Conquerant comme moi?

PLUTON.

Hé de grace, génereux Cyrus, il faut que vous passiez le pas.

HORATIUS COCLES.

Quoi! un Romain comme moi, qui a défendu lui seul un pont contre toutes les forces de Porsena? Vous ne le considererez 22 pas plus qu'un Coupeur de bourse,

PLUTON.

Je m'en vais te faire chanter.

A S-

22. *Pas plus qu'un Coupeur de Bourse.*] On condamne ordinairement les Coupeurs de bourses, à la peine du foüet.

* § Mr. Despreaux avoit fait entrer SCARRON dans la premiere Composition de ce Dialogue; comme cela paroît.

ASTRATE.

Quoi ! un Galant aussi tendre & aussi passionné que moi, vous le ferez mal-traiter !

PLUTON.

Je m'en vais te faire voir la Reine. Ah ! les voila dépouillez.

MERCURE.

Où est le François que j'ai amené ?

LE FRANCOIS *.

Me voilà, Seigneur. Que souhaitez-vous ?

MERCURE.

Tien ; regarde bien tous ces gens-là ; les connois-tu ?

LE FRANCOIS.

Si je les connois ? Hé ce sont tous la plûpart des Bourgeois de mon quartier. Bon-jour, Madame Lucrèce. Bon-jour, Monsieur Brutus. Bon-jour Mademoiselle Clélie. Bonjour Monsieur Horatius Coclès.

PLUTON.

Tu vas voir accommoder tes Bourgeois de toutes pièces. Allons, qu'on ne les épargne point ;

roît par ce qu'on en publia dans le *Retour des Pieces choisies*, & parmi les Ouvrages de Mr. de St. Evremond ; mais il l'en ôta ensuite, & supprima les endroits qui désignoient Scarron personnellement. Du Monteil.

point ; & qu'après qu'ils auront été abondamment fustigez, on me les conduise tous sans differer droit aux bords du[23] Fleuve de Lethé. Puis lorsqu'ils y seront arrivez, qu'on me les jette tous la tête la premiere dans l'endroit du Fleuve le plus profond, eux, leurs billets doux, leurs Lettres galantes, leurs Vers passionnez, avec tous les nombreux volumes, ou pour mieux dire les monceaux de ridicule papier, où sont écrites leurs histoires. Marchez donc, faquins, autrefois si grands Heros. Vous voilà arrivez à votre fin, ou pour mieux dire, au dernier Acte de la Comédie que vous avez jouée si peu de tems.

CHOEUR DE HEROS.
s'en allant chargé d'écourgées.

Ah ! La Calprenède ! Ah ! Scudéri !

PLUTON.

Hé, que ne les tiens-je ! Que ne les tiens-je ! Ce n'est pas tout, Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la même justice se fasse sur tous leurs pareils dans les autres Provinces de mon Roïaume.

MINOS.

Je me charge avec plaisir de cette commission.

MERCURE.

Mais voici les veritables Heros qui arrivent & qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduise ?

PLU-

23. *Fleuve de Lethé.*] Fleuve de l'Oubli.

PLUTON.

Je ferai ravi de les voir. Mais je fuis fi fatigué des fotifes que m'ont dites tous ces impertinens ufurpateurs de leurs noms, que vous trouverez bon qu'avant tout j'aille faire un fomme.



ARRÊT BURLESQUE,

Donné en la grand'Chambre du Parnasse, en faveur des Maîtres-ès-Arts, Medecins & Professeurs de l'Université [1] de Stagire, au Pais des Chimères, pour le maintien de la Doctrine d'Aristote.



Eu par la Cour la Requête presentée par les Régens, Maîtres-és-Arts, Docteurs & Professeurs de l'Université, tant en leurs noms que comme Tuteurs & défenseurs de

1. L'Université de Paris vouloit présenter Requête au Parlement pour empêcher qu'on n'enseignât la Philosophie de Descartes. On en parla même à Mr. le Premier Président de Lamoignon, qui dit un jour à M. Despréaux en s'entretenant familierement avec lui, qu'il ne pourroit se dispenser de donner un Arrêt conforme à la Requête de l'Université. Sur cela, Mr. Despréaux imagina cet Arrêt burlesque, & le composa avec le secours de Mr. Bernier & de Mr Racine, qui fournirent chacun leurs pensées. Mr. Dongois, Neveu de l'Auteur, & Greffier de la Grand' Chambre, y eut aussi beaucoup de part, surtout pour le stile & les termes de pratique qu'il entendoit mieux qu'eux. Quelque tems après, Mr. Dongois donnant à signer à Mr. le P. Président ses expéditions qu'il avoit laissé amasser exprès pendant deux jours, y joignit l'Arrêt burlesque, pour tâcher de surprendre ce Magistrat, & le lui faire signer avec les autres. Mais ce Magistrat s'en aperçut: & comme il étoit extrèmement doux & familier avec ceux qu'il aimoit, il fit semblant de le jetter au nez de Mr. Dongois, en lui disant: *A d'autres. Voilà un tour de Despréaux.* Il le lût avec grand plaisir: Il en rit plusieurs fois avec l'Auteur; & il convenoit que cet Arrêt burlesque l'avoit empêché d'en donner un serieux, qui auroit:

de la Doctrine de [3] Maître *en blanc* Aristote, ancien Professeur Roïal en Grec dans le Collège du Lycée, & Précepteur du feu Roi [4] de querelleuse mémoire Alexandre dit le Grand, acquereur de l'Asie, Europe, Afrique & autres lieux; Contenant que [5] depuis quelques années, une inconnuë, nommée la Raison, auroit entrepris d'entrer par force dans les Ecoles de ladite Université, & pour cet effet à l'aide de certains Quidams factieux, prenant les surnoms de [6] Gassendistes, Cartésiens, Malebranchistes & Pourchotistes, gens sans aveu, se seroit mise en état d'en expulser ledit Aristote, ancien & paisible possesseur desdites Ecoles, contre lequel, Elle & ses Consorts auroient déja publié plusieurs Livres, Traitez, Dissertations & Rai-

roit apprêté à rire à tout le monde.

La Requête de l'Université ne parut point. Bernier en fit une autre sur le modele de l'Arrêt; mais notre Auteur n'en faisoit pas grand cas. On la peut voir imprimée dans le Menagiana, Tom. 4. pag. 271. de l'Edition de 1715.

CHANG, Ibid. *Arrêt burlesque, &c.*] Cet Arrêt fut composé en 1674. & on le fit imprimer en feuille volante. Voici les Changemens que l'Auteur y fit en 1701. quand il l'insera dans le corps de ses Oeuvres.

Le titre etoit ainsi dans l'Edition de 1674. *Arrêt donné en faveur des Maitres-ès-Arts, Medecins & Professeurs de l'Université; Pour le maintien de la doctrine d'Aristote.*

2. *De Stagire.*] Ville de Macédoine; sur la Mer Egée, & Patrie d'Aristote.

CHANG. 3. *Maître* en blanc *Aristote.*] Il y avoit: *Maitre. . . . Aristote.* Ces mots, *en blanc*, sont pour suppléer au nom de baptême, qui se met au devant des noms des Maîtres-ès-Arts.

CHANG. 4. *De querelleuse mémoire.*] 1674. *de redoutable mémoire.*

CHANG. 5. *Depuis quelques années.*] Il avoit ajoûté, *en ça*; dans l'Edition de 1674.

CHANG. 6. *Gassendistes, Cartesiens, Malebranchistes, &*

Raiſonnemens diffamatoires, voulant aſſujettir ledit Ariſtote à ſubir devant Elle l'examen de ſa Doctrine; ce qui ſeroit directement oppoſé aux Loix, Us & Coûtumes de ladite Univerſité, où ledit Ariſtote auroit toûjours été reconnu pour Juge ſans appel & non comptable 7 de ſes opinions. Que même ſans l'aveu d'icelui, Elle auroit changé & innové pluſieurs choſes en & au dedans de la Nature, aïant ôté au Cœur la prérogative d'être le principe des Nerfs, que ce Philoſophe lui avoit accordée liberalement & de ſon bon gré, & laquelle Elle auroit cedée & tranſportée au Cerveau. Et enſuite, par une procédure nulle de toute nullité, auroit attribué audit Cœur la charge de recevoir le Chile, appartenant ci-devant au Foie; comme auſſi de faire voiturer le Sang par tout le corps, avec plein pouvoir audit Sang d'y vaguer, errer & circuler impunément par les veines & artères, n'aïant autre droit ni titre pour faire leſdites vexations 8 que la ſeule Experience, dont le témoignage n'a jamais été reçu dans leſdites Ecoles. Auroit auſſi attenté 9 ladite Raiſon, par entrepriſe inouïe, de déloger le Feu de la plus haute région du Ciel, & prétendu qu'il n'avoit là aucun domicile, nonobſtant les certificats dudit Philoſophe, & les viſites & deſcentes

Pourchotiſtes.] Edition de 1674. *Carteſiens, nouveaux Philoſophes, Circulateurs, & Gaſſendiſtes.*

Ibid. *Gaſſend ſtes, Cartéſiens,* &c.] Sectateurs de Gaſſendi, de Deſcartes, de Malebranche, & de Pourchot. Ce dernier eſt un Profeſſeur au College des quatre Nations, qui a fait imprimer une Philoſophie.

CHANG. 7. *De ſes opinions.*] 1674. *De ſes Argumens.*

CHANG. 8. *Que la ſeule Experience.*] 1674. *Que l'Experience,*

CHANG.

tes faites par lui sur les lieux. Plus, par un attentat & voie de fait énorme contre la Faculté de Medecine, se seroit ingerée de guerir, & auroit réellement & de fait gueri quantité de fièvres intermitentes, comme tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes, & même continuës, avec vin pur, poudres, écorce de Quinquina, & autres drogues inconnuës audit Aristote, & à Hippocrate son devancier; & ce sans saignée, purgation ni évacuation précedentes; ce qui est non seulement irrégulier, mais tortionnaire & abusif; ladite Raison n'aïant jamais été admise ni aggregée au Corps de ladite Faculté, & ne pouvant par conséquent consulter avec les Docteurs d'icelle, ni être consultée par eux, [10] comme Elle ne l'a en effet jamais été. Nonobstant quoi, & malgré les plaintes & oppositions réïterées des Sieurs [11] Blondel, Courtois, Denyau, & autres défenseurs de la bonne Doctrine, Elle n'auroit pas laissé de se servir toûjours desdites drogues, aïant eu la hardiesse de les emploïer sur les Medecins mêmes de ladite Faculté, dont plusieurs, au grand scandale des Règles, ont été guéris par lesdits remèdes. Ce qui est d'un exemple très-dangereux, & ne peut avoir été fait que par mauvaises voies, sortilèges & pactes avec le Diable. Et

CHANG. 9. *Ladite Raison.*] Ces mots n'étoient pas dans l'Edition de 1674.

CHANG. 10. *Comme Elle ne l'a &c.*] 1674. *Comme ils ne l'ont en effet jamais pratiqué.*

11. *Blondel, Courtois, Denyau.*] Medecins de la Faculté de Paris, *Blondel* a écrit que la vertu du Quinquina venoit des pactes que les Americains ont faits avec le Diable. *Courtois* aimoit fort la saignée. *Denyau* nioit la circulation du sang.

12. Mai-

Et non contente de ce auroit entrepris de diffamer & de bannir des Ecoles de Philofophie les Formalitez, Materialitez, Entitez, Identitez, Virtualitez, Ecceïtez, Pétreïtez, Polycarpeïtez, & autres Etres imaginaires, tous Enfans & aïans caufe de deffunt [12] Maître Jean Scot leur Pere. Ce qui porteroit un préjudice notable, & cauferoit la totale fubverfion de la Philofophie Scholaftique, dont elles font [13] tout le Myftère, & qui tire d'elles toute fa fubfiftance, s'il n'y étoit par la Cour pourvû. Vû les Libelles intitulez Phyfique de Rohault, Logique de Port-Roïal, Traitez du Quinquina, même l'*Adverfus Ariftoteleos* de Gaffendi, & autres pièces attachées à ladite Requête, [14] Signée CHICANEAU, Procureur de ladite Univerfité. Ouï le rapport du Confeiller Commis. Tout confideré,

La Cour, aïant égard à ladite Requête, a maintenu & gardé, maintient & garde ledit Ariftote en la pleine & paifible poffeffion & jouïffance defdites Ecoles. Ordonne qu'il fera toûjours fuivi & enfeigné par les Régens, Docteurs, Maîtres-ès-Arts & Profeffeurs de ladite Univerfité: Sans que pour ce ils foient obligés de lire, ni de favoir fa Langue & fes fentimens. Et fur le fond de fa doctrine, les renvoie à leurs cahiers. Enjoint au Cœur de continuer d'être le principe des Nerfs, & à toutes perfonnes, de quelque condition & profeffion qu'elles foient, de le croire tel, nonobftant toute

12. *Maître Jean Scot.*] Jean Duns, Chef de l'Ecole des Francifcains, furnommé le Docteur fubtil, & appelé communément *Scot*, parce qu'il étoit Ecoffois.

CHANC.

toute experience à ce contraire. Ordonne pareillement au Chile d'aller droit au Foie sans plus passer par le Cœur, & au Foie de le recevoir. Fait défenses au Sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps, sous peine d'être entierement livré & abandonné à la Faculté de Medecine. Défend à la Raison, & à ses adherans, de plus s'ingerer à l'avenir de guérir les fièvres tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes ni continuës, par mauvais moïens & voies de sortilèges, comme vin pur, poudre, écorce de Quinquina, & autres drogues non approuvées ni connuës des Anciens. Et en cas de guérison irréguliere par icelles drogues, permet aux Medecins de ladite Faculté de rendre, suivant leur méthode ordinaire, la fièvre aux Malades, avec casse, séné, syrops, juleps, & autres remèdes propres à ce; & de remettre lesdits Malades en tel & semblable état qu'ils étoient auparavant; pour être ensuite traitez selon les Règles; & s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde suffisamment purgez & évacuez. Remet les Entitez, Identitez, Virtualitez, Ecceïtez, & autres pareilles formules Scotistes, en leur bonne fâme & renommée. A donné acte aux Sieurs Blondel, Courtois & Denyau de leur opposition au Bon Sens. A réintegré le Feu dans la plus haute région du Ciel, suivant & conformément aux descentes faites sur les lieux. Enjoint à tous Régens, Maîtres-ès-Arts

CHANG. 13. *Tout le Mystère.*] 1674. *Tout le savoir.*
CHANG. 14. *Signée* Chicaneau.] 1674. CROTE'.

Arts & Professeurs, d'enseigner comme ils ont accoûtumé, & de se servir pour raison de ce, de tels raisonnemens qu'ils aviseront bon être; & aux Répetiteurs Hibernois & autres leurs Suppôts, de leur prêter main-forte, & de courir sus aux Contrevenans, [15] à peine d'être privez du droit de disputer sur les Prolégomènes de la Logique. Et afin qu'à l'avenir il n'y soit contrevenu, a banni à perpétuité la Raison des Ecoles de ladite Université; lui fait défenses d'y entrer, troubler, ni inquieter ledit Aristote en la possession & jouïssance d'icelles, [16] à peine d'être declarée Jansenifte, & amie des nouveautez. Et à cet effet sera le présent Arrêt lû & publié [17] aux Mathurins [18] de Stagire, à la premiere Assemblée qui sera faite pour la Procession du Recteur, & affiché aux portes de [19] tous les Collèges du Parnasse, & par tout où besoin sera. [20] Fait ce trente-huitième jour d'Août onze mil six cens soixante & quinze.

Collationné avec paraphe.

DIS-

CHANG. 15. *A peine d'être privez du droit* &c.] 1674. *A peine d'être chassez de l'Université.*

CHANG. 16. *A peine d'être déclarée Jansenifte* &c.] 1674. *A peine d'être déclarée Heretique & Perturbatrice des Disputes publiques.*

17. *Aux Mathurins de Stagire.*] Quand le Recteur de l'Université de Paris fait ses processions, l'Université s'assemble aux Mathurins.

CHANG. 18. *De Stagire.*] Mots ajoûtez dans l'Edition de 1701.

CHANG. 19. *Tous les Collèges du Parnasse.*] 1674. *Tous les Colleges de cette Ville.*

CHANG. 20. *Fait ce trente-huitième* &c.] Au lieu de cette date imaginaire, on lisoit dans la premiere Edition: *Fait ce douzième jour d'Août, mil six cens soixante & quatorze.*

DISCOURS
SUR
LA SATIRE[1].



QUAND je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'étois bien préparé au tumulte que l'impression de mon Livre a excité sur le Parnasse. Je savois que la Nation des Poëtes, & sur tout des mauvais Poëtes, est une Nation farouche qui prend feu aisément; & que ces Esprits avides de louanges, ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Aussi oserai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez Stoïques [2] les Libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir; quelques faux bruits qu'on ait semez de ma personne, j'ai par-

1. Ce Discours parut la premiere fois en 1668. avec la Satire neuvième. Le but de l'Auteur est de justifier ici la liberté qu'il s'est donnée de nommer quelques Ecrivains dans ses Satires: Ce qu'il prétend faire en montrant qu'il n'a fait en cela que suivre les exemples des plus fameux Poëtes, anciens & modernes.

2. *Les Libelles diffamatoires* &c.] Il couroit dès ce tems-là, contre notre Auteur, une Satire en Vers, & un Libelle en prose, intitulé, *La Critique désinteressée sur les Satires du tems*, l'un & l'autre de l'Abbé Cotin: Voiez les Remarques sur le Vers 60. de la Sat. III. & sur le Vers 306. de la Sat. IX.

3. De

pardonné ſans peine ces petites vengeances au déplaiſir d'un Auteur irrité, qui ſe voïoit attaqué par l'endroit le plus ſenſible d'un Poëte, je veux dire, par ſes Ouvrages.

Mais j'avouë que j'ai été un peu ſurpris du chagrin bizarre [3] de certains Lecteurs, qui, au lieu de ſe divertir d'une querelle du Parnaſſe, dont ils pouvoient être ſpectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti & s'affliger avec les Ridicules, que de ſe réjouïr avec les honnêtes gens. C'eſt pour les conſoler que j'ai compoſé ma neuvième Satire, où je penſe avoir montré aſſez clairement, que ſans bleſſer l'Etat, ni ſa conſcience, on peut trouver de méchans Vers méchans, & s'ennuïer de plein droit à la lecture d'un ſot Livre. Mais puiſque ces Meſſieurs ont parlé de la liberté que je me ſuis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï & ſans exemple, & que des exemples ne ſe peuvent pas mettre en rimes, il eſt bon d'en dire ici un mot, pour les inſtruire d'une choſe qu'eux ſeuls veulent ignorer; & leur faire voir, qu'en comparaiſon de tous mes Confreres les Satiriques, j'ai été un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius [4] inventeur de la Satire, quelle liberté, ou plûtôt, quelle licence ne s'eſt-il point donnée dans ſes Ouvrages? Ce n'étoit pas ſeulement des Poë-
tes

3. *De certains Lecteurs.*] Ceci regarde particulierement M. le Duc de Montauzier.

CHANG. 4. *Inventeur de la Satire.*] Au lieu de ces mots, il y avoit dans les premières Editions: *Satirique premier du nom.*

5. *C'étoit.*

tes & des Auteurs qu'il attaquoit : 5 c'étoit des gens de la premiere qualité de Rome ; c'étoit des personnes Consulaires. Cependant, Scipion & Lélius ne jugerent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il étoit, indigne de leur amitié ; & vraisemblablement dans les occasions ils ne lui refuserent pas leurs conseils sur ses Ecrits, non plus qu'à Terence. Ils ne s'aviserent point de prendre le parti de Lupus & de Métellus, qu'il avoit jouez dans ses Satires, & ils ne crurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la République.

* *num Lælius, aut qui*
Duxit ab oppressâ meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi aut læso doluêre Metello,
Famosisve Lupo cooperto versibus?

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands : & souvent, des Nobles & des Patriciens il descendoit jusqu'à la lie du peuple :

† *Primores populi arripuit, populumque tributim.*

On me dira que Lucilius vivoit dans une République-

* *Horat. Sat. 1. v. 65. lib. II.* † *Hor. ibid.*

5. *C'étoit des gens de la premiere qualité*, &c.] Martial, Liv. I. Epitre au Lecteur : *Cùm (libelli mei) salvâ infimarum quoque personarum reverentiâ, ludant ; quæ adèo antiquis auctoribus defuit, ut nominibus non tantùm veris abusi sint, sed etiam magnis.*

CHANG.

publique, où ces fortes de libertez peuvent être permises. Voïons donc Horace, qui vivoit sous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre tems. Qui ne nomme-t-il point dans ses Satires? & Fabius le grand causeur, & Tigellius le fantasque, & Nasidiénus le ridicule, [6] & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposez. O la belle réponse! Comme si ceux qu'il attaque n'étoient pas des gens connus d'ailleurs: comme si l'on ne savoit pas que Fabius étoit un Chevalier Romain, qui avoit composé un Livre de Droit: que Tigellius fut en son tems un Musicien cheri d'Auguste: que Nasidiénus Rufus étoit un ridicule célèbre dans Rome: que [7] Cassius Nomentanus étoit un des plus fameux débauchez de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte, n'aïent pas fort lû les Anciens, & ne soient pas fort instruits des affaires de la Cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeler les gens par leur nom: il a si peur qu'on ne les méconnoisse, qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisoient, jusqu'aux Charges qu'ils avoient exercées. Voïez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luscus, Préteur de Fondi:

* *Fundos Aufidio Lusco Prætore libenter*

Lin-

* *Horace Sat. 5. v. 35. l. I.*

CHANG. 6. *Et Nomentanus le debauché.*] Edition de 1668 *Et Tanais le châtré.*

CHANG. 7. *Cassius Nomentanus étoit* &c.] Au lieu de ces mots

Linquimus, insani ridentes præmia Scribæ,
Prætextam & latum clavum, &c.

Nous abandonnames, dit-il, *avec joie le Bourg de Fondi, dont étoit Préteur un certain Aufidius Luscus; mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie de ce Préteur, auparavant Commis, qui faisoit le Sénateur, & l'Homme de qualité.* Peut-on désigner un homme plus précisément; & les circonstances seules ne suffisoient-elles pas pour le faire reconnoître? On me dira peut-être, qu'Aufidius étoit mort alors: mais Horace parle là d'un voïage fait depuis peu. Et puis, comment mes Censeurs répondront-ils à cet autre passage?

* *Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque*
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo.

Pendant, dit Horace, *que ce Poëte enflé d'Alpinus, égorge Memnon dans son Poëme, & s'embourbe dans la description du Rhin, je me jouë en ces Satires.* Alpinus vivoit du tems qu'Horace se jouoit en ces Satires; & si Alpinus en cet endroit est un nom supposé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître? Horace, dira-t-on, vivoit sous le regne du plus poli de tous les Empereurs: mais vivons-nous sous un regne moins poli? Et veut-on qu'un Prin-

* *Sat. 10. v. 36. lib. I.*

mots on lisoit dans la premiére Edition: *Tanaïs étoit un Affranchi de Mecénas:* Voïez Acron, Porphyrion, & Suétone dans la Vie d'Auguste, &c.

8. *Etoient*

Prince, qui a tant de qualités communes avec Auguste, soit moins dégouté que lui des méchans Livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment?

Examinons pourtant Perse, qui écrivoit sous le regne de Neron. Il ne raille pas simplement les Ouvrages des Poëtes de son tems: il attaque les Vers de Neron même. Car enfin tout le monde sait, & toute la Cour de Neron le savoit, que ces quatre Vers, *Torva Mimalloneis &c.* dont Perse fait une raillerie si amère dans sa première Satire, [8] étoient des Vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il étoit, [9] ait fait punir Perse; & ce Tyran, ennemi de la Raison, & amoureux, comme on sait, de ses Ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses Vers, & ne crût pas que l'Empereur, en cette occasion, dût prendre les interêts du Poëte.

Pour Juvénal, qui florissoit sous Trajan, il est un peu plus respectueux envers les grands Seigneurs de son siècle. Il se contente de répandre l'amertume de ses Satires sur ceux du regne précédent: mais à l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de son siècle.

A

¶ 8. *Etoient des Vers de Neron.*] Mr. Bayle, *Diction. Crit. au mot*, PERSE, Poëte Satirique, Rem. D. ne croioit pas que ces Vers: *Torva Mimalloneis* &c. fussent de Neron. Mr. Despréaux appuïoit le sentiment contraire sur le témoignage du vieux Scholiaste de Perse, qui a été suivi par la plûpart des autres Commentateurs.

CHANG. 9. *Ait fait punir Perse.*] Dans la première Edition il y avoit ici: *Ait envoïé Perse aux Galères.* Cela faisoit allusion à une vivacité de M. le Duc de Montauzier qui avoit répondu brusquement à une personne qui lui disoit

A peine eſt-il entré en matiere, que le voilà en mauvaiſe humeur contre tous les Ecrivains de ſon tems. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'eſt qu'il eſt las d'entendre & la *Théſeide* de Codrus, & l'*Oreſte* de celui-ci, & le *Télephe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitoient leurs Vers au mois d'Août, *& Auguſto recitantes menſe Poëtas*. Tant il eſt vrai que le droit de blâmer les Auteurs eſt un droit ancien, paſſé en coûtume parmi tous les Satiriques, & ſouffert dans tous les ſiècles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes; Regnier, qui eſt presque notre ſeul Poëte Satirique, a été veritablement un peu plus diſcret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins [10] qu'il ne parle hardiment de Gallet, ce célèbre joüeur, qui *aſſignoit ſes créanciers ſur ſept & quatorze*, & du Sieur de Provins, *qui avoit changé ſon balandran* [11] *en manteau court*; & du Couſin, *qui abandonnoit ſa maiſon de peur de la réparer*; & de Pierre du Puis, & de pluſieurs autres.

[12] Que répondront à cela mes Cenſeurs? Pour peu qu'on les preſſe, ils chaſſeront de la République des Lettres tous les Poëtes Satiriques,

ſoit que Mr. Despréaux étoit un excellent Poëte: *Hé bien, il faut l'envoier aux Galères, couronné de lauriers.* Vojez la Remarque ſur le Vers 136. de la Satire IX.

10. *Qu'il ne parle hardiment de Gallet*, &c.] Regnier parle de *Gallet*, du *S. de Provins*, & du *Couſin*, dans ſa quatorzième Satire.

11. *Balandran.*] Caſaque de Campagne.

12. *Que répondront à cela mes Cenſeurs?*] Ceci regarde toujours M. le Duc de Montauzier.

13. Il

ques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'est pas question de Satire, tourne d'un seul Vers deux Poëtes de son tems en ridicule?

* *Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi:*

dit un Berger satirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius & Mævius en cet endroit sont des noms supposez : puisque ce seroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui assure positivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes Censeurs, de Catulle, de Martial, & de tous les Poëtes de l'Antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discrétion que Virgile? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célèbre Neuf-Germain, quoi-qu'également recommandable par l'antiquité de sa barbe, & par la nouveauté de

* *Eglogue III.* 90.

13. *Il leur fâche d'avoir admiré* &c.] Horace, Epître I, Liv. II. 82.

Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt;
Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

14. *En certains païs.*] A Lyon, dans un Temple célèbre, que les soixante Nations des Gaules firent bâtir en l'honneur de l'Empereur Auguste, au confluent du Rhône & de la Saône, dans l'endroit où est à présent l'Abbaïe d'Ainai. L'Em-

de sa Poësie? Le banniront-ils du Parnasse, lui & tous les Poëtes de l'Antiquité, pour établir la sûreté des Sots & des Ridicules? Si cela est, je me consolerai aisément de mon exil. Il y aura du plaisir à être relegué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces Messieurs veulent-ils être plus sages que Scipion & Lélius, plus délicats qu'Auguste, plus cruels que Neron? Mais eux qui sont si rigoureux envers les Critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs? Je voi bien ce qui les afflige: ils ne veulent pas être détrompez. Il leur fâche [13] d'avoir admiré sérieusement des Ouvrages que mes Satires exposent à la risée de tout le monde, & de se voir condamnez à oublier, dans leur vieillesse, ces mêmes Vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvres de l'Art. Je les plains sans doute: mais quel remède? Faudra-t-il, pour s'acommoder à leur goût particulier, renoncer au Sens commun? Faudra-t-il applaudir indifferemment à toutes les impertinences qu'un Ridicule aura répanduës sur le papier? Et au lieu [14] qu'en certains païs on condamnoit les

L'Empereur Caligula y institua des Jeux, & y fonda des prix pour les disputes d'Eloquence & de Poësie, qui s'y faisoient en Langue Grecque & Latine; mais il établit aussi des peines contre ceux qui ne réussiroient pas en ces sortes de disputes. Les vaincus étoient obligez de donner des prix aux vainqueurs, & de composer des discours à leur louange. Mais ceux dont les discours avoient été trouvez les plus mauvais, étoient contraints de les effacer avec la langue, ou avec une éponge; pour éviter d'être battus de verges, ou d'être plongez dans le Rhône. *Suetone, Vie de Caligula*, 20. *Voïez l'Histoire abregée, ou l'Eloge Historique de Lyon, Part.* 1. *Ch.* 12.

les méchans Poëtes à effacer leurs Ecrits avec la langue, les Livres deviendront-ils desormais un asyle inviolable, où toutes les sottises auront droit de bourgeoisie; où l'on n'osera toucher sans profanation? J'aurois bien d'autres choses à dire sur ce sujet. Mais comme j'ai déja traité de cette matiere dans ma neuvième Satire, il est bon d'y renvoyer le Lecteur.

C'est à ces sortes de peines que Juvénal a fait allusion dans sa premiere Satire, Vers 43.

Palleat, ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Aut Lugdunensem Rhetor dicturus ad Aram.



RE-

REMERCIMENT
A MESSIEURS
DE L'ACADEMIE
FRANCOISE[1].

ESSIEURS,

L'honneur que je reçois aujourd'hui eſt quelque choſe pour moi de ſi grand, de ſi extraordinaire, de ſi peu attendu, & tant de ſortes de rai-

1. La mort de M. COLBERT, arrivée le 6. de Septembre, 1683. aïant laiſſé une place vacante à l'Academie Françoiſe, quelques-uns des Académiciens, & entre autres M. l'Abbé Regnier & M. Roſe, allèrent trouver M. Despréaux pour ſavoir s'il accepteroit cette place, au cas que l'Academie voulût la lui donner. M. Despréaux reçut fort bien cette propoſition; mais comme il ſavoit qu'une des loix de cette Compagnie étoit de n'offrir jamais ces ſortes de places, il retint ſur tout qu'il ne la demanderoit point. Ils y conſentirent: de ſorte qu'ils propoſérent eux mêmes M. Despréaux pour remplir la place de M. Colbert.

M. DE LA FONTAINE, qui aſpiroit à la même place, apprehendant l'excluſion s'il avoit M. Despréaux pour concurrent, le pria de s'en deſiſter en ſa faveur. M. Despréaux

raisons [2] sembloient devoir pour jamais m'en exclure, que dans le moment même où je vous en fais mes remercimens, je ne sai encore ce que je dois croire. Est-il possible, est-il bien vrai, que vous m'aïez en effet jugé digne d'être admis dans cette illustre Compagnie, dont le fameux établissement ne fait guères moins d'honneur à la mémoire du Cardinal de Richelieu, que tant de choses merveilleuses qui ont été exécutées sous son Ministère? Et que penseroit ce grand Homme? Que penseroit [3] ce sage Chancelier qui a possédé après lui la Dignité de votre Protecteur, & après lequel vous avez jugé ne pouvoir choisir d'autre Protecteur que le Roi même? Que penseroient-ils, dis-je, s'ils me voïoient aujourd'hui entrer dans ce Corps si célèbre, l'objet de leurs soins & de leur estime, & où par les loix qu'ils ont établies, par les maximes qu'ils ont maintenuës, personne ne doit être reçu qui ne soit d'un mérite sans reproche, d'un esprit hors du commun,

préaux lui dit, que si l'Académie le nommoit, il ne pouvoit refuser cet honneur; mais il lui promit de ne faire aucune démarche pour l'obtenir.

L'Academie fut partagée entre ces deux grands Hommes. Mais quelques Académiciens, sensibles au chagrin de voir leurs noms dans les Satires de M. Despréaux, craignirent de l'avoir pour leur Confrere: ainsi la pluralité des suffrages fut pour M. De la Fontaine.

Le Roi ne fut pas content de cette élection: non pas que Mr. de la Fontaine ne fût très-digne d'être choisi, mais parce qu'on l'avoit preferé à Mr. Despréaux. Quand les Deputez de l'Académie Françoise allérent, selon l'usage de cette Compagnie, demander au Roi son agrément pour la nomination de Mr. De la Fontaine, Sa Majesté les renvoïa sans leur expliquer son intention, & les laissa tres-long tems dans cette incertitude. Le Roi fit même la campagne de Luxembourg sans se déclarer là dessus.

Pen-

mun, en un mot, semblable à vous? Mais à qui est-ce encore que je succède dans la place que vous m'y donnez? 4 N'est-ce pas à un Homme également considerable, & par ses grands emplois, & par sa profonde capacité dans les affaires; qui tenoit une des premières places dans le Conseil, & qui en tant d'importantes occasions a été honoré de la plus étroite confiance de son Prince; à un Magistrat non moins sage qu'éclairé, vigilant, laborieux, & avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion?

Je sai bien, MESSIEURS, & personne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des Hommes propres à remplir les places vacantes de votre savante Assemblee, vous n'avez égard ni au rang ni à la dignité: que la politesse, le savoir, la connoissance des belles Lettres, ouvrent chez vous l'entrée aux honnêtes gens, & que vous ne croïez point remplacer indignement un Magistrat du premier ordre, un Ministre

Pendant cet intervale, Mr. de BEZONS, Conseiller d'Etat, & l'un des Membres de l'Académie, vint à mourir. Cet illustre Corps ne balança point à nommer Mr. Despréaux pour son Successeur: & le Roi, en approuvant ce choix, confirma celui qu'on avoit fait de Mr. De la Fontaine.

Mr. Despréaux fut reçu le 3. de Juillet, 1684. Dans son Rémerciment il affecta beaucoup de modestie, de peur de faire croire qu'il voulût tirer vanité de l'attention que le Roi avoit donnée à sa nomination.

2. *Sembloit devoir..... m'en exclure.*] L'Auteur avoit écrit contre plusieurs Académiciens.

3. *Ce sage Chancelier.*] Mr. SEGUIER. Après sa mort, arrivée en 1672. le Roi voulut bien se declarer Protecteur de l'Académie Françoise, à laquelle il permit de tenir ses Assemblées au Louvre.

4. *N'est-ce pas à un Homme* &c.] Mr. de Bezons (CLAUDE BAZIN) Conseiller d'Etat.

nistre de la plus haute élévation, en lui substituant un Poëte célèbre, un Ecrivain illustre par ses Ouvrages, & qui n'a souvent d'autre dignité que celle que son merite lui donne sur le Parnasse. Mais en qualité même d'Homme de Lettres, que puis-je vous offrir qui soit digne de la grace dont vous m'honorez? Seroit-ce un foible Recueil de Poësies, qu'une témerité heureuse, & quelque adroite imitation des Anciens, ont fait valoir, plûtôt que la beauté des pensées, ni la richesse des expressions? Seroitce une Traduction si éloignée de ces grands chefs-d'œuvres que vous nous donnez tous les jours, & où vous faites si glorieusement revivre les Thucydides, les Xenophons, les Tacites, & tous ces autres célèbres Heros de la savante Antiquité? Non, MESSIEURS, vous connoissez trop bien la juste valeur des choses, pour payer d'un si grand prix des Ouvrages aussi médiocres que les miens, [5] & pour m'offrir de vous-mêmes, s'il faut ainsi dire, sur un si léger fondement, un honneur que la connoissance de mon peu de mérite ne m'a pas laissé seulement la hardiesse de demander.

Quelle est donc la raison qui vous a pû inspirer si heureusement pour moi en cette rencontre? Je commence à l'entrevoir; & j'ose me flatter que je ne vous ferai point souffrir en la publiant. La bonté qu'a eu le plus grand Prince du monde, en voulant bien que je m'emploïasse [6] avec un de vos plus illustres Ecrivains

5. *Et pour m'offrir de vous-mêmes*, &c.] *Quem & absentem in amplissimum Ordinem cooptarunt; & ea non petenti detulerunt quæ multis petentibus denegarunt.* Cic. pro. M. Cœlio.

6. Avec

vains à ramasser en un corps le nombre infini de ses actions immortelles; cette permission, dis-je, qu'il m'a donnée, m'a tenu lieu auprès de vous de toutes les qualitez qui me manquent. Elle vous a entierement déterminez en ma faveur. Oui, MESSIEURS, quelque juste sujet qui dût pour jamais m'interdire l'entrée de votre Académie, vous n'avez pas crû qu'il fût de votre équité de souffrir, qu'un Homme destiné à parler de si grandes choses, fût privé de l'utilité de vos leçons, ni instruit en d'autre Ecole qu'en la vôtre. Et en cela vous avez bien fait voir, que lorsqu'il s'agit de votre auguste Protecteur, quelque autre considération qui vous pût retenir d'ailleurs, votre zèle ne vous laisse plus voir que le seul interêt de sa gloire.

Permettez pourtant que je vous désabuse, si vous vous êtes persuadez que ce grand Prince, en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moi un Ecrivain capable de soûtenir en quelque sorte par la beauté du stile, & par la magnificence des paroles, la grandeur de ses exploits. C'est à vous, MESSIEURS, c'est à des plumes comme les vôtres, qu'il appartient de faire de tels chef-d'œuvres; & il n'a jamais conçû de moi une si avantageuse pensée. Mais comme tout ce qui s'est fait sous son regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mauvais, qu'au milieu de tant d'Ecrivains célèbres, qui s'apprêtent à l'envi à peindre

6. *Avec un de vos plus illustres Ecrivains.*] Mr. RACINE avoit été reçu à l'Académie en 1673. Il fut nommé en 1677. avec Mr. Despréaux, pour écrire l'Histoire du Roi.

dre ses actions dans tout leur éclat, & avec tous les ornemens de l'éloquence la plus sublime, un Homme sans fard, & accusé plûtôt de trop de sincerité que de flatterie, contribuât de son travail & de ses conseils à bien mettre en jour & dans toute la naïveté du stile le plus simple, la verité de ces actions, qui étant si peu vraisemblables d'elles-mêmes, ont bien plus besoin d'être fidelement écrites, 7 que fortement exprimées.

En effet, MESSIEURS, lorsque des Orateurs & des Poëtes, ou des Historiens même aussi entreprenans quelquefois que les Poëtes & les Orateurs, viendront à déploïer sur une matiere si heureuse toutes les hardiesses de leur Art, toute la force de leurs expressions: Quand ils diront de LOUÏS DE GRAND, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux Capitaine de l'Antiquité, qu'il a lui seul plus fait d'exploits [8] que les autres n'en ont lû; qu'il a plus pris de Villes que les autres Rois n'ont souhaité d'en prendre: Quand ils assureront, qu'il n'y a point de Potentat sur la terre, quelque ambitieux qu'il puisse être, qui, dans les vœux secrets qu'il fait au Ciel, ose lui demander autant de prosperitez & de gloire, que le Ciel en a accordé liberalement à ce Prince: Quand ils écriront, que sa conduite est maîtresse des évenemens, que la Fortune n'oseroit contredire ses desseins: Quand ils le peindront à la tête de ses armées, marchant à pas de Géant au travers de

CHANG. 7. *Que fortement exprimées.*] *Fortement exagerées*, dans les premieres Editions.

8. *Que les autres n'en ont.*] Mot fameux de Ciceron, en par-

des fleuves & des montagnes, foudroïant les remparts, brisant les rocs, terrassant tout ce qui s'oppose à sa rencontre, ces expressions paroîtront sans doute grandes, riches, nobles, accommodées au sujet: mais en les admirant, on ne se croira point obligé d'y ajouter foi, & la Verité sous ces ornemens pompeux, pourra aisément être desavoüée ou méconnuë.

Mais lorsque des Ecrivains sans artifice, se contentant de rapporter fidelement les choses, & avec toute la simplicité de témoins qui déposent, plûtôt même que d'Historiens qui racontent, exposeront bien tout ce qui s'est passé en France depuis la fameuse Paix des Pirénées, tout ce que le Roi a fait pour rétablir dans ses Etats l'ordre, les Loix, la Discipline: Quand ils compteront bien toutes les Provinces que dans les guerres suivantes il a ajoûtées à son Roïaume, toutes les Villes qu'il a conquises, tous les avantages qu'il a eûs, toutes les victoires qu'il a remportées sur ses Ennemis: l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entière trop foible contre lui seul, une guerre toujours féconde en prosperitez, une paix encore plus glorieuse: Quand, dis-je, des plumes sincères, & plus soigneuses de dire vrai que de se faire admirer, articuleront bien tous ces faits disposez dans l'ordre des tems, & accompagnez de leurs veritables circonstances; qui est-ce qui en pourra disconvenir, je ne dis pas de nos Voisins,

parlant de Pompée: *Plura bella gessit, quàm ceteri legerunt. Plures Provincias confecit, quàm alii concupiverunt.* Pro Lege Manilia.

ſins, je ne dis pas de nos Alliez, je dis de nos Ennemis mêmes? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord, leurs puiſſances diminuées, leurs Etats reſſerrez dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalouſies, leurs fureurs, leurs invéctives même ne les en convaincront-ils pas malgré eux? Pourront-ils nier, que l'année même où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la Paix qu'il leur offroit pour le bien de la Chrétienté, il a tout-à-coup, & lors qu'ils le publioient entierement épuiſé d'argent & de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait ſortir comme de terre dans les Païs-bas deux Armées de quarante mille hommes chacune, & les y a fait ſubſiſter abondamment malgré la diſette des fourrages & la ſécherefſe de la ſaiſon? Pourront-ils nier, que tandis qu'avec une de ſes Armées il faiſoit aſſiéger Luxembourg, lui-même avec l'autre, tenant toutes les Villes du Hainaut & du Brabant comme bloquées; par cette conduite toute merveilleuſe, ou plûtôt par une eſpèce d'enchantement, ſemblable à celui de [9] cette Tête ſi célèbre dans les Fables, dont l'aſpect convertiſſoit les hommes en rochers, il a rendu les Eſpagnols immobiles ſpectateurs de la priſe de cette Place ſi importante, où ils avoient mis leur dernière reſſource: Que par un effet non moins admirable d'un enchantement ſi prodigieux, [10] cet opiniâtre Ennemi de ſa gloire, cet induſtrieux Artiſan de ligues & de querelles, qui travailloit depuis ſi long-tems à remuer contre lui toute l'Europe, s'eſt trouvé lui-même

9. *Cette Tête ſi célèbre.*] La Tête de Meduſe.

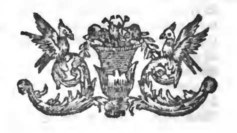
10. *Cet*

me dans l'impuiſſance, pour ainſi dire, de ſe mouvoir; lié de tous côtez, & réduit, pour toute vengeance, à ſemer des libelles, à pouſſer des cris & des injures? Nos Ennemis, je le répète, pourront-ils nier toutes ces choſes? Pourront-ils ne pas avoüer, qu'au même tems que ces merveilles s'exécutoient dans les Païsbas, notre Armée navale ſur la Mer Méditerranée, après avoir forcé Alger à demander la paix, faiſoit ſentir à Gènes, par un exemple à jamais terrible, la juſte punition de ſes inſolences & de ſes perfidies; enſeveliſſoit ſous les ruïnes de ſes Palais & de ſes Maiſons cette ſuperbe Ville, plus aiſée à détruire qu'à humilier? Non ſans doute, nos Ennemis n'oſeroient démentir des véritez ſi reconnuës; ſur tout, lors qu'ils les verront écrites avec cet air ſimple & naïf, & dans ce caractère de ſincerité & de vraiſemblance, qu'au défaut des autres choſes je ne deſeſpere pas abſolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'Hiſtoire.

Mais comme cette ſimplicité même, toute ennemie qu'elle eſt de l'oſtentation & du faſte, a pourtant ſon art, ſa méthode, ſes agrémens; où pourrois-je mieux puiſer cet art & ces agrémens, que dans la ſource même de toutes les délicateſſes; dans cette Académie qui tient depuis ſi long-tems en ſa poſſeſſion tous les thréſors, toutes les richeſſes de notre Langue? C'eſt donc, MESSIEURS, ce que j'eſpère aujourd'hui trouver parmi vous; c'eſt ce que j'y viens étudier, c'eſt ce que j'y viens apprendre.

10. *Cet opiniâtre Ennemi de ſa gloire.*] Le Prince d'Orange, Guillaume de Naſſau, depuis Roi d'Angleterre.

dre. Heureux! ſi par mon aſſiduité à vous cultiver, par mon adreſſe à vous faire parler ſur ces matières, je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connoiſſances & de vos ſecrets. Plus heureux encore! ſi par mes reſpects, & par mes ſincères ſoûmiſſions, je puis parfaitement vous convaincre de l'extrème reconnoiſſance, que j'aurai toute ma vie de l'honneur inespéré que vous m'avez fait.



DIS-

DISCOURS
SUR LE STILE
DES INSCRIPTIONS.

M. CHARPENTIER *de l'Académie Françoise, aiant composé des Inscriptions pleines d'emphase, qui furent mises par ordre du Roi au bas des Tableaux des Victoires de ce Prince, peints dans la grande Galerie de Versailles par M.* LE BRUN ; *M. de* LOUVOIS, *qui succeda à M.* COLBERT *dans la Charge de Sur-Intendant des Bâtimens, fit entendre à sa Majesté, que ces Inscriptions déplaisoient fort à tout le monde ; & pour mieux lui montrer que c'étoit avec raison, me pria de faire sur cela un mot d'écrit qu'il pût montrer au Roi. Sa Majesté lût cet Ecrit avec plaisir, & l'approuva. De sorte que la saison l'appelant à Fontainebleau, il ordonna qu'en son absence on ôtât toutes ces pompeuses déclamations de M. Charpentier, & qu'on y mît les Inscriptions simples, qui y sont ; que nous composames presque sur le champ, M.* RACINE *& moi, & qui furent approuvées de tout le monde. C'est cet Ecrit, fait à la priere de M. de Louvois, que je donne ici au Public.*

LEs Inscriptions doivent être simples, courtes, & familières. La pompe, ni la multitude des paroles n'y valent rien, & ne sont point propres au stile grave, qui est le vrai

vrai ſtile des Inſcriptions. Il eſt abſurde de faire une déclamation autour d'une Médaille, ou au bas d'un Tableau; ſur tout lors qu'il s'agit d'actions comme celles du Roi, qui étant d'elles-mêmes toutes grandes & toutes merveilleuſes, n'ont pas beſoin d'être exagerées.

Il ſuffit d'énoncer ſimplement les choſes pour les faire admirer. *Le paſſage du Rhin* dit beaucoup plus, que *le merveilleux paſſage du Rhin*. L'Epithète de *merveilleux* en cet endroit, bien loin d'augmenter l'action, la diminuë, & ſent ſon déclamateur qui veut groſſir de petites choſes. C'eſt à l'Inſcription à dire, *voilà le paſſage du Rhin*; & celui qui lit, ſaura bien dire ſans elle, *Le paſſage du Rhin eſt une des plus merveilleuſes actions qui aient jamais eté faites dans la guerre*. Il le dira même d'autant plus volontiers, que l'Inſcription ne l'aura pas dit avant lui; les hommes naturellement ne pouvant ſouffrir qu'on prévienne leur jugement, ni qu'on leur impoſe la néceſſité d'admirer ce qu'ils admireront aſſez d'eux-mêmes.

D'ailleurs, comme les Tableaux de la Galerie de Verſailles ſont des eſpèces d'Emblêmes heroïques des actions du Roi, il ne faut dans les règles que mettre au bas du Tableau le fait hiſto-

1. *Qu'il eſt difficile d'attraper en notre Langue.*] La raiſon de cela eſt bien expliquée dans une Lettre que l'Auteur m'écrivit le 15. de Mai, 1705.... „ Je n'aurai pas grand' „ peine à me determiner là deſſus, puiſque je ſuis entie- „ rement déclaré pour la Langue Latine, qui eſt extrè- „ mement propre, à mon avis, pour les Inſcriptions, à „ cauſe de ſes Ablatifs abſolus: au lieu que la Langue „ Françoiſe, en de pareilles occaſions, traîne & languit „ par ſes Gerondifs incommodes, & par ſes Verbes auxi- „ liaires, où elle eſt indiſpenſablement aſſujettie, & qui „ ſont

historique, qui a donné occasion à l'Emblême. Le Tableau doit dire le reste, & s'expliquer tout seul. Ainsi, par exemple, lors qu'on aura mis au bas du premier Tableau, *Le Roi prend lui-même la conduite de son Roiaume, & se donne tout entier aux affaires*, 1661. il sera aisé de concevoir le dessein du Tableau, où l'on voit le Roi fort jeune, qui s'éveille au milieu d'une foule de Plaisirs dont il est environné, & qui tenant de la main un timon, s'apprête à suivre la Gloire qui l'appelle, &c.

Au reste, cette simplicité d'Inscriptions est extrèmement du goût des Anciens, comme on le peut voir dans les Médailles, où ils se contentoient souvent de mettre pour toute explication la date de l'action qui est figurée, ou le Consulat sous lequel elle a été faite, ou tout au plus deux mots, qui apprennent le sujet de la Médaille.

Il est vrai que la Langue Latine dans cette simplicité a une noblesse & une énergie, qu'il est difficile d'attraper en notre Langue. Mais si l'on n'y peut atteindre, il faut s'efforcer d'en approcher; & tout du moins ne pas charger nos Inscriptions d'un verbiage & d'une enflûre de paroles, qui étant fort mauvaise par tout ailleurs,

„ sont toujours les mêmes. Ajoûtez, qu'aïant besoin, pour „ plaire, d'être soûtenuë, elle n'admet point cette simpli- „ cité majestueuse du Latin; & pour peu qu'on l'orne, on „ donne dans un certain Phébus qui la rend sotte & fade. „ En effet, Monsieur, voiez, par exemple, quelle compa- „ raison il y auroit entre ces mots qui me viennent au „ bout de la plume: *Regiâ Familiâ Urbem invisente*; & „ ceux ci: *La Roïale Famille étant venuë voir la Ville*. Avec „ tout cela néanmoins peut-être que je me trompe; & je „ me rendrai volontiers sur cela à l'avis &c.

leurs, devient ſur tout inſupportable en ces endroits.

Ajoûtez à tout cela, que ces Tableaux étant dans l'apartement du Roi, & aïant été faits par ſon ordre; c'eſt en quelque ſorte le Roi lui-même qui parle à ceux qui viennent voir ſa Galerie. C'eſt pour ces raiſons qu'on a cherché une grande ſimplicité dans les nouvelles Inſcriptions, où l'on ne met proprement que le titre & la date, & où l'on a ſur tout évité le faſte & l'oſtentation.



A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE VIVONNE
SUR SON ENTRE'E
DANS LE FARE DE MESSINE.
[1] *LETTRE I.*



MONSEIGNEUR,

Savez-vous bien qu'un des plus sûrs moïens pour empêcher un homme d'être plaisant, c'est de

1. Cette Lettre est du 4. de Juin, 1675. Mr. le Duc de Vivonne commandoit alors l'armée navale que le Roi avoit envoïée au secours des Messinois. Après avoir battu la Flotte d'Espagne qui barroit le Port de Messine, & secouru la Ville de vivres & de munitions, il manda à Mr. Despréaux qu'il le prioit de lui écrire quelque chose, qui le consolât des mauvaises harangues qu'il étoit obligé d'entendre. C'est ce qui donna lieu à l'Auteur d'imaginer ces deux Lettres, & il les composa de génie, étant chez Mr. de Lamoignon à Bâville, où il n'avoit sous les yeux ni les Lettres de Voiture, ni celles de Balzac. Au reste, il donnoit la preference à la seconde Lettre, c'est-à-dire, à celle qui imite le stile de Voiture.

de lui dire: Je veux que vous le soïez? Depuis que vous m'avez défendu le serieux, je ne me suis jamais senti si grave, & je ne parle plus que par sentences. Et d'ailleurs, votre derniere action a quelque chose de si grand, qu'en vérité je ferois conscience de vous en écrire autrement qu'en stile heroïque. Cependant je ne saurois me résoudre à ne vous pas obéir en tout ce que vous m'ordonnez. Ainsi dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un serieux fade, ou de vous ennuier par une méchante plaisanterie. Enfin, mon Apollon m'a secouru ce matin; & dans le tems que j'y pensois le moins, m'a fait trouver sur mon chevet deux Lettres, qui, au défaut de la mienne, pourront peut-être vous amuser agréablement. Elles sont datées des Champs Elysées. L'une est de Balzac, & l'autre de Voiture, qui tous deux charmez du récit de votre dernier Combat, vous écrivent de l'autre Monde, pour vous en féliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoîtrez aisément à son stile, qui ne sauroit dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur.

MON-

MONSEIGNEUR,

Aux Champs Elysées le 2. Juin.

[1] *Le bruit de vos actions ressuscite les Morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années, & condamnez à un sommeil éternel. Il fait parler le silence même. La belle, l'éclatante, la glorieuse conquête que vous avez faite sur les Ennemis de la France! Vous avez redonné le pain à une Ville qui a accoûtumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la Mere-nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette Flote, qui vous fermoit les avenuës de son port, n'ont fait que saluer votre entrée. Sa résistance ne vous a pas arrêté plus long-tems qu'une réception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de votre course, elle n'a pas seulement interrompu l'ordre de votre marche. Vous avez contraint à sa vûë le Sud & le Nord de vous obéir.* [2] *Sans châtier la mer, comme Xerxès, vous l'avez renduë disciplinable. Vous avez plus fait encore; vous avez rendu l'Espagnol humble: Après cela, que ne peut-on point dire de vous? Non, la Nature, je dis la Nature encore jeu-*

1. *Le bruit de vos actions* &c.] Ce commencement est imité d'une Lettre de Balzac à Corneille, Livre 16. Lettre 9. de l'Edition in *folio*.

2. *Sans châtier la mer, comme Xerxès.*] Herodote, Livre 7. & Juvenal, Satire 10.

3. N'en

jeune, & du tems qu'elle produisoit les Alexandres & les Césars, n'a rien produit de si grand que sous le regne de LOUIS *quatorzième. Elle a donné aux François, sur son déclin, ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans votre siècle, en corps & en ame, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entrevû l'idée dans les Romans & dans les Poëmes heroïques.* [3] *N'en déplaise à un de vos Poëtes, il n'a pas raison d'écrire, qu'au-delà du Cocyte le merite n'est plus connu. Le vôtre,* MONSEIGNEUR, *est vanté ici d'une commune voix des deux côtez du Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous dans le séjour même de l'Oubli. Il trouve des partisans zélez dans le païs de l'Indifference. Il met l'Acheron dans les interêts de la Seine. Disons plus, il n'y a point d'Ombre parmi nous, si prévenuë des principes du Portique, si endurcie dans l'Ecole de Zénon, si fortifiée contre la joie & contre la douleur, qui n'entende vos loüanges avec plaisir, qui ne crie, miracle ! au moment que l'on vous nomme,*

3. *N'en déplaise à un des vos Poëtes.*] Voiture, dans l'Epître en Vers à Monseigneur le Prince, a dit :

Au delà des bords du Cocyte
Il n'est plus parlé de merite.

4. *A la fin c'est trop de silence* &c.] Commencement d'une Ode adressée à Mr. le Duc de Bellegarde. Scarron a mis ces deux mêmes Vers dans une Ode a Madame d'Eguillon,

Or çà, tout de bon je commence,

Aussi

me, & qui ne soit prête de dire avec votre Malherbe :

4 A la fin c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.

Pour moi, MONSEIGNEUR, 5 *qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous médite sans cesse dans mon repos; je m'occupe tout entier de votre idée, dans les longues heures de notre loisir; je crie continuellement, le grand Personnage! & si je souhaite de revivre, c'est moins pour revoir la lumiere, que pour jouir de la souveraine felicité de vous entretenir, & de vous dire de bouche, avec combien de respect je suis de toute l'étenduë de mon ame,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obeïssant serviteur, BALZAC.

Je

Aussi bien, c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.
Ces Vers sont ici d'importance :
J'ai fort bien fait de les voler.

5. *Qui vous conçois.*] Quelques-uns vouloient que l'Auteur mît, *connois*, au lieu de *conçois*. Mais il leur fit voir que ce dernier mot en cet endroit, renferme une idee plus grande, & pour ainsi dire, plus gigantesque; par conséquent plus propre au stile de Balzac.

Je ne ſai, MONSEIGNEUR, ſi ces violentes exagerations vous plairont, & ſi vous ne trouverez point que le ſtile de Balzac s'eſt un peu corrompu dans l'autre Monde. Quoi qu'il en ſoit, jamais à mon avis il n'a prodigué ſes hyperboles plus à propos. C'eſt à vous d'en juger. Mais auparavant liſez, je vous prie, la Lettre de Voiture.

MONSEIGNEUR,

Aux Champs Elyſées le 2. Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand interêt aux affaires des Vivans, & ne ſoions pas trop portez à rire, je ne ſaurois pourtant m'empêcher de me rejouir des grandes choſes que vous faites au deſſus de notre tête. Serieuſement, votre dernier combat fait un bruit de Diable, aux Enfers. Il s'eſt fait entendre dans un lieu, où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoître votre Gloire dans un païs, où l'on ne connoît point le Soleil. Il eſt venu ici un bon nombre d'Eſpagnols qui y étoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne ſai pas pourquoi on veut faire paſſer les gens de leur Nation pour fanfarons. Ce ſont, je vous aſſure, de fort bon-

1. *Hors que les Anges ont la taille* &c.] Mr. de Vivonne étoit extrèmement gros.

2. *Et n'ont point le bras en écharpe.*] Dans l'action qui ſuivit

bonnes gens ; & le Roi, depuis quelque temps, nous les envoie ici fort humbles & fort honnêtes. Sans mentir, MONSEIGNEUR, vous avez bien fait des vôtres depuis peu. A voir de quel air vous courez la Mer Méditerranée, il semble qu'elle vous appartienne toute entiere. Il n'y a pas à l'heure qu'il est, dans toute son étenduë, un seul Corsaire en sûreté ; & pour peu que cela dure, je ne voi pas dequoi vous voulez que Tunis & Alger subsistent. Nous avons ici les Césars, les Pompées, & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez assez attrapé leur air dans votre maniere de combattre. Sur tout, César vous trouve très-César. Il n'y a pas jusqu'aux Alarics, aux Genserics, aux Théodorics, & à tous ces autres Conquerans en ics, *qui ne parlent fort bien de votre action : & dans le Tartare même, je ne sai si ce lieu vous est connu, il n'y a point de Diable, MONSEIGNEUR, qui ne confesse ingénûment, qu'à la tête d'une Armée vous êtes beaucoup plus Diable que lui. C'est une verité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins, à voir le bien que vous avez fait à Messine, j'estime pour moi que vous tenez plus de l'Ange que du Diable,* [1] *hors que les Anges ont la taille un peu plus légère que vous,* [2] *& n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'Enfer est extrêmement dechainé en votre faveur. On ne trouve qu'une chose à redire à votre conduite ; c'est le peu*

vit le fameux passage du Rhin, Mr. de Vivonne reçut une grande blessure à l'épaule gauche & demeura estropié du bras, qu'il a toûjours porté en écharpe.

3. *C'est*

Je ne ſai, MONSEIGNEUR, ſi ces violentes exagerations vous plairont, & ſi vous ne trouverez point que le ſtile de Balzac s'eſt un peu corrompu dans l'autre Monde. Quoi qu'il en ſoit, jamais à mon avis il n'a prodigué ſes hyperboles plus à propos. C'eſt à vous d'en juger. Mais auparavant liſez, je vous prie, la Lettre de Voiture.

MONSEIGNEUR,

Aux Champs Elyſées le 2. Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand interêt aux affaires des Vivans, & ne ſoions pas trop portez à rire, je ne ſaurois pourtant m'empêcher de me rejouir des grandes choſes que vous faites au deſſus de notre tête. Serieuſement, votre dernier combat fait un bruit de Diable, aux Enfers. Il s'eſt fait entendre dans un lieu, où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoître votre Gloire dans un païs, où l'on ne connoît point le Soleil. Il eſt venu ici un bon nombre d'Eſpagnols qui y étoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne ſai pas pourquoi on veut faire paſſer les gens de leur Nation pour fanfarons. Ce ſont, je vous aſſure, de fort bon-

1. *Hors que les Anges ont la taille* &c.] Mr. de Vivonne étoit extrèmement gros.

2. *Et n'ont point le bras en écharpe.*] Dans l'action qui ſuivit

bonnes gens; & le Roi, depuis quelque temps, nous les envoie ici fort humbles & fort honnêtes. Sans mentir, MONSEIGNEUR, vous avez bien fait des vôtres depuis peu. A voir de quel air vous courez la Mer Méditerranée, il semble qu'elle vous appartienne toute entiere. Il n'y a pas à l'heure qu'il est, dans toute son étenduë, un seul Corsaire en sûreté; & pour peu que cela dure, je ne voi pas dequoi vous voulez que Tunis & Alger subsistent. Nous avons ici les Césars, les Pompées, & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez assez attrapé leur air dans votre maniere de combattre. Sur tout, César vous trouve très-César. Il n'y a pas jusqu'aux Alarics, aux Genserics, aux Théodorics, & à tous ces autres Conquerans en ics, *qui ne parlent fort bien de votre action: & dans le Tartare même, je ne sai si ce lieu vous est connu, il n'y a point de Diable, MONSEIGNEUR, qui ne confesse ingénûment, qu'à la tête d'une Armée vous êtes beaucoup plus Diable que lui. C'est une verité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins, à voir le bien que vous avez fait à Messine, j'estime pour moi que vous tenez plus de l'Ange que du Diable,* [1] *hors que les Anges ont la taille un peu plus légère que vous,* [2] *& n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'Enfer est extrêmement dechainé en votre faveur. On ne trouve qu'une chose à redire à votre conduite; c'est le*

peu

vit le fameux passage du Rhin, Mr. de Vivonne reçut une grande blessure à l'épaule gauche & demeura estropié du bras, qu'il a toûjours porté en écharpe.

3. *C'est*

peu de ſoin que vous prenez quelquefois de votre vie. On vous aime aſſez en ce païs-ci, pour ſouhaiter de ne vous y point voir. Croiez-moi, MONSEIGNEUR, *je l'ai déja dit en l'autre Monde*, [3] C'eſt fort peu de choſe qu'un Demi-Dieu quand il eſt mort. *Il n'eſt rien tel que d'être vivant. Et pour moi, qui ſais maintenant par experience ce que c'eſt que de ne plus être; je fais ici la meilleure contenance que je puis. Mais, à ne vous rien celer, je meurs d'envie de retourner au monde; ne fût-ce que pour avoir le plaiſir de vous y voir. Dans le deſſein même que j'ai de faire ce voiage, j'ai déja envoïé pluſieurs fois chercher les parties de mon corps, pour les raſſembler: mais je n'ai jamais pû ravoir mon cœur, que j'avois laiſſé en partant* [4] *à ces ſept Maîtreſſes, que je ſervois, comme vous ſavez, ſi fidellement toutes ſept à la fois. Pour mon eſprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a aſſûré qu'il n'étoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous ſoupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjouëment. Car on m'a rapporté ici* [5] *quatre ou cinq mots de votre façon, que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, & pour leſquels* [6] *je donnerois volontiers*

3. *C'eſt fort peu de choſe qu'un Demi-Dieu* &c.] Voiture, dans la même Epître à Monſieur le Prince.

4. *A ces ſept Maîtreſſes* &c.] Voïez l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, & la Pompe funebre de Voiture.

5. *Quatre ou cinq mots de votre façon.*] Mr. de Vivonne étoit fertile en bons mots. On ſe contentera d'en mettre ici un ſeul exemple. Un jour le Roi railloit Mr. de Vivonne ſur ſa groſſeur extraordinaire, en préſence de Mr. le Duc d'Aumont, qui n'étoit pas moins gros que Mr. le Duc de Vivonne. *Vous groſſiſſez à vûë d'œil*, lui dit le Roi, *vous ne faites point d'exercice. Ah! Sire, c'eſt une médiſance*, reprit Mr. de Vivonne. *Il n'y a point de jour que je ne faſſe*

tiers le Panégyrique de Pline, & deux de mes meilleures Lettres. Supposé donc que vous l'aiez, je vous prie de me le renvoier au plûtôt. Car en vérité, vous ne sauriez croire quelle incommodité c'est, que de n'avoir pas tout son esprit ; sur tout lors qu'on écrit à un Homme comme vous. C'est ce qui fait que mon stile aujourd'hui est tout changé. Sans cela, vous me verriez encore rire, comme autrefois, 7 avec mon Compere le Brochet, & je ne serois pas réduit à finir ma Lettre trivialement, comme je fais, en vous disant que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéïssant serviteur VOITURE.

Voilà

fasse au moins trois fois le tour de mon Cousin d'Aumont. Il y a une réponse à peu près semblable dans Rabelais, Liv. I. c. 21. J'ai rapporté d'autres mots de Mr. de Vivonne sur le Vers 107 de l'Epître IV.

6. *Je donnerois volontiers le Panégyrique de Pline.*] Voiture se déclaroit hautement contre ce Panégyrique, qu'il trouvoit peu naturel, & plein d'affectation. A lire aujourd'hui Voiture on diroit au contraire qu'un Auteur peu naturel & plein d'affectation a dû être de son goût.

7. *Avec mon Compere le Brochet.*] Voiez la Lettre 143. de Voiture.

Voilà les deux Lettres telles que je les ai reçuës. Je vous les envoïe écrites de ma main, parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caractères de l'autre Monde, si je vous les avois envoïées en original. N'allez donc pas vous figurer, MONSEIGNEUR, que ce soit ici un pur jeu d'esprit, & une imitation du style de ces deux Ecrivains. Vous savez bien que Balzac & Voiture sont deux Hommes inimitables. Quand il seroit vrai pourtant, que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je si grand tort? Et ne devroit-on pas au contraire m'estimer, d'avoir trouvé cette adresse pour vous faire lire des loüanges que vous n'auriez jamais souffertes autrement? En un mot, pourrois-je mieux faire voir avec quelle sincerité & quel respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre &c.



A MON-

A MONSEIGNEUR
LE MARE'CHAL DUC
DE VIVONNE,
A MESSINE
[1] *LETTRE II.*


ONSEIGNEUR,

Sans une maladie très-violente qui m'a tourmenté pendant quatre mois, & qui m'a mis très-long-tems dans un état moins glorieux à la vérité, mais presque aussi périlleux que celui où vous êtes tous les jours; vous ne vous plaindriez pas de ma paresse.

Avant ce tems-là je me suis donné l'honneur de vous écrire plusieurs fois: & si vous n'avez pas reçû mes Lettres, c'est la faute des cour-riers

1. Cette Lettre n'a point été imprimée dans les éditions qui ont précedé celle-ci. L'original est sans date. L'Auteur n'y en voulut point mettre, parce que la Lettre devoit demeurer long tems en chemin. Elle fut écrite en l'année 1676. après les diverses Victoires que Mr. de Vivonne remporta en Sicile sur les Espagnols & les Hollandois. L'année précedente il avoit été fait Maréchal de France, etant sur la Flotte en Sicile.

riers & non pas la mienne. Quoi qu'il en ſoit, me voilà guéri : je ſuis en état de réparer mes fautes, ſi j'en ai commis quelques-unes ; & j'eſpère que cette Lettre-ci prendra une route plus ſûre que les autres. Mais dites-moi, Monſeigneur, ſur quel ton faut-il maintenant vous parler? Je ſavois aſſez bien autrefois de quel air il falloit écrire à Monſeigneur de Vivonne, General des Galères de France ; mais oſeroit-on ſe familiariſer de même avec [2] le Libérateur de Meſſine, [3] le Vainqueur de Ruyter, [4] le Deſtructeur de la Flotte Eſpagnole? Seriez-vous le premier Héros qu'une extrème proſperité ne pût enorgueillir? Etes-vous encore ce même grand Seigneur qui venoit ſouper chez un miſérable Poëte, & y porteriez-vous ſans honte vos nouveaux Lauriers au ſecond & au troiſième étage? Non non, Monſeigneur, je n'oſerois plus me flater de cet honneur. Ce ſeroit aſſez pour moi que vous ſuſſiez de retour à Paris ; & je me tiendrois trop heureux de pouvoir groſſir les pelotons de peuple qui s'amaſſeroient dans les ruës, pour vous voir paſſer. Mais je n'oſerois pas même eſperer cette joie. Vous vous êtes ſi fort habitué à gagner des batailles, que vous ne voulez plus faire d'autre métier. Il n'y

2. *Le Liberateur de Meſſine.*] Il avoit ſecouru & délivré la Ville de Meſſine, en battant la Flotte Eſpagnole, le 11. de Fevrier, 1675. & le 17. Août ſuivant il prit la Ville d'Agoſta en Sicile. Au mois de Mars, 1676. il tailla en pièces ſept mille hommes près de Meſſine.

3. *Le Vainqueur de Ruyter.*] Le 22. d'Avril 1676. il vainquit MICHEL ADRIEN RUYTER, Lieutenant-Amiral des Hollandois, qui fut bleſſé à mort dans le combat naval, donné devant Agoſta.

4. *Le Deſtructeur de la Flotte Eſpagnole.*] Le 2. de Juin il dé-

n'y a pas moïen de vous tirer de la Sicile. Cela accommode fort toute la France ; mais cela ne m'accommode point du tout. Quelque belles que soient vos victoires, je n'en saurois être content, puisqu'elles vous rendent d'autant plus nécessaire au païs où vous êtes, & qu'en avançant vos conquêtes, elles reculent votre retour. Tout passionné que je suis pour votre gloire, je cheris encore plus votre personne, & j'aimerois encor mieux vous entendre parler ici de Chapelain & de Quinault, que d'entendre la Rénommée parler si avantageusement de Vous. Et puis, Monseigneur, combien pensez-vous que votre protection m'est nécessaire en ce Païs, dans les démêlez que j'ai incessamment sur le Parnasse ? Il faut que je vous en conte un pour vous faire voir que je ne ments pas. Vous saurez donc, Monseigneur, qu'il y a un Medecin à Paris, nommé M. Perrault, très-grand ennemi de la santé & du bon sens ; mais en recompense, fort grand ami de Mr. Quinault. Un mouvement de pitié pour son païs, ou plûtôt, le peu de gain qu'il faisoit dans son métier, lui en a fait à la fin embrasser un autre. [5] Il a lû Vitruve, il a fréquenté [6] Mr. Le Vau & Mr. Ratabon, & s'est

détruisit le reste de la Flotte des Espagnols & des Hollandois au port de Palerme.

5. *Il a lû Vitruve.*] En 1673. il publia une Traduction Françoise de l'Architecture de Vitruve accompagnee de Notes, avec des figures.

6. *Mr. Le Vau, & Mr. Ratabon.*] Deux fameux Architectes. M. Le Vau avoit éte Premier Architecte du Roi ; & Mr. Ratabon, qui avoit éte Sur-Intendant des Bâtimens de sa Majesté, vendit cette Charge à Mr. Colbert, en 1664. Il étoit aussi Directeur de l'Academie Roïale de Peinture & de Sculpture.

s'eſt enfin jetté dans l'Architecture, où l'on prétend qu'en peu d'années il a autant élevé de mauvais bâtimens, qu'étant Medecin il avoit ruïné de bonnes ſantés. Ce nouvel Architecte, qui veut ſe mêler auſſi de Poëſie, m'a pris en haine ſur le peu d'eſtime que je faiſois des ouvrages de ſon cher Quinault. Sur cela il s'eſt déchainé contre moi dans le monde. Je l'ai ſouffert quelque tems avec aſſez de moderation; mais enfin la bile Satirique n'a pû ſe contenir : ſi bien que dans le quatrième Chant de ma Poëtique, à quelque tems de là, j'ai inſeré la Métamorphoſe d'un Medecin en Architecte. Vous l'y avez peut-être vûë; elle finit ainſi:

Notre Aſſaſſin renonce à ſon Art inhumain;
Et desormais la Règle & l'Equierre à la main;
Laiſſant de Galien la Science ſuſpecte,
De méchant Medecin devient bon Architecte.

Il n'avoit pourtant pas ſujet de s'offenſer, puiſque je parle d'un Medecin de Florence; & que d'ailleurs il n'eſt pas le premier Medecin qui dans Paris ait 7 quitté ſa Robe pour la Truelle. Ajoûtez, que ſi en qualité de Medecin il avoit raiſon de ſe fâcher, vous m'avouerez

7. *Qui ait quitté ſa Robe pour la Truelle.*] On indique ici Louïs Savot, Medecin du Roi, & de la Faculté de Paris, qui negligea ſa profeſſion pour s'attacher à la Science des Bâtimens. Il fit imprimer en 1624. & en 1632. l'Architecture Françoiſe des bâtimens particuliers. Ce Livre fut reïmprimé en 1673. avec des Notes de Monſieur Blondel.

8. *Comme il a un Frere.*] Charles Perrault, Controleur Gé-

rez qu'en qualité d'Architecte il me devoit des remercimens. Il ne me remercia pas pourtant. Au contraire, comme il a[8] un Frere chez Mr. Colbert, & qu'il est lui-même [9] emploïé dans les Bâtimens du Roi, il cria fort hautement contre ma hardiesse: jusques là que mes amis eurent peur que cela ne me fît une affaire auprès de cet illustre Ministre. Je me rendis donc à leurs rémontrances; & pour racommoder toutes choses, je fis une réparation sincère au Medecin, par l'Epigramme que vous allez voir.

Oui, j'ai dit dans mes vers, qu'un célèbre Assassin,
Laissant de Galien la Science infertile,
D'Ignorant Medecin devint Masson habile.
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein.
  Lubin, ma Muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avouë, ignorant Medecin;
  Mais non pas habile Architecte.

Cependant, regardez, Monseigneur, comme les esprits des hommes sont faits: cette reparation, bien loin d'appaiser l'Architecte, l'irrita encore davantage. Il gronda, il se plaignit, il

Géneral des Bâtimens du Roi sous Mr. Colbert qui en étoit Sur Intendant. C'est celui contre qui notre Auteur a écrit les Réflexions Critiques sur Longin.

9. *Emploïé dans les Bâtimens du Roi.*] Ce fut, dit-on, sur les desseins de Claude Perrault que fut élevée la façade du Louvre du côté de Saint Germain l'Auxerrois. Il a aussi donné les desseins de l'Arc de Triomphe, de l'Observatoire, &c. Voïez la premiere Réflexion Crit. sur Longin.

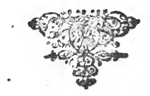
il me menaça [10] de me faire ôter ma penſion. A tout cela je répondis que je craignois ſes remèdes, & non pas ſes menaces. Le dénouëment de l'affaire eſt, que j'ai touché ma penſion; que l'Architecte s'eſt [11] brouillé auprès de Mr. Colbert, & que ſi Dieu ne regarde en pitié ſon peuple, notre Homme va ſe rejetter dans la Medecine. Mais, Monſeigneur, je vous entretiens là d'étranges Bagatelles. Il eſt tems, ce me ſemble, de vous dire que je ſuis avec toute ſorte de zèle & de reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

10. *De me faire ôter ma penſion.*] Le Roi avoit gratifié l'Auteur d'une penſion de deux mille Livres, en 1671. *Voiez la Remarque ſur le dernier vers de l'Epitre I. au Roi.*

12. *S'eſt brouillé auprès de Mr. Colbert*] Pour n'avoir pas bien reçu Mr. de Merille, premier Valet de chambre de MONSIEUR le Duc d'Orleans, qui alla lui demander de la part de ce Prince quelques deſſeins d'Architecture pour le Château de Saint Cloud.



R E-

RE'PONSE

A LA

LETTRE,

Que son Excellence Monsieur le Comte d' ERICEYRA *m'a écrite de Lisbonne, en m'envoïant la Traduction de mon* Art Poëtique *faite par lui en vers Portugais.*

LETTRE III.

ONSIEUR,

Bien que mes Ouvrages aient fait de l'éclat dans le monde, je n'en ai point conçû une trop haute opinion de moi-même; & si les loüanges qu'on m'a données m'ont flatté assez agréablement, elles ne m'ont pourtant point aveuglé. Mais j'avouë que [1] la Traduction que votre

1. *La Traduction* &c.] Voici ce que Mr. Despréaux m'en écrivit le 10. de Juillet 1701. en m'envoïant sa nouvelle Edition *in quarto*.

„ Il y a environ quatre ans que Mr. le Comte d'Eri-
„ ceyra m'envoïa la Traduction en Portugais de ma Poé-
„ tique „

votre Excellence a bien daigné faire de mon Art Poëtique, & les éloges dont elle l'a accompagnée en me l'envoïant, m'ont donné un veritable orgueil. Il ne m'a plus été possible de me croire un homme ordinaire en me voïant si extraordinairement honoré; & il m'a paru que d'avoir un Traducteur de votre capacité, & de votre élevation, étoit pour moi un titre de mérite, qui me distinguoit de tous les Ecrivains de notre siècle. Je n'ai qu'une connoissance très-imparfaite de votre Langue, & je n'en ai fait aucune étude particuliere. J'ai pourtant assez bien entendu votre Traduction pour m'y admirer moi-même, & pour me trouver beaucoup plus habile Ecrivain en Portugais qu'en François. En effet vous enrichissez toutes mes pensées en les exprimant. Tout ce que vous maniez se change en or; & les cailloux même, s'il faut ainsi parler, deviennent des pierres précieuses entre vos mains. Jugez après cela si vous devez exiger de moi, que je vous marque les endroits où vous pouvez vous être un peu écarté de mon sens. Quand à la place de mes pensées vous m'auriez, sans y prendre garde, prêté quelques-unes des vôtres, bien

„ tique, avec une Lettre très obligeante, & des Vers François à ma loüange. Je sai assez bien l'Espagnol, mais je n'entens point le Portugais qui est fort different du Castillan; & ainsi, c'est sur le raport d'autrui que j'ai loué sa Traduction. Mais les gens instruits de cette Langue, à qui j'ai montré cet Ouvrage, m'ont assuré qu'il étoit merveilleux. Au reste, Monsieur d'Ericeyra est un Seigneur des plus qualifiez du Portugal, & a une Mere qui est, dit-on, un prodige de merite. On m'a montré des Lettres Françoises de sa façon, où il „ n'est

bien loin de m'emploïer à les faire ôter, je songerois à profiter de votre méprise, & je les adopterois sur le champ pour me faire honneur. Mais vous ne me mettez nulle part à cette épreuve. Tout est également juste, exact, fidelle dans votre Traduction; & bien que vous m'y aïez fort embelli, je ne laisse pas de m'y reconnoître par tout. Ne dites donc plus, MONSIEUR, que vous craignez de ne m'avoir pas assez bien entendu. Dites-moi plûtôt comment vous avez fait pour m'entendre si bien, & pour apercevoir dans mon Ouvrage jusqu'à des finesses, que je croïois ne pouvoir être senties que par des gens nez en France, & nourris à la Cour de LOUÏS LE GRAND. Je voi bien que vous n'êtes étranger en aucun païs, & que par l'étenduë de vos connoissances vous êtes de toutes les Cours, & de toutes les Nations. La Lettre & les Vers François, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en sont un bon témoignage. On n'y voit rien d'étranger que votre nom, & il n'y a point en France d'homme de bon goût, qui ne voulût les avoir faits. Je les ai montrez à plusieurs de nos meilleurs Ecrivains. Il n'y en a pas un qui n'en ait été

„ n'est pas possible de rien voir qui sente l'étranger. Ce „ qui m'a plû davantage de la Mere & du Fils, c'est „ qu'ils ne me paroissent ni l'un ni l'autre entêtez des „ pointes & des faux brillans de leur païs, & qu'on ne „ voit point que leur Soleil leur ait trop échauffé la cervelle. En vous envoïant la petite Edition que l'on fait „ de mes Oeuvres, je vous envoirai aussi les Vers François qu'il m'a écrits.

Le Pere du Comte d'Ericeyra étoit Directeur des Finances de la Repartition des Indes.

été extrèmement frappé, & qui ne m'ait fait comprendre que s'il avoit reçû de vous de pareilles loüanges, il vous auroit déja récrit des volumes de prose & de vers. Que penserez-vous donc de moi, de me contenter d'y répondre par une simple Lettre de compliment? Ne m'accuserez-vous point d'être ou méconnoissant, ou grossier? Non, MONSIEUR, je ne suis ni l'un ni l'autre: Mais franchement je ne fais pas des Vers, ni même de la Prose, quand je veux. Apollon est pour moi un Dieu bizarre, qui ne me donne pas comme à vous audience à toutes les heures. Il faut que j'attende les momens favorables. J'aurai soin d'en profiter dès que je les trouverai: & il y a bien du malheur si je ne meurs enfin quitte d'une partie de vos éloges. Ce que je puis vous dire par avance, c'est qu'à la premiere édition de mes Ouvrages, [2] je ne manquerai pas d'y inserer votre Traduction, & que je ne perdrai aucune occasion de faire savoir à toute la Terre, que c'est des extrémitez de notre Continent, & [3] d'aussi loin que les Colonnes d'Hercule, que me sont venuës les loüanges dont je m'applau-

2. *Je ne manquerai pas d'y inserer votre Traduction.*] L'Auteur ne s'est pas acquité de cette promesse La raison qu'il en rend dans la Préface de ses Oeuvres, est que malheureusement un de ses Amis, à qui il avoit prête cette Traduction, en avoit égaré le premier Chant. Cet Ami étoit Mr. l'Abbé Regnier Des Marais, Secretaire de l'Academie Françoise. Mais dans le fond, cette excuse n'est qu'une honnête défaite, car Mr. Despreaux ne voulut pas grossir son Livre, d'une Traduction Portugaise que personne n'auroit entenduë.

3. *Et d'aussi loin que les Colonnes d'Hercule*] En cet endroit l'Auteur a un peu haussé le ton, à dessein de s'accommoder au génie de la Nation Portugaise.

plaudis davantage, & l'Ouvrage dont je me ſens le plus honoré. Je ſuis avec un très-grand reſpect,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Très humble & très-obéïſſant
ſerviteur DESPREAUX.



A MON-

A MONSIEUR PERRAULT DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

[1] *LETTRE IV.*



ONSIEUR,

Puisque le Public a été instruit de notre démêlé, il est bon de lui apprendre aussi notre réconciliation, & de ne lui pas laisser ignorer, qu'il en a été de notre querelle sur le Parnasse, comme de ces Duels d'autrefois, que la Prudence du Roi a si sagement réprimez, où après s'être battu à outrance, & s'être quelquefois cruellement blessé l'un l'autre, on s'embrassoit & on devenoit sincèrement amis. Notre Duel Grammatical s'est même terminé encore plus noblement; & je puis dire, si j'ose vous citer Ho-

1. Cette Lettre fut faite en l'année 1700. & inserée dans l'Edition que l'Auteur donna l'année suivante. C'est pro-

Homère, que nous avons fait comme Ajax & Hector dans l'Iliade, qui, auffi-tôt après leur long combat en préfence des Grecs & des Troïens, fe comblent d'honnêtetez, & fe font des préfens. En effet, MONSIEUR, notre difpute n'étoit pas encore bien finie, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoïer vos Ouvrages, & que j'ai eu foin qu'on vous portât les miens. Nous avons d'autant mieux imité ces deux Heros du Poëme qui vous plaît fi peu, qu'en nous faifant ces civilitez nous fommes demeurez comme eux, chacun dans nos mêmes fentimens; c'eft-à-dire, vous toujours bien réfolu de ne point trop eftimer Homère ni Virgile, & moi toujours leur paffionné Admirateur. Voila dequoi il eft bon que le Public foit informé: & c'étoit pour commencer à le lui faire entendre, que peu de tems après notre réconciliation, je compofai une Epigramme qui a couru, & que vrai-femblablement vous avez vuë. La voici.

Tout le trouble Poëtique
A Paris s'en va ceffer:
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Despréaux l'Homerique,
Confentent de s'embraffer.
Quelque aigreur qui les anime
Quand, malgré l'emportement,

Com-

proprement une Differtation, où il fixe le véritable point de la Controverfe fur les Anciens & les Modernes.

2. En

Comme Eux l'un l'autre on s'estime,
L'accord se fait aisément.
Mon embarras est comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du Parterre.

Vous pouvez reconnoître, MONSIEUR, par ces Vers, où j'ai exprimé sincérement ma pensée, la difference que j'ai toujours fait de vous, & de ce Poëte de Théâtre, dont j'ai mis le nom en œuvre pour égaïer la fin de mon Epigramme. Aussi étoit-ce l'Homme du monde qui vous ressembloit le moins.

Mais maintenant que nous voilà bien remis, & qu'il ne reste plus entre nous aucun levain d'animosité ni d'aigreur ; oserois-je, comme votre Ami, vous demander ce qui a pû depuis si long-tems vous irriter, & vous porter à écrire contre tous les plus célèbres Ecrivains de l'Antiquité? Est-ce le peu de cas qu'il vous a paru que l'on faisoit parmi nous des bons Auteurs modernes? Mais où avez-vous vû qu'on les méprisât? Dans quel siècle a-t-on plus volontiers applaudi aux bons Livres naissans que dans le nôtre? Quels éloges n'y a-t-on point donnez aux Ouvrages de M. Descartes, de M. Arnauld, de M. Nicole, & de tant d'autres admirables Philosophes & Théologiens, que la France a produits depuis soixante ans, & qui sont en si grand nombre, qu'on pourroit faire un petit volume de la seule liste de leurs Ecrits. Mais pour ne nous arrêter ici qu'aux

2. *En quelque endroit de vos Parallèles.*] Tome III. où il parle

qu'aux ſeuls Auteurs qui nous touchent vous & moi de plus près, je veux dire, aux Poëtes; quelle gloire ne s'y ſont point acquis les Malherbes, les Racans, les Mainards? Avec quels battemens de mains n'y a-t-on point reçû les Ouvrages de Voiture, de Sarrazin, & de la Fontaine? Quels honneurs n'y a-t-on point, pour ainſi dire, rendus à M. de Corneille & à M. Racine? Et qui eſt-ce qui n'a point admiré les Comédies de Moliere? Vous-même, Monsieur, pouvez-vous vous plaindre qu'on n'y ait pas rendu juſtice à votre *Dialogue de l'Amour & de l'Amitié*, à votre Poëme *ſur la Peinture*, à votre *Epitre ſur M. de* La Quintinie, & à tant d'autres excellentes pièces de votre façon? On n'y a pas veritablement fort eſtimé nos Poëmes Heroïques: mais a-t-on eu tort? Et ne confeſſez-vous pas vous-même, [2] en quelque endroit de vos Parallèles, que le meilleur de ces Poëmes eſt ſi dur & ſi forcé, qu'il n'eſt pas poſſible de le lire?

Quel eſt donc le motif qui vous a tant fait crier contre les Anciens? Eſt-ce là peur qu'on ne ſe gâtât en les imitant? Mais pouvez-vous nier, que ce ne ſoit au contraire à cette imitation-là même, que nos plus grands Poëtes ſont redevables du ſuccès de leurs Ecrits? Pouvez-vous nier que ce ne ſoit dans Tite-Live, dans Dion Caſſius, dans Plutarque, dans Lucain & dans Senèque, que M. Corneille a pris ſes plus beaux traits, a puiſé ces grandes idées qui lui ont fait inventer un nouveau genre de Tragédie

parle du Poëme de la Pucelle d'Orleans, par Chapelain.

3. Une

die inconnu à Ariſtote? Car c'eſt ſur ce pié, à mon avis, qu'on doit regarder quantité de ſes plus belles Pièces de Théatre, où ſe mettant au deſſus des règles de ce Philoſophe, il n'a point ſongé, comme les Poëtes de l'ancienne Tragédie, à émouvoir la Pitié & la Terreur; mais à exciter dans l'ame des Spectateurs, par la ſublimité des penſées, & par la beauté des ſentimens, 3 une certaine admiration, dont pluſieurs Perſonnes, & les jeunes gens ſur tout, s'accommodent ſouvent beaucoup mieux que des véritables paſſions Tragiques. Enfin, MONSIEUR, pour finir cette periode un peu longue, & pour ne me point écarter de mon ſujet, pouvez-vous ne pas convenir, que ce ſont Sophocle & Euripide qui ont formé Monſieur Racine? Pouvez-vous ne pas avoüer que c'eſt dans Plaute & dans Terence que Moliere a appris les plus grandes fineſſes de ſon Art?

D'où a pû donc venir votre chaleur contre les Anciens? Je commence, ſi je ne m'abuſe, à l'apercevoir. Vous avez vrai-ſemblablement rencontré, il y a long-tems, dans le monde, quelques-uns de ces faux-Savans, tels que le Préſident de vos Dialogues, qui ne s'étudient qu'à enrichir leur mémoire, & qui n'aïant d'ailleurs ni esprit, ni jugement, ni goût, n'eſtiment les An-

3. *Une certaine admiration.*] Mr. Despréaux avoit en vûë ce paſſage de Mr. de Saint-Evremond, dans ſon Traité de la Tragédie ancienne & moderne. „ Je finirai, *dit-il*, par „ un ſentiment hardi & nouveau. C'eſt qu'on doit re- „ chercher à la Tragédie, devant toutes choſes, une gran- „ deur d'ame bien exprimée, qui excite en nous une ten- „ dre admiration. Il y a dans cette ſorte d'admiration, „ quel-

Anciens, que parce qu'ils sont Anciens; ne pensent pas que la Raison puisse parler une autre Langue, que la Grecque ou la Latine, & condamnent d'abord tout Ouvrage en Langue vulgaire, sur ce fondement seul, qu'il est en Langue vulgaire. Ces ridicules Admirateurs de l'Antiquité vous ont revolté contre tout ce que l'Antiquité a de plus merveilleux. Vous n'avez pû vous résoudre d'être du sentiment de gens si déraisonnables dans la chose même ou ils avoient raison. Voilà, selon toutes les apparences, ce qui vous a fait faire vos Parallèles. Vous vous êtes persuadé qu'avec l'esprit que vous avez, & que ces gens-là n'ont point, & avec quelques argumens spécieux, vous déconcerteriez aisément la vaine habileté de ces foibles Antagonistes; & vous y avez si bien réussi, que si je ne me fusse mis de la partie, le champ de bataille, s'il faut ainsi parler, vous demeuroit: ces faux Savans n'aïant pû, & les vrais Savans, par une hauteur un peu trop affectée, n'aïant pas daigné vous répondre. Permettez-moi cependant de vous faire ressouvenir, que ce n'est point à l'approbation des faux ni des vrais Savans, que les grands Ecrivains de l'Antiquité doivent leur gloire: mais à la constante & unanime admiration de ce qu'il y a eu dans tous les siècles d'Hommes sensez & dé-

„ quelque ravissement pour l'esprit: le courage y est éle- „ vé, l'ame y est touchée.

Cette admiration que Mr. de St. Evremond recherchoit dans la Tragédie, est sans doute bien éloignée des passions & des sentimens que la veritable Tragedie doit exciter en nous. Mais il avoit formé ce jugement sur les Tragédies de Corneille.

5. Dei

délicats, entre lesquels on compte plus d'un Alexandre & plus d'un César. Permettez-moi de vous repréſenter, qu'aujourd'hui même encore ce ne ſont point, comme vous vous le figurez, les Schrévélius, les Perarédus, les Ménagius, ni, pour me ſervir des termes de Moliere, les Savans en *us*, qui goûtent davantage Homère, Horace, Ciceron, Virgile. Ceux que j'ai toujours vûs le plus frapez de la lecture des Ecrits de ces grands Perſonnages, ce ſont des Esprits du premier ordre, ce ſont des Hommes de la plus haute élévation. Que s'il falloit néceſſairement vous en citer ici quelques-uns, je vous étonnerois peut-être par les noms illuſtres que je mettrois ſur le papier ; & vous y trouveriez non ſeulement des Lamoignons, des Dagueſſeaux, [4] des Troisvilles, mais des Condez, des Contis, & des Turennes.

Ne pourroit-on point donc, MONSIEUR, auſſi galant homme que vous l'êtes, vous réünir de ſentimens avec tant de ſi galans Hommes ? Oui, ſans doute, on le peut ; & nous ne ſommes pas même, vous & moi, ſi éloignez d'opinion que vous penſez. En effet, qu'eſt-ce que vous avez voulu établir par tant de Poëmes, de Dialogues & de Diſſertations ſur les Anciens & ſur les Modernes ? Je ne ſai ſi j'ai bien pris votre penſée : mais la voici, ce

me

4. *Des Troisvilles.*] HENRI-JOSEPH DE PEYRE, Comte de TROISVILLE, qui ſe prononce *Treville*, aïant quitte la profeſſion des armes en 1667. vécut enſuite dans la retraite, & s'y appliqua uniquement à l'étude & à la devotion. Il fit de grands progrés dans l'une & dans l'autre : ſur tout par une étude continuelle des Peres Grecs, qu'il préferoit aux Latins. C'étoit un Esprit ſi juſte & ſi

exact,

me ſemble. Votre deſſein eſt de montrer, que pour la connoiſſance, ſur tout des beaux Arts, & pour le merite des belles Lettres, notre Siècle, ou pour mieux parler, le Siècle de Louïs le Grand, eſt non ſeulement comparable, mais ſupérieur à tous les plus fameux ſiècles de l'Antiquité; & même au Siècle d'Auguſte. Vous allez donc être bien étonné, quand je vous dirai, que je ſuis ſur cela entierement de votre avis; & que même, ſi mes infirmitez & mes emplois m'en laiſſoient le loiſir, je m'offrirois volontiers de prouver comme vous cette propoſition la plume à la main. A la verité j'emploïerois beaucoup d'autres raiſons que les vôtres, car chacun a ſa maniere de raiſonner; & je prendrois des précautions & des meſures que vous n'avez point priſes.

Je n'oppoſerois donc pas, comme vous avez fait, notre Nation & notre Siècle ſeuls, à toutes les autres Nations & à tous les autres Siècles joints enſemble. L'entrepriſe, à mon ſens, n'eſt pas ſoûtenable. J'examinerois chaque Nation & chaque Siècle l'un après l'autre; & après avoir mûrement peſé en quoi ils ſont au-deſſus de nous, & en quoi nous les ſurpaſſons, je ſuis fort trompé, ſi je ne prouvois invinciblement, que l'avantage eſt de notre côté. Ainſi, quand je viendrois au Siècle d'Auguſte, je com-

exact, qu'il *parloit* toûjours *comme un Livre*. Auſſi diſoit-on que cette eſpèce de proverbe ſembloit avoir été fait, pour lui. Il avoit eu l'honneur d'être élévé près de la Perſonne du Roi. Il mourut à Paris au mois d'Août, 1708. âgé de 66. ans; & fut enterré à Saint Nicolas de Chardonnet ſa Parroiſſe.

commencerois par avouer sincérement, que nous n'avons point de Poëtes heroïques, ni d'Orateurs, que nous puissions comparer aux Virgiles & aux Cicerons. Je conviendrois que nos plus habiles Historiens sont petits devant les Tite-Lives & les Sallustes. Je passerois condamnation sur la Satire & sur l'Elégie; quoi qu'il y ait 5 des Satires de Regnier admirables, & des Elégies de Voiture, de Sarrazin, & de la Comtesse de la Suze, d'un agrément infini. Mais en même tems je ferois voir que pour la Tragédie nous sommes beaucoup superieurs aux Latins, qui ne sauroient opposer à tant d'excellentes Pièces Tragiques que nous avons en notre Langue, que quelques déclamations plus pompeuses que raisonnables d'un prétendu Sénèque, & un peu de bruit qu'ont fait en leur tems le Thyeste de Varius, & la Médée d'Ovide. Je ferois voir, que bien loin qu'ils aïent eu dans ce siècle-là des Poëtes Comiques meilleurs que les nôtres, ils n'en ont pas eu un seul dont le nom ait merité qu'on s'en souvînt: les Plautes, les Cécilius & les Terences étant morts dans le siècle precedent. Je montrerois que si pour l'Ode nous n'avons point d'Auteurs si parfaits qu'Horace, qui est leur seul Poëte Lyrique, nous en avons néanmoins un assez grand nombre, qui ne lui sont guères inferieurs en délicatesse de Langue & en justesse d'expression, & dont tous les Ouvrages, mis ensemble, ne feroient peut-être pas dans la balance un poids de merite moins considérable, que

5. *Des Satires de Regnier admirables.*] Mr. Despréaux ne parle point de ses Satires; ce silence a bien de la grandeur.

6. *On*

que les cinq Livres d'Odes qui nous restent de ce grand Poëte. Je montrerois qu'il y a des genres de Poësie, où non seulement les Latins ne nous ont point surpassé; mais qu'ils n'ont pas même connus: comme, par exemple, ces Poëmes en prose que nous appelons *Romans*, & dont nous avons chez nous des modèles, qu'on ne sauroit trop estimer, à la Morale près qui y est fort vicieuse, & qui en rend la lecture dangereuse aux jeunes personnes. Je soûtiendrois hardiment qu'à prendre le Siècle d'Auguste dans sa plus grande étenduë, c'est-à-dire, depuis Ciceron jusqu'à Corneille Tacite, [6] on ne sauroit pas trouver parmi les Latins un seul Philosophe, qu'on puisse mettre pour la Physique en parallèle avec Descartes, ni même avec Gassendi. Je prouverois que pour le grand savoir & la multiplicité de connoissances, leurs Varrons & leurs Plines, qui sont leurs plus doctes Ecrivains, paroîtroient de médiocres Savans devant nos Bignons, nos Scaligers, nos Saumaises, nos Peres Sirmonds, & nos Peres Pétaux. Je triompherois avec vous du peu d'étenduë de leurs lumieres sur l'Astronomie, sur la Géographie, & sur la Navigation. Je les defierois de me citer, à l'exception du seul Vitruve, qui est même plûtôt un bon Docteur d'Architecture, qu'un excellent Architecte; je les défierois, dis je, de me nommer un seul habile Architecte, un seul habile Sculpteur, un seul habile Peintre Latin: Ceux qui ont fait du bruit

6. *On ne sauroit pas trouver.*] Il faudroit dire, suivant l'usage & les Grammairiens: *on ne sauroit trouver.*

7. En

bruit à Rome dans tous ces Arts, étant des Grecs d'Europe & d'Asie, qui venoient pratiquer chez les Latins, des Arts que les Latins, pour ainsi dire, ne connoissoient point: au lieu que toute la Terre aujourd'hui est pleine de la réputation & des ouvrages de nos Poussins, de nos le Bruns, de nos Girardons & de nos Mansards. Je pourrois ajoûter encore à cela beaucoup d'autres choses: mais ce que j'ai dit est suffisant, je croi, pour vous faire entendre, comment je me tirerois d'affaire à l'égard du Siècle d'Auguste. Que si de la comparaison des Gens de Lettres & des illustres Artisans, il falloit passer à celle des Heros & des grands Princes, peut-être en sortirois-je avec encore plus de succès. Je suis bien sûr au moins que je ne serois pas fort embarrassé à montrer, que l'Auguste des Latins ne l'emporte pas sur l'Auguste des François. Par tout ce que je viens de dire, vous voïez, MONSIEUR, qu'à proprement parler, nous ne sommes point d'avis different sur l'estime qu'on doit faire de notre Nation & de notre Siècle: mais que nous sommes differemment de même avis. Aussi n'est-ce point votre sentiment que j'ai attaqué dans vos Parallèles; mais la manière hautaine & méprisante, dont votre Abbé & votre Chevalier y traitent des Ecrivains, pour qui, même en les blâmant, on ne sauroit, à mon avis, marquer trop d'estime, de respect, & d'admiration. Il ne reste donc plus maintenant, pour assurer notre accord, & pour étoufer entre nous toute semence de dispute, que de nous guérir l'un & l'autre; Vous, d'un penchant un peu trop fort à rabaisser les bons Ecrivains de

l'An-

l'Antiquité, & Moi d'une inclination un peu trop violente à blâmer les méchans, & même les médiocres Auteurs de notre Siècle. C'est à quoi nous devons serieusement nous appliquer. Mais quand nous n'en pourrions venir à bout, je vous répons que de mon côté cela ne troublera point notre réconciliation; & que pourvû que vous ne me forciez point à lire le Clovis ni la Pucelle, je vous laisserai tout à votre aise critiquer l'Iliade & l'Eneïde, me contentant de les admirer, sans vous demander pour elles cette espèce de culte tendant à l'adoration, que vous vous plaignez[7] en quelqu'un de vos Poëmes, qu'on veut exiger de vous, & que Stace semble en effet avoir eû pour l'Eneïde, quand il se dit à lui-même:

nec tu divinam Æneïda tenta:
Sed longè sequere, & vestigia semper adora.

Voilà, MONSIEUR, ce que je suis bien aise que le Public sache: & c'est pour l'en instruire à fond, que je me donne l'honneur de vous écrire aujourd'hui cette Lettre, que j'aurai soin de faire imprimer dans la nouvelle Edition, qu'on fait en grand & en petit de mes Ouvrages. J'aurois bien voulu pouvoir adoucir en cette nouvelle Edition quelques railleries un peu fortes, qui me sont échapées dans mes Réflexions sur Longin; mais il m'a paru que cela seroit inutile, à cau-

7. *En quelqu'un de vos Poëmes.*] Au commencement du Poëme intitulé, *Le Siècle de Louis le Grand.*

8. *Glisse.*]

cause des deux Editions qui l'ont précedée, aùxquelles oñ ne manqueroit pas de recourir, aussi bien qu'aux fausses Editions qu'on en pourra faire dans les Païs étrangers, où il y a de l'apparence qu'on prendra soin de mettre les ehoses en l'état qu'elles étoient d'abord. J'ai crû donc, que le meilleur moïen d'en corriger la petite malignité, c'étoit de vous marquer ici, comme je viens de le faire, mes vrais sentimens pour vous. J'espère que vous serez content de mon procedé, & que vous ne vous choquerez pas même de la liberté que je me suis donné de faire imprimer dâns cette derniere Edition la Lettre que l'illustre Monsieur Arnauld vous a écrite au sujet de ma dixième Satire.

Car outre que cette Lettre a déja été renduë publique dans deux Recueils des Ouvrages de ce grand Homme, je vous prie, MONSIEUR, de faire réflexion, que dans la Préface de votre Apologie des Femmes, contre laquelle cet Ouvrage me défend, vous ne me reprochez pas seulement des fautes de Raisonnement & de Grammaire: mais que vous m'accusez d'avoir dit des mots sales, d'avoir [8] glissé beaucoup d'impuretez, & d'avoir fait des médisances. Je vous suplie, dis-je, de considerer, que ces reproches regardant l'honneur, ce seroit en quelque sorte reconnoître qu'ils sont vrais, que de les passer sous silence. Qu'ainsi je ne pouvois pas honnêtement me dispenser de m'en disculper moi-même dans ma nouvelle Edition, ou d'y

8 *Glissé.*] Le Verbe *Glisser* est mis là dans le sens actif, dequoi on trouve peu d'exemples.

9. *Dans vos Dialogues.*] Parallèle des Anciens & des Mo-

d'y inserer une Lettre qui m'en disculpe si honorablement. Ajoûtez que cette Lettre est écrite avec tant d'honnêteté & d'égards pour celui même, contre qui elle est écrite, qu'un honnête homme, à mon avis, ne sauroit s'en offenser. J'ose donc me flater, je le répète, que vous la verrez sans chagrin, & que, comme j'avouë franchement que le dépit de me voir critiqué * dans vos Dialogues m'a fait dire des choses qu'il seroit mieux de n'avoir point dites; vous confesserez aussi que le déplaisir d'être attaqué 10 dans ma dixième Satire, vous y a fait voir des médisances & des saletez qui n'y sont point. Du reste, je vous prie de croire que je vous estime comme je dois, & que je ne vous regarde pas simplement comme un très-bel Esprit, mais comme un des Hommes de France qui a le plus de probité & d'honneur. Je suis,

MONSIEUR,

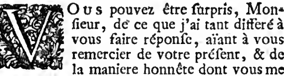
Votre &c.

Modernes, Tome III. page 228. & suivantes, de l'Edition de Paris.

10. *Dans ma dixième Satire.*] Vers 452.

LETTRE
DE MONSIEUR
ARNAULD
DOCTEUR DE SORBONNE
A Mr. PERRAULT,
Au sujet de ma dixième Satire.

[1] LETTRE V.



VOus pouvez être surpris, Monsieur, de ce que j'ai tant differé à vous faire réponse, aïant à vous remercier de votre présent, & de la maniere honnête dont vous me faites souvenir de l'affection que vous m'avez toujours témoignée, vous & Messieurs vos Freres, depuis que j'ai le bien de vous connoître. Je n'ai pû lire votre Lettre sans m'y trouver obligé. Mais, pour vous parler franchement, la lecture que je fis ensuite de la Préfa-

1. Cette Lettre fut écrite au mois de Mai, 1694. peu de tems avant la mort de Mr. Arnauld; & c'est son dernier Ouvrage. Il l'envoïa ouverte à un de ses Amis à Paris, afin qu'il la fit lire à Mr. Despréaux; & cet Ami en garda une copie, avant que de la rendre à Mr. Perrault.

3. *De l'Auteur de Saint Paulin.*] Dans la prémière Edition

face de votre *Apologie des Femmes*, me jetta dans un grand embarras & me fit trouver cette réponſe plus difficile que je ne penſois. En voici la raiſon.

Tout le monde ſait que Mr. Despréaux eſt de mes meilleurs amis, & qu'il m'a rendu des témoignages d'eſtime & d'amitié en toutes ſortes de tems. Un de mes Amis m'avoit envoïé ſa derniere Satire. Je témoignai à cet ami la ſatisfaction que j'en avois euë, & lui marquai en particulier, que ce que j'en eſtimois le plus, par rapport à la Morale, c'étoit la maniere ſi ingénieuſe & ſi vive dont il avoit repréſenté les mauvais effets que pouvoient produire dans les jeunes perſonnes les Opera & les Romans. Mais comme je ne puis m'empêcher de parler à cœur ouvert à mes amis, je ne lui diſſimulai pas que j'aurois ſouhaité qu'il n'y eût point parlé [2] de l'Auteur de *Saint Paulin*. Cela a été écrit avant que j'euſſe rien ſû de *l'Apologie des Femmes*, que je n'ai reçuë qu'un mois après. J'ai fort approuvé ce que vous y dites en faveur des peres & des meres, qui portent leurs enfans à embraſſer l'état du Mariage par des motifs honnêtes & Chrétiens; & j'y ai trouvé beaucoup de douceur & d'agrément dans les Vers.

Mais aïant rencontré dans la Préface diverſes choſes que je ne pouvois approuver ſans bleſſer ma conſcience, cela me jetta dans l'inquié-

tion de la Satire X. l'Auteur avoit mis quatorze Vers, contre Mr. Perrault Auteur du Poëme de Saint Paulin. Mais ces vers ont été retranchez dans les Editions ſuivantes. Voïez la Remarque ſur le Vers 458. de la Satire X.

quiétude de ce que j'avois à faire. Enfin, je me suis déterminé à vous marquer à vous-même quatre ou cinq points qui m'y ont fait le plus de peine, dans l'espérance que vous ne trouveriez pas mauvais que j'agisse à votre égard avec cette naïve & cordiale sincérité, que les Chrétiens doivent pratiquer envers leurs Amis.

La premiere chose que je n'ai pû approuver, c'est que vous aïez attribué à votre Adversaire cette proposition génerale: *Que l'on ne peut manquer en suivant l'exemple des Anciens*; & que vous aïez conclu, *que parce qu'Horace & Juvénal ont déclamé contre les Femmes d'une maniere scandaleuse, il avoit pensé qu'il étoit en droit de faire la même chose.* Vous l'accusez donc d'avoir déclamé contre les Femmes d'une maniere scandaleuse, & en des termes qui blessent la pudeur, & de s'être crû en droit de le faire à l'exemple d'Horace & de Juvénal. Mais bien loin de cela, il déclare positivement le contraire. Car après avoir dit dans sa Préface, *qu'il n'apprehende pas que les Femmes s'offensent de sa Satire*, il ajoûte, *qu'une chose au moins dont il est certain qu'Elles le loueront, c'est d'avoir trouvé moien, dans une matiere aussi délicate que celle qu'il y traitoit, de ne pas laisser échapper un seul mot qui pût blesser le moins du monde la pudeur.* C'est ce que vous-même, Monsieur, avez rapporté de lui dans votre Préface; & ce que vous prétendez avoir réfuté par ces paroles: *Quelle erreur! Est-ce que* des Heros à voix luxurieuse, *des* Morales lubriques, *des* rendez-vous chez la Cornu, *&* les plaisirs de l'Enfer qu'on goûte en Paradis,

peu-

peuvent se présenter à l'esprit, sans y faire des images dont la pudeur est offensée?

Je vous avouë, Monsieur, que j'ai été extrèmement surpris de vous voir soûtenir une accusation de cette nature contre l'Auteur de la Satire, avec si peu de fondement. Car il n'est point vrai que les termes que vous raportez soient des termes deshonnêtes, & qui blessent la pudeur: & la raison que vous en donnez ne le prouve point. S'il étoit vrai que la pudeur fût offensée de tous les termes qui peuvent présenter à notre esprit certaines choses dans la matiere de la pureté, vous l'auriez bien offensée vous-même, quand vous avez dit, *Que les anciens Poëtes enseignoient divers moiens pour se passer du mariage, qui sont des crimes parmi les Chrétiens, & des crimes abominables.* Car y a-t-il rien de plus horrible & de plus infame, que ce que ces mots de *crimes abominables* présentent à l'esprit? Ce n'est donc point par là qu'on doit juger si un mot est deshonnête ou non.

On peut voir sur cela [3] une Lettre de Ciceron à Papirius Pætus, qui commence par ces mots, *Amo verecundiam, tu potiùs libertatem loquendi.* Car c'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Amo verecundiam, vel potiùs libertatem loquendi*, qui est une faute visible qui se trouve presque dans toutes les Editions de Ciceron. Il y traite fort au long cette question, sur laquelle les Philosophes étoient partagez: S'il y a des paroles qu'on doive regarder comme mal-honnêtes, & dont la modestie ne permette pas que l'on

3. *Une Lettre de Ciceron.*] Livre IX. Epit. 22.

l'on ſe ſerve. Il dit que les Stoïciens nioient qu'il y en eût : il raporte leurs raiſons. Ils diſoient que l'obſcénité, pour parler ainſi, ne pouvoit être que dans les mots ou dans les choſes; Qu'elle n'étoit point dans les mots, puiſque pluſieurs mots étant équivoques, & aïant diverſes ſignifications, ils ne paſſoient point pour deshonnêtes ſelon une de leurs ſignifications, dont il apporte pluſieurs exemples: Qu'elle n'étoit point auſſi dans les choſes; parce que la même choſe pouvant être ſignifiée par pluſieurs façons de parler, il y en avoit quelques-uns, dont les Perſonnes les plus modeſtes ne faiſoient point de difficulté de ſe ſervir; Comme, dit-il, perſonne ne ſe bleſſoit d'entendre dire, *Virginem me quondam invitam, is per vim violat:* au lieu que ſi on ſe fût ſervi d'un autre mot que Ciceron laiſſe ſous-entendre, & qu'il n'a eu garde d'écrire, *Nemo*, dit-il, *tuliſſet*, perſonne ne l'auroit pû ſouffrir.

Il eſt donc conſtant, ſelon tous les Philoſophes, & les Stoïciens même, que les Hommes ſont convenus, que la même choſe étant exprimée par de certains termes, elle ne bleſſeroit pas la pudeur, & qu'étant exprimée par d'autres, elle la bleſſeroit. Car les Stoïciens mêmes demeuroient d'accord de cette ſorte de convention: mais la croïant déraiſonnable, ils ſoûtenoient qu'on n'étoit point obligé de la ſuivre. Ce qui leur faiſoit dire, *nihil eſſe obſcœnum, nec in verbo nec in re*; & que le Sage appeloit chaque choſe par ſon nom.

Mais comme cette opinion des Stoïciens eſt inſoûtenable, & qu'elle eſt contraire à Saint Paul,

Paul, qui met entre les vices, *Turpiloquium*, les mots sales ; il faut nécessairement reconnoître, que la même chose peut être exprimée par de certains termes, qui seroient fort deshonnêtes ; mais qu'elle peut aussi être exprimée, par de certains termes, qui ne le sont point du tout au jugement de toutes les personnes raisonnables. Que si on veut en savoir la raison, que Ciceron n'a point donnée, on peut voir ce qui en a été écrit dans *l'Art de penser*, première Partie, chap. 13.

Mais sans nous arrêter à cette raison, il est certain que dans toutes les Langues policées, car je ne sai pas s'il en est de même des Langues sauvages ; il y a de certains termes que l'usage a voulu qui fussent regardez comme deshonnêtes, & dont on ne pourroit se servir sans blesser la pudeur ; & qu'il y en a d'autres, qui signifiant la même chose ou les mêmes actions, mais d'une maniere moins grossière, & pour ainsi dire, plus voilée, n'étoient point censez deshonnêtes. Et il falloit bien que cela fût ainsi. Car si certaines choses qui font rougir, quand on les exprime trop grossièrement, ne pouvoient être signifiées par d'autres termes dont la pudeur n'est point offensée, il y a de certains vices dont on n'auroit point pû parler, quelque nécessité qu'on en eût, pour en donner de l'horreur, & pour les faire éviter.

Cela étant donc certain, comment n'avez-vous point vû que les termes que vous avez repris, ne passeront jamais pour deshonnêtes ? Les premiers sont *les voix luxurieuses*, & *la Morale lubrique de l'Opera*. Ce que l'on peut

dire de ces mots, *luxurieux* & *lubrique*, est qu'ils sont un peu vieux: ce qui n'empêche pas qu'ils ne puissent bien trouver place dans une Satire. Mais il est inouï qu'ils aïent jamais été pris pour des mots deshonnêtes, & qui blessent la pudeur. Si cela étoit, auroit-on laissé le mot de *luxurieux* dans les Commandemens de Dieu que l'on apprend aux enfans? *Les rendez-vous chez la Cornu* sont assurément de vilaines choses pour les personnes qui les donnent. C'est aussi dans cette vûë que l'Auteur de la Satire en a parlé, pour les faire détester. Mais quelle raison auroit-on de vouloir que cette expression soit malhonnête? Est-ce qu'il auroit mieux valu nommer le métier de la Cornu par son propre nom? C'est au contraire ce qu'on n'auroit pû faire sans blesser un peu la pudeur. Il en est de même *des plaisirs de l'Enfer goûtez en Paradis*. Et je ne voi pas que ce que vous en dites soit bien fondé. *C'est*, dites-vous, *une expression fort obscure*. Un peu d'obscurité ne sied pas mal dans ces matieres. Mais il n'y en a point ici que les gens d'esprit ne dévelopent sans peine. Il ne faut que lire ce qui précède dans la Satire, qui est † la fin de la fausse Dévote:

*Voilà le digne fruit des soins de son Docteur.
Encore est-ce beaucoup, si ce Guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétisme
Tout-

* V. 619. & suiv.

†. *La fin de la fausse Dévote.*] Il a voulu dire: *La fin du portrait de la fausse Dévote.*

Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinozisme,
Il ne lui fait bien-tôt, aidé de Lucifer,
Gouter en Paradis les plaiſirs de l'Enfer.

N'eſt-il pas loüable d'avoir cherché les plus noires couleurs qu'il a pû, pour donner de l'horreur d'un ſi déteſtable abus, dont on a vû depuis peu de ſi terribles exemples? On voit aſſez que ce qu'il a entendu par ce que nous venons de rapporter, eſt le crime d'un Directeur hypocrite, qui aidé du Démon, fait goûter des plaiſirs criminels, dignes de l'Enfer, à une Malheureuſe qu'il auroit feint de conduire en Paradis. *Mais*, dites-vous, *l'on ne peut creuſer cette penſée, que l'imagination ne ſe ſaliſſe effroiablement.* Si creuſer une penſée de cette nature, c'eſt s'en former dans l'imagination une image ſale, quoi qu'on n'en eût donné aucun ſujet, tant pis pour ceux, qui, comme vous dites, creuſeroient celle-ci. Car ces ſortes de penſées revêtuës de termes honnêtes, comme elles le ſont dans la Satire, ne préſentent rien proprement à l'imagination, mais ſeulement à l'eſprit, afin d'inspirer de l'averſion pour la choſe dont on parle. Ce qui bien loin de porter au vice, eſt un puiſſant moïen d'en détourner. Il n'eſt donc pas vrai qu'on ne puiſſe lire cet endroit de la Satire, ſans que l'imagination en ſoit ſalie: à moins qu'on ne l'ait fort gâtée par une habitude vicieuſe d'imaginer ce que l'on doit ſeulement connoître pour le fuïr, ſelon cette belle parole de Tertullien, ſi ma mémoire ne me trompe, *Spiritualia nequi-*

tiæ non amicâ conscientiâ, sed inimicâ scientiâ novimus.

Cela me fait souvenir de la scrupuleuse pudeur du P. Bouhours, qui s'est avisé de condamner tous les Traducteurs du Nouveau Testament pour avoir traduit, *Abraham genuit Isaac*, *Abraham engendra Isaac*; parce, dit-il, que ce mot, *engendra*, salit l'imagination. Comme si le mot Latin, *genuit*, donnoit une autre idée que le mot *engendrer* en François. Les personnes sages & modestes ne font point de ces sortes de réflexions, qui banniroient de notre Langue une infinité de mots, comme celui de *concevoir*, *d'user du Mariage*, *de consommer le Mariage*, & plusieurs autres. Et ce seroit aussi en vain que les Hébreux loueroient la chasteté de la Langue Sainte dans ces façons de parler, *Adam connut sa femme*, & *elle enfanta Caïn*. Car ne peut-on pas dire qu'on ne peut creuser ce mot, *connoître sa femme*, que l'imagination n'en soit salie? Saint Paul a-t-il eu cette crainte, quand il a parlé en ces termes de la fornication, dans la première Epître aux Corinthiens, chapitre 6. *Ne savez-vous pas*, dit-il, *que vos corps sont les membres de Jesus-Christ? Arracherai-je donc à Jesus-Christ ses propres membres, pour en faire les membres d'une Prostituée? A Dieu ne plaise. Ne savez-vous pas que celui, qui se joint à une Prostituée, devient un même corps avec elle? Car ceux qui étoient deux, ne sont plus qu'une même chair*, dit l'Ecriture: *mais celui qui demeure attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui. Fuïez la fornication.* Qui peut douter que ces paroles ne présentent à l'esprit des choses qui feroient

roient rougir, si elles étoient exprimées en certains termes que l'honnêteté ne souffre point? Mais outre que les termes dont l'Apôtre se sert, sont d'une nature à ne point blesser la pudeur; l'idée qu'on en peut prendre, est accompagnée d'une idée d'exécration, qui non seulement empêche que la pudeur n'en soit offensée, mais qui fait de plus que les Chrétiens conçoivent une grande horreur du vice dont cet Apôtre a voulu détourner les Fidelles. Mais veut-on savoir ce qui peut être un sujet de scandale aux Foibles? C'est quand un faux Délicat leur fait appréhender une saleté d'imagination, où personne avant lui n'en avoit trouvé. Car il est cause par là qu'ils pensent à quoi ils n'auroient point pensé, si on les avoit laissez dans leur simplicité. Vous voïez donc, Monsieur, que vous n'avez pas eu sujet de reprocher à votre Adversaire, qu'il avoit eu tort de se vanter *qu'il ne lui étoit pas échappé un seul mot, qui pût blesser le moins du monde la pudeur.*

La seconde chose qui m'a fait beaucoup de peine, Monsieur, c'est que vous blâmez dans votre Préface les endroits de la Satire, qui m'avoient paru les plus beaux, les plus édifians, & les plus capables de contribuer aux bonnes mœurs, & à l'honnêteté publique. J'en rapporterai deux ou trois exemples. J'ai été charmé, je vous l'avouë, de ces Vers (v. 125. *& suiv.*)

L'Epouse que tu prens, sans tache en sa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Roïal instruite,
Aux Loix de son devoir règle tous ses desirs.
Mais qui peut t'assûrer qu'invincible aux plaisirs,

Chez

Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conservera sa première innocence?
Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opera;
De quel air penses-tu que ta Sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse;
Ces danses, ces Heros à voix luxurieuse;
Entendra ces discours sur l'Amour seul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces insensez Rolans;
Saura d'eux qu'à l'Amour, comme au seul Dieu suprème,
On doit immoler tout, jusqu'à la Vertu même:
Qu'on ne sauroit trop tôt se laisser enflammer;
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer;
Et tous ces Lieux-communs de Morale lubrique,
Que Lulli rechauffa des sons de sa Musique?
Mais de quels mouvemens, dans son cœur excitez,
Sentira-t-elle alors tous ses sens agitez?

On trouvera quelque chose de semblable dans un Livre imprimé il y a dix ans. Car on y fait voir par l'autorité des Païens mêmes, combien c'est une chose pernicieuse de faire un Dieu de l'Amour, & d'inspirer aux jeunes personnes qu'il n'y a rien de plus doux que d'aimer. Permettez-moi, Monsieur, de rapporter ici ce qui est dit dans ce Livre, qui est assez rare.

5. *Car Ciceron aïant raporté les Vers d'une Comédie.*] Du Poëte Cécilius. Après quoi Ciceron s'écrie: *O praeclaram emendatricem vitæ, Poëticam! quæ Amorem, flagitii & levitatis*

rare. *Peut-on avoir un peu de zèle pour le salut des ames, qu'on ne déplore le mal que font dans l'esprit d'une infinité de personnes, les Romans, les Comédies, & les Opera? Ce n'est pas qu'on n'ait soin présentement de n'y rien mettre qui soit grossièrement deshonnête: mais c'est qu'on s'y étudie à faire paroître l'Amour comme la chose du monde la plus charmante & la plus douce. Il n'en faut pas davantage pour donner une grande pente à cette malheureuse passion. Ce qui fait souvent de si grandes plaies, qu'il faut une grace bien extraordinaire pour en guerir. Les Paiens mêmes ont reconnu combien cela pouvoit causer de desordres dans les mœurs.* 5 *Car Ciceron aiant rapporté les Vers d'une Comédie, où il est dit que l'Amour est le plus grand des Dieux* (ce qui ne se dit que trop dans celles de ce tems-ci) *il s'écrie avec raison: O la belle réformatrice des mœurs que la Poësie, qui nous fait une Divinité de l'Amour, qui est une source de tant de folies & de dereglemens honteux! Mais il n'est pas étonnant de lire de telles choses dans une Comédie: puisque nous n'en aurions aucune, si nous n'approuvions ces desordres:* De Comœdia loquor, quæ si hæc flagitia non approbaremus, nulla esset omnino.

Mais ce qu'il y a de particulier dans l'Auteur de la Satire, & en quoi il est le plus louable, c'est d'avoir représenté, avec tant d'esprit & de force, le ravage que peuvent faire dans les bonnes mœurs les Vers de l'Opera, qui roulent tous sur l'Amour, chantez sur des airs, qu'il

vitatis auctorem, in concilio Deorum collocandum putet. De Comœdia loquor &c. Cic. Tuscul. Liv. IV. vers la fin.

6. *Le*

qu'il a eu grande raiſon d'appeller *luxurieux*; puisqu'on ne ſauroit s'en imaginer de plus propres à enflammer les paſſions, & à faire entrer dans les cœurs *la Morale lubrique* des Vers. Et ce qu'il y a de pis, c'eſt que [6] le poiſon de ces chanſons laſcives ne ſe termine pas au lieu où ſe jouent ces Pièces, mais ſe répand par toute la France, où une infinité de gens s'appliquent à les apprendre par cœur, & ſe font un plaiſir de les chanter par tout où ils ſe trouvent.

Cependant, Monſieur, bien loin de reconnoître le ſervice que l'Auteur de la Satire a rendu par-là au Public, vous voudriez faire croire, que c'eſt pour donner un coup de dent à Monſieur Quinault, Auteur de ces Vers de l'Opera, qu'il en parle ſi mal: & c'eſt dans cet endroit-là même, que vous avez crû avoir trouvé des mots deshonnêtes dont la pudeur eſt offenſée.

Ce qui m'a auſſi beaucoup plû dans la Satire, c'eſt ce qu'il dit contre les mauvais effets de la lecture des Romans. Trouvez bon, Monſieur, que je le rapporte encore ici.

* Suppoſons toutefois, qu'encor fidèle & pure,

Sa vertu de ce choc revienne ſans bleſſure;

Bien-tôt dans ce grand monde, où tu vas l'entraîner,

Au

* v. 149. & ſuiv.

6. *Le poiſon de ces chanſons laſcives.*] Ce que M. Arnauld & M. Despréaux ont dit de la *Morale lubrique* & des chanſons de l'Opera, Ciceron l'avoit dit auparavant des Poëtes. *Sed videsne*, dit-il, *Poëta quid mali afferant? Lamentantes induunt fortiſſimos viros: molliunt animos noſtros: ita ſunt*

Au milieu des écuelis qui vont l'environner,
Crois-tu que toujours ferme aux bords du précipice,
Elle pourra marcher ſans que le pied lui gliſſe;
Que toûjours inſenſible aux discours enchanteurs
D'un idolatre amas de jeunes Séducteurs,
Sa ſageſſe jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainſi que dans Clélie;
Recevant ſes Amans ſous le doux nom d'Amis;
S'en tenir avec eux aux petits ſoins permis;
Puis, bien-tôt en grande eau ſur le fleuve de Tendre
Naviger à ſouhait, tout dire, & tout entendre.
Et ne préſume pas que Vénus, ou Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman.
Dans le crime il ſuffit qu'une fois on débute,
Une chûte toujours attire une autre chûte:
L'Honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords;
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en eſt dehors.

Peut-on mieux repréſenter le mal, que ſont capables de faire les Romans les plus eſtimez, & par quels degrez inſenſibles ils peuvent mener

ſunt deinde dulces, ut non legantur modo, ſed etiam ediſcantur. Sic ad malam domeſticam diſciplinam, vitamque umbratilem & delicatam cùm acceſſerunt etiam Poëtæ nervos omnes virtutis elidunt. Tuſcul. Liv. 2. avant le milieu.

7. Pour

ner les jeunes gens, qui s'en laissent empoisonner, bien loin au delà des termes du Roman, & jusqu'aux derniers desordres? Mais parce qu'on y a nommé la Clélie, il n'y a presque rien dont vous fassiez un plus grand crime à l'Auteur de la Satire. *Combien*, dites-vous, *a-t-on été indigné de voir continuer son acharnement sur la Clélie? L'estime qu'on a toujours fait de cet Ouvrage, & l'extrême vénération qu'on a toujours eüe [7] pour l'illustre Personne qui l'a composé, ont fait soûlever tout le monde contre une attaque si souvent & si inutilement répetée. Il paroit bien que le vrai merite est bien plûtôt une raison pour avoir place dans ses Satires, qu'une raison d'en être exempt.*

Il ne s'agit point, Monsieur, du merite de la Personne qui a composé la Clélie, ni de l'estime qu'on a faite de cet Ouvrage. Il en a pû meriter pour l'esprit, pour la politesse, pour l'agrément des inventions, pour les caractères bien suivis, & pour les autres choses qui rendent agréable à tant de personnes la lecture des Romans. Que ce soit, si vous voulez, le plus beau de tous les Romans: mais enfin c'est un Roman. C'est tout dire. Le caractère de ces Pièces est de rouler sur l'Amour & d'en donner des leçons d'une manière ingenieuse, & qui soit d'autant mieux reçuë, qu'on en écarte le plus en apparence tout ce qui pourroit paroître de trop grossiérement contraire à la pureté. C'est par-là qu'on va insensiblement jusqu'au bord du

7. *Pour l'illustre Personne qui l'a composé.*] Mademoiselle de Scuderi.

8. *Une Pièce en prose contre les Romans.*] C'est le Dialogue, qui est au commencement de ce Volume.

9. M.

du précipice, s'imaginant qu'on n'y tombera pas, quoi qu'on y soit déja à demi tombé par le plaisir qu'on a pris à se remplir l'esprit & le cœur de la doucereuse Morale qui s'enseigne au païs de Tendre. Vous pouvez dire, tant qu'il vous plaira, que cet Ouvrage est en vénération à tout le monde. Mais voici deux faits dont je suis très-bien informé. Le premier est que feuë Madame la Princesse de Conti, & Madame de Longueville, aïant sû que Monsieur Despréaux avoit fait [8] une Pièce en prose contre les Romans où la Clélie n'étoit pas épargnée; comme ces Princesses connoissoient mieux que personne, combien ces lectures sont dangereuses; elles lui firent dire qu'elles seroient bien aises de la voir. Il la leur recita; & elles en furent tellement satisfaites, qu'elles témoignèrent souhaiter beaucoup qu'elle fût imprimée. Mais il s'en excusa, pour ne pas s'attirer sur les bras de nouveaux Ennemis.

L'autre fait est, qu'un Abbé de grand merite, & qui n'avoit pas moins de piété que de lumière, se résolut de lire la Clélie, pour en juger avec connoissance de cause; & le jugement qu'il en porta, fut le même que celui de ces deux Princesses. Plus on estime l'illustre Personne à qui on attribuë cet Ouvrage, plus on est porté à croire qu'elle n'est pas à cette heure d'un autre sentiment que ces Princesses; & qu'elle a un vrai repentir de ce qu'elle a fait autrefois lorsqu'elle étoit moins éclairée. Tous les Amis de [9] M. de Gomberville, qui avoit aussi

9. *M. de Gomberville.*] Marin Le Roi, Sieur de Gomberville, de l'Académie Françoise. Outre son *Polexandre*, il a composé encore deux autres Romans; savoir, *la Cythérée* & *la jeune Alcidiane*.

aussi beaucoup de merite, & qui a été un des premiers Académiciens, savent que ç'a été sa disposition à l'égard de son Polexandre; & qu'il eût voulu, si cela eût été possible, l'avoir effacé de ses larmes. Supposé que Dieu ait fait la même grace à la personne que l'on dit Auteur de la Clélie, c'est lui faire peu d'honneur, que de la représenter comme tellement attachée à ce qu'elle a écrit autrefois, qu'elle ne puisse souffrir qu'on y reprenne ce que les règles de la piété Chrétienne y font trouver de repréhensible.

Enfin, Monsieur, j'ai fort estimé, je vous l'avouë, ce qui est dit dans la Satire contre un miserable Directeur, qui feroit passer sa Dévote du Quiétisme au vrai Molinozisme. Et nous avons déja vû que c'est un des endroits où vous avez trouvé le plus à redire. Je vous supplie, Monsieur, de faire sur cela de serieuses réflexions.

Vous dites à l'entrée de votre Préface que *dans cette dispute entre vous & Mr. Despréaux, il s'agit non seulement de la défense de la Verité, mais encore des bonnes mœurs & de l'honnêteté publique*. Permettez-moi, Monsieur, de vous demander, si vous n'avez point sujet de craindre que ceux qui compareront ces trois endroits de la Satire avec ceux que vous y opposez, ne soient portez à juger que c'est plûtôt de son côté que du vôtre, qu'est la défense des bonnes mœurs, & de l'honnêteté publique. Car ils voïent du côté de la Satire, 1o. Une très-juste & très-Chrétienne condamnation des Vers de l'Opera, soûtenus par les airs efféminez de Lulli. 2o. Les pernicieux effets des Romans, représentez avec une force capable de

porter

porter les peres & les meres qui ont quelque crainte de Dieu, à ne les pas laiſſer entre les mains de leurs enfans. 3o. Le Paradis, le Démon, & l'Enfer, mis en œuvre pour faire avoir plus d'horreur d'une abominable profanation des choſes ſaintes. Voilà, diront-ils, comme la Satire de Mr. Despréaux eſt contraire aux bonnes mœurs, & à l'honnêteté publique.

Ils verront d'autre part dans votre Préface, 1o. ces mêmes Vers de l'Opera, jugez ſi bons, ou au moins ſi innocens, qu'il y a, ſelon vous, Monſieur, ſujet de croire qu'ils n'ont été blâmez par Mr. Despréaux, que pour donner un coup de dent à Mr. Quinault qui en eſt l'Auteur: 2o. Un ſi grand zèle pour la défenſe de la Clélie, qu'il n'y a guères de choſes que vous blâmiez plus fortement dans l'Auteur de la Satire, que de n'avoir pas eû pour cet Ouvrage aſſez de reſpect & de vénération: 3o. Un injuſte reproche que vous lui faites d'avoir offenſé la pudeur, pour avoir eu ſoin de bien faire ſentir l'énormité du crime d'un faux Directeur. En vérité, Monſieur, je ne ſai ſi vous avez lieu de croire que ce qu'on jugeroit ſur cela vous pût être favorable.

Ce que vous dites de plus fort contre Mr. Despréaux, paroît appuïé ſur un fondement bien foible. Vous prétendez que ſa Satire eſt contraire aux bonnes mœurs; & vous n'en donnez pour preuve que deux endroits. Le premier eſt ce qu'il dit, en badinant avec ſon Ami,

> Quelle joie, &c.
> De voir autour de ſoi croître dans ſa maiſon
> De petits Citoïens, dont on croit être Pere?

L'au-

L'autre eſt dans la page ſuivante, où il ne fait encore que rire.

On peut trouver encor quelques Femmes fidèles.
Sans doute, & dans Paris, ſi je ſai bien compter,
Il en eſt jusqu'à trois que je pourrois citer.

Vous dites ſur le premier; *Qu'il fait entendre par là, qu'un homme n'eſt guères inſtruit des choſes du monde, quand il croit que ſes enfans ſont ſes enfans.* Et vous dites ſur le ſecond, *Qu'il fait auſſi entendre, que, ſelon ſon calcul, & le raiſonnement qui en réſulte, nous ſommes presque tous des enfans illégitimes.*

Plus une accuſation eſt atroce, plus on doit éviter de s'y engager, à moins qu'on n'ait de bonnes preuves. Or c'en eſt une aſſurément fort atroce, d'imputer à l'Auteur de la Satire, d'avoir fait entendre *qu'un homme n'eſt guères fin, quand il croit que les enfans de ſa femme ſont ſes enfans, & qu'il n'y a que trois femmes de bien dans une Ville, où il y en a plus de deux cens mille.* Cependant, Monſieur, vous ne donnez pour preuve de ces étranges accuſations, que les deux endroits que j'ai raportez. Mais il vous étoit aiſé de remarquer, que l'Auteur de la Satire a clairement fait entendre, qu'il n'a parlé qu'en riant dans ces endroits, & ſur tout dans le dernier. Car il n'entre dans le ſerieux, qu'à l'endroit où il fait parler Alcippe en faveur du Mariage, qui commence par ces Vers:

Jeune autrefois par vous dans le monde conduit, &c.

&

& finit par ceux-ci qui contiennent une verité que les Païens n'ont point connuë, & que saint Paul nous a enseignée: *Qui se non continet, nubat; melius est nubere, quàm uri.*

L'Hyménée est un joug; & c'est ce qui m'en plaît.
L'Homme en ses passions toûjours errant sans guide,
A besoin qu'on lui mette & le mords & la bride;
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner;
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.

Que répond le Poëte à cela? Le contredit-il? Le réfute-t-il? Il l'approuve au contraire en ces termes:

Ha, bon! voilà parler en docte Jansénisle,
Alcippe, & sur ce point si savamment touché,
Desmâres dans saint Roch n'auroit pas mieux prêché.

Et c'est ensuite qu'il témoigne qu'il va parler serieusement & sans raillerie.

Mais c'est trop t'insulter; quittons la raillerie;
Parlons sans hyperbole & sans plaisanterie.

Peut-on plus expressément marquer, que ce qu'il avoit dit auparavant de ces trois Femmes fidèles dans Paris, n'étoit que pour rire? Des hyperboles si outrées ne se disent qu'en badinant. Et vous-même, Monsieur, voudriez-

vous qu'on vous crût, quand vous dites, *Que pour deux ou trois Femmes dont le crime est averé, on ne doit pas les condamner toutes.*

De bonne foi, croïez-vous qu'il n'y en ait gueres davantage dans Paris, qui soient diffamées par leur mauvaise vie? Mais une preuve évidente, que l'Auteur de la Satire n'a pas crû qu'il y eût si peu de femmes fidèles, c'est que dans une vingtaine de portraits qu'il en fait, il n'y a que les deux premiers qui aïent pour leur caractère l'infidélité; si ce n'est que dans celui de la fausse Dévote, il dit seulement que son Directeur pourroit l'y précipiter.

Pour ce qui est de ces termes, *dont on croit être Pere*, il n'est pas vrai qu'ils fassent entendre *qu'un Mari n'est gueres fin ni gueres instruit des choses du monde, quand il croit que ses enfans sont ses enfans.* Car outre que l'Auteur parle-là en badinant, ils ne disent au fond, que ce qui est marqué par cette règle de Droit: *Pater est quem nuptiæ demonstrant*; c'est-à-dire, que le Mari doit être regardé comme le Pere des enfans nez dans son mariage, quoi que cela ne soit pas toûjours vrai. Mais cela fait-il qu'un Mari doive croire, à moins que de passer pour peu fin, & pour peu instruit des choses du monde, qu'il n'est pas le Pere des enfans de sa femme? C'est tout le contraire. Car à moins qu'il n'en eût des preuves certaines, il ne pourroit croire qu'il ne l'est pas, sans faire un jugement téméraire très-criminel contre son Epouse.

Cependant, Monsieur, comme c'est de ces deux endroits, que vous avez pris sujet de faire passer la Satire de Mr. Despréaux pour une décla-

clamation contre le mariage, & qui blessoit l'honnêteté & les bonnes mœurs; jugez si vous l'avez pû faire sans blesser vous-même la justice & la charité.

Je trouve dans votre Préface deux endroits très-propres à justifier la Satire, quoi que ce soit en la blâmant. L'un est ce que vous dites en la page cinquième, *que tout homme qui compose une Satire, doit avoir pour but, d'inspirer une bonne Morale; & qu'on ne peut sans faire tort à Mr. Despréaux, présumer qu'il n'a pas eû ce dessein.* L'autre est la réponse que vous faites à ce qu'il avoit dit à la fin de la Préface de sa Satire, *que les Femmes ne seront pas plus choquées des prédications qu'il leur fait dans cette Satire contre leurs défauts, que des Satires que les Prédicateurs font tous les jours en Chaire contre ces mêmes défauts.*

Vous avouez qu'on peut comparer les Satires avec les Prédications, & qu'il est de la nature de toutes les deux de combattre les vices: mais que ce ne doit être qu'en géneral, sans nommer les personnes. Or Monsieur Despréaux n'a point nommé les personnes, en qui les vices qu'il décrit, se rencontroient; & on ne peut nier que les vices qu'il a combatus, ne soient de veritables vices. On le peut donc louer avec raison d'avoir travaillé à inspirer une bonne Morale; puis que c'en est une partie de donner de l'horreur des vices, & d'en faire voir le ridicule. Ce qui souvent est plus capable, que les discours serieux, d'en détourner plusieurs personnes, selon cette parole d'un Ancien,

* *Ridiculum acri*

Fortiùs ac meliùs magnas plerumque secat res.

Et ce seroit en vain qu'on objecteroit, qu'il ne s'est point contenté, dans son quatrième portrait, de combattre l'Avarice en géneral, l'aïant appliquée à deux personnes connuës. Car ne les aïant point nommées, il n'a rien appris au public qu'il ne sût déja. Or, comme ce seroit porter trop loin cette prétenduë règle de ne point nommer les personnes, que de vouloir qu'il fût interdit aux Prédicateurs de se servir quelquefois d'histoires connuës de tout le monde, pour porter plus efficacement leurs Auditeurs à fuïr de certains vices; ce seroit aussi en abuser que d'étendre cette interdiction jusqu'aux Auteurs de Satires.

Ce n'est point aussi comme vous le prenez. Vous prétendez que Monsieur Despréaux a encore nommé les personnes dans cette derniere Satire, & d'une manière qui a déplû aux plus enclins à la médisance. Et toute la preuve que vous en donnez, est qu'il a fait revenir sur les rangs Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & plusieurs autres: *ce qui est*, dites-vous, *la chose du monde la plus ennuieuse, & la plus degoûtante.* Pardonnez-moi si je vous dis, que vous ne prouvez point du tout par-là ce que vous aviez à prouver. Car il s'agissoit de savoir, si Mr. Despréaux n'avoit point contribué à inspirer une bonne Morale, en blâmant dans sa Satire les mêmes défauts, que les Prédicateurs blâ-

* *Horace, Liv. I. Sat. X. v. 14.*

blâment dans leurs Sermons. Vous aviez répondu que, pour inspirer une bonne Morale, soit par les Satires, soit par les Sermons, on doit combatre les vices en général, sans nommer les personnes. Il falloit donc montrer, que l'Auteur de la Satire avoit nommé les Femmes dont il combattoit les défauts. Or Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, ne sont pas des noms de femmes, mais de Poëtes. Ils ne sont donc pas propres à montrer que Mr. Despréaux combattant differens vices des Femmes, ce que vous avouez lui avoir été permis, se soit rendu coupable de médisance, en nommant des Femmes particulières, à qui il les auroit attribuez.

Voilà donc Monsieur Despréaux justifié selon vous-même sur le sujet des Femmes, qui est le capital de sa Satire. Je veux bien cependant examiner avec vous, s'il est coupable de médisance à l'égard des Poëtes.

C'est ce que je vous avouë ne pouvoir comprendre. Car tout le monde a crû jusques ici, qu'un Auteur pouvoit écrire contre un autre Auteur, remarquant les défauts qu'il croïoit avoir trouvez dans ses Ouvrages, sans passer pour médisant; pourvû qu'il agisse de bonne foi, sans lui imposer, & sans le chicaner; lors sur tout qu'il ne reprend que de veritables défauts.

Quand, par exemple, le Pere Goulu, Géneral des Feuillans, publia, il y a plus de soixante ans, deux volumes contre les Lettres de Monsieur de Balzac, qui faisoient grand bruit dans le monde; le Public s'en divertit. Les uns prenoient parti pour Balzac, les autres

pour le Feuillant; mais personne ne s'avisa de l'accuser de médisance. Et on ne fit point non plus ce reproche à Javersac, qui avoit écrit contre l'un, & contre l'autre. Les guerres entre les Auteurs passent pour innocentes, quand elles ne s'attachent qu'à la critique de ce qui regarde la Litterature, la Grammaire, la Poësie, l'Eloquence; & que l'on n'y mêle point de calomnies & d'injures personnelles. Or que fait autre chose M. Despréaux à l'égard de tous les Poëtes qu'il a nommez dans ses Satires, Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & autres, sinon d'en dire son jugement, & d'avertir le Public que ce ne sont pas des modèles à imiter? Ce qui peut être de quelque utilité pour faire éviter leurs défauts, & peut contribuer même à la gloire de la Nation, à qui les Ouvrages d'esprit font honneur, quand ils sont bien faits; comme au contraire, ç'a été un deshonneur à la France, d'avoir fait tant d'estime des pitoïables Poësies de Ronsard.

Celui dont M. Despréaux a le plus parlé, c'est Monsieur Chapelain. Mais qu'en a-t-il dit? Il en rend lui-même compte au Public dans sa neuvième Satire.

Il a tort, dira l'un; pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! Ah! c'est un si bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de Vers.
Il se tuë à rimer: que n'écrit-il en Prose?
Voilà ce que l'on dit; & que dis-je autre chose?

En

En blâmant ſes Ecrits, ai-je d'un ſtile affreux
Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux?
Ma Muſe, en l'attaquant, charitable & diſcrète,
Sait de l'Homme d'honneur diſtinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on priſe ſa candeur, & ſa civilité;
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere;
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis prêt de me taire.
Mais que pour un modèle on montre ſes Ecrits,
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits,
Comme Roi des Auteurs qu'on l'élève à l'Empire,
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.

Cependant, Monſieur, vous ne pouvez pas douter que ce ne ſoit être médiſant, que de taxer de médiſance celui qui n'en ſeroit pas coupable. Or ſi on prétendoit que Monſieur Despréaux s'en fût rendu coupable, en diſant que Monſieur Chapelain, quoi que d'ailleurs honnête, civil & officieux, n'étoit pas un fort bon Poëte, il lui ſeroit bien aiſé de confondre ceux qui lui feroient ce reproche. Il n'auroit qu'à leur faire lire ces Vers de ce grand Poëte ſur la belle Agnès,

On voit hors des deux bouts de ſes deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,
Imitent l'embonpoint des bras ronds & charnus.

Enfin, Monsieur, je ne comprens pas comment vous n'avez point appréhendé, qu'on ne vous appliquât ce que vous dites de Monsieur Despréaux dans vos Vers, *Qu'il croit avoir droit de maltraiter dans ses Satires ce qu'il lui plaît; & que la Raison a beau lui crier sans cesse, que l'équité naturelle nous défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous soit fait à nous-mêmes. Cette voix ne l'émeut point.* Car si vous le trouvez blâmable d'avoir fait passer la Pucelle & le Jonas pour de méchans Poëmes, pourquoi ne le feriez-vous pas d'avoir parlé avec tant de mépris de son Ode Pindarique, qui paroît avoir été si estimée, que [10] trois des meilleurs Poëtes Latins de ce tems ont bien voulu prendre la peine d'en faire chacun une Ode Latine. Je ne vous en dis pas davantage. Vous ne voudriez pas sans doute, contre la défense que Dieu en fait, avoir deux poids & deux mesures. Je vous supplie, Monsieur, de ne pas trouver mauvais qu'un Homme de mon âge vous donne ce dernier avis en vrai ami.

On doit avoir du respect pour le jugement du Public; & quand il s'est déclaré hautement pour un Auteur, ou pour un Ouvrage, on ne peut guères le combattre de front & le contredire ouvertement, qu'on ne s'expose à en être maltraité. Les vains efforts du Cardinal de Richelieu contre le Cid en sont un grand exemple; & on ne peut rien voir de plus heureusement exprimé que ce qu'en dit votre Adversaire.

En

10. *Trois des meilleurs Poëtes Latins.*] Messieurs Rollin, Lenglet, & de Saint-Remi.

En vain contre le Cid un Ministre se ligue:
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue;
L'Académie en corps a beau le censurer;
Le public revolté s'obstine à l'admirer.

Jugez par-là, Monsieur, de ce que vous devez esperer du mépris que vous tâchez d'inspirer pour les Ouvrages de Monsieur Despréaux dans votre Préface. Vous n'ignorez pas combien ce qu'il a mis au jour a été bien reçû dans le monde, à la Cour, à Paris, dans les Provinces, & même dans tous les Païs étrangers, où l'on entend le François. Il n'est pas moins certain que tous les bons Connoisseurs trouvent le même esprit, le même art, & les mêmes agrémens dans ses autres Pièces, que dans ses Satires. Je ne sai donc, Monsieur, comment vous vous êtes pû promettre qu'on ne seroit point choqué de vous en voir parler d'une manière si opposée au jugement du Public? Avez-vous crû, que supposant sans raison que tout ce que l'on dit librement des défauts de quelque Poëte, doit être pris pour médisance, on applaudiroit à ce que vous dites, *Que ce ne sont que ses médisances qui ont fait rechercher ses Ouvrages avec tant d'empressement. Qu'il va toujours terre à terre, comme un Corbeau qui va de charogne en charogne. Que tant qu'il ne fera que des Satires comme celles qu'il nous a données, Horace & Juvénal viendront toujours revendiquer plus de la moitié des bonnes choses qu'il y aura mises. Que Chapelain, Quinaut, Cassagne, & les autres qu'il y aura nommez, prétendront aussi qu'une partie de l'agrément*

qu'on y trouve, viendra de la célébrité de leurs noms, qu'on se plaît d'y voir tournez en ridicule. Que la malignité du cœur humain, qui aime tant la médisance & la calomnie, parce qu'elles élevent secretement celui qui lit, au dessus de ceux qu'elles rabaissent, dira toujours que c'est elle qui fait trouver tant de plaisir dans les Ouvrages de M. Despréaux, &c.

Vous reconnoissez donc, Monsieur, que tant de gens qui lisent les Ouvrages de M. Despréaux, les lisent avec grand plaisir. Comment n'avez-vous donc pas vû, que de dire, comme vous faites, que ce qui fait trouver ce plaisir est la malignité du cœur humain, qui aime la médisance & la calomnie, c'est attribuer cette méchante disposition à tout ce qu'il y a de gens d'esprit à la Cour & à Paris?

Enfin, vous devez attendre qu'ils ne seront pas moins choquez du peu de cas que vous faites de leur jugement, lors que vous prétendez que M. Despréaux a si peu réüssi, quand il a voulu traiter des sujets d'un autre genre que ceux de la Satire, qu'il pourroit y avoir de la malice à lui conseiller de travailler à d'autres Ouvrages.

Il y a d'autres choses dans votre Préface que je voudrois que vous n'eussiez point écrites: mais celles-là suffisent pour m'acquitter de la promesse que je vous ai faite d'abord de vous parler avec la sincerité d'un Ami Chrétien, qui est sensiblement touché de voir cette division entre deux Personnes, qui font tous deux profession de l'aimer. Que ne donnerois-je pas pour être en état de travailler à leur réconciliation plus heureusement que les gens d'honneur,

neur, que vous m'apprenez n'y avoir pas réüssi? Mais mon éloignement ne m'en laisse guères le moïen. Tout ce que je puis faire, Monsieur, est de demander à Dieu qu'il vous donne à l'un & à l'autre cet esprit de charité & de paix, qui est la marque la plus assurée des vrais Chrétiens. Il est bien difficile que dans ces contestations on ne commette de part & d'autre des fautes, dont on est obligé de demander pardon à Dieu. Mais le moïen le plus efficace que nous avons de l'obtenir, c'est de pratiquer ce que l'Apôtre nous recommande, *de nous supporter les uns les autres, chacun remettant à son Frere le sujet de plainte qu'il pouvoit avoir contre lui, & nous entrepardonnant, comme le Seigneur nous a pardonné.* On ne trouve point d'obstacle à entrer dans des sentimens d'union & de paix, lors qu'on est dans cette disposition. Car l'Amour propre ne regne point où regne la Charité; & il n'y a que l'Amour propre qui nous rende pénible la connoissance de nos fautes, quand la Raison nous les fait appercevoir. Que chacun de vous s'applique cela à soi-même, & vous serez bien-tôt bons amis. J'en prie Dieu de tout mon cœur; & suis très-sincèrement,

MONSIEUR,

Mai 1694.

Votre très-humble, & très-obéïssant serviteur,

A. ARNAULD.

REMERCIMENT
A MONSIEUR
ARNAULD,
SUR LA
LETTRE PRECEDENTE.
LETTRE VI.

JE ne faurois, Monfieur, affez vous témoigner ma reconnoiffance, de la bonté que vous avez eûë de vouloir bien permettre, qu'on me montrât la Lettre que vous avez écrite à Mr. Perrault fur ma derniere Satire. Je n'ai jamais rien lû qui m'ait fait un fi grand plaifir; & quelques injures que ce galant Homme m'ait dites, je ne faurois plus lui en vouloir de mal, puis qu'elles m'ont attiré une fi honorable Apologie. Jamais caufe ne fut fi bien défenduë que la mienne. Tout m'a charmé, ravi,

1. Cette Lettre fut écrite en Juin, 1694.

2. *Qui des deux partis.*] Mr. Despréaux fe piquoit fur tout d'être franc. On en voit ici une belle preuve, puisqu'écrivant à Mr. Arnauld lui-même, il dit, *qu'il n'examine pas qui des deux partis au fond a droit ou tort.*

§ Le Commentateur nous donne ici, dit-il, une *belle preuve* que Mr. Despréaux *fe piquoit fur tout d'être franc.* Il a donc crû que lors que Mr. Despréaux dit qu'il *n'examine*

vi, édifié dans votre Lettre: mais ce qui m'y a touché davantage, c'est cette confiance si bien fondée avec laquelle vous y déclarez que vous me croïez sincérement votre Ami. N'en doutez point, Monsieur, je le suis; & c'est une qualité dont je me glorifie tous les jours en présence de vos plus grands ennemis. Il y a des Jésuites qui me font l'honneur de m'estimer, & que j'estime & honore aussi beaucoup. Ils me viennent voir dans ma solitude d'Auteuil, & ils y sejournent même quelquefois. Je les reçois du mieux que je puis: mais la premiere convention que je fais avec eux, c'est qu'il me sera permis dans nos entretiens de vous loüer à outrance. J'abuse souvent de cette permission, & l'Echo des murailles de mon jardin a retenti plus d'une fois de nos contestations sur votre sujet. La verité est pourtant qu'ils tombent sans peine d'accord de la grandeur de votre génie, & de l'étenduë de vos connoissances. Mais je leur soutiens moi, que ce sont là vos moindres qualitez, & que ce qu'il y a de plus estimable en vous, c'est la droiture de votre esprit, la candeur de votre ame, & la pureté de vos intentions. C'est alors que se font les grands cris. Car je ne démords point sur cet article, non plus que sur celui des Lettres au Provincial, que, sans examiner * qui des deux partis au

mine pas qui des deux partis au fond avoit droit ou tort, de l'Auteur des Lettres Provinciales, ou des Jesuites; il a voulu faire connoître à Mr. Arnauld, son Ami & son Apologiste, qu'il s'abstenoit de porter aucun jugement definitif sur cette dispute. Mais ce n'est là ni le sens, ni le but de ces paroles. Mr. Despreaux les rapporte historiquement, & dans la seule vûë d'aprendre à Mr. Arnauld, la manière dont il s'entretenoit avec les Jésuites, & les

au fond a droit ou tort, je leur vante toûjours comme le plus parfait Ouvrage de Prose, qui soit en notre Langue. Nous en venons quelquefois à des paroles assez aigres. A la fin néanmoins tout se tourne en plaisanterie: *ridendo dicere verum quid vetat*? Ou quand je les voi trop fâchez, je me jette sur les louanges du R. P. de la Chaize, que je révère de bonne foi, & à qui j'ai en effet tout recemment encore une très-grande obligation, puisque c'est en partie à ses bons offices que je dois la Chanoinie de la Sainte Chapelle de Paris, que j'ai obtenuë de Sa Majesté, [3] pour mon Frere le Doïen de Sens. Mais, Monsieur, pour revenir à votre Lettre, je ne sai pas pourquoi les Amis de Mr. Perrault refusent de la lui montrer. Jamais Ouvrage ne fut plus propre à lui ouvrir les yeux, & à lui inspirer l'esprit de paix & d'humilité, dont il a besoin aussi bien que moi. Une preuve de ce que je dis, c'est qu'à mon égard, à peine en ai-je eû fait la lecture, que frappé des salutaires leçons que vous nous y faites à l'un & à l'autre, je lui ai envoyé dire qu'il ne tiendroit qu'à lui que nous ne fussions bons Amis: que s'il vouloit demeurer en paix sur mon sujet, je m'engageois à ne plus rien écrire dont il pût se choquer: & lui ai même fait

en-

ménagemens qu'il gardoit en leur faisant l'éloge des Provinciales: c'est que sans *examiner qui des deux partis au fond avoit droit ou tort, il leur vantoit toujours* ces Lettres *comme le plus parfait Ouvrage de prose qui soit en notre Langue.* Ainsi bien loin que les paroles, dont il s'agit, donnent à entendre que Mr Despréaux n'adoptoit point le sentiment de Mr. Arnauld au sujet des Provinciales (car c'est aparemment en cela qu'on veut faire consister sa

fran-

entendre que je le laisserai tout à son aise faire, s'il vouloit, un Monde renversé du Parnasse, en y plaçant les Chapelains, & les Cotins, au dessus des Horaces & des Virgiles. Ce sont les paroles que Mr. Racine & Mr. l'Abbé Tallement lui ont portées de ma part. Il n'a point voulu entendre à cet accord, & a exigé de moi, avant toutes choses, pour ses Ouvrages une estime & une admiration, que franchement je ne lui saurois promettre sans trahir la Raison, & ma conscience. Ainsi nous voila plus brouillez que jamais, au grand contentement des Rieurs, qui étoient déja fort affligez du bruit qui couroit de notre réconciliation. Je ne doute point que cela ne vous fasse beaucoup de peine. Mais pour vous montrer que ce n'est pas de moi que la rupture est venuë, c'est qu'en quelque lieu que vous soïez, je vous déclare, Monsieur, que vous n'avez qu'à me mander ce que vous souhaitez que je fasse pour parvenir à un accord, & je l'exécuterai ponctuellement, sachant bien que vous ne me prescrirez rien que de juste, & de raisonnable. Je ne mets qu'une condition au Traité que je ferai. Cette condition est que votre Lettre verra le jour, & qu'on ne me privera point, en la supprimant, du plus grand honneur que j'aïe reçû en ma vie. Obtenez

franchise :) elles insinuent, au contraire, qu'il en jugeoit comme ce Docteur, mais qu'il ne trouvoit pas à propos de s'expliquer là-dessus avec les Jesuites qui l'alloient voir, de peur de les desobliger. Et en effet, il paroît par la Satire contre l'Equivoque que c'étoit là son sentiment, puisqu'il y répète les mêmes reproches que Mr. Pascal a fait aux Jésuites. Du Monteil.

3. *Pour mon Frere le Doïen de Sens.*] Le Roi lui avoit donné ce Canonicat l'année précedente, 1693.

tenez cela de vous & de lui; & je lui donne sur tout le reste la carte blanche. Car pour ce qui regarde l'estime qu'il veut que je fasse de ses Ecrits, je vous prie, Monsieur, d'examiner vous même ce que je puis faire là-dessus. Voici une liste des principaux Ouvrages qu'on veut que j'admire. Je suis fort trompé si vous en avez jamais lû aucun.

Le Conte de Peau-d'Ane, & l'Histoire de la Femme au nez de boudin, mis en Vers par Mr. Perrault de l'Academie Françoise.

La Métamorphose d'Orante en Miroir.

L'Amour Godenot.

Le Labyrinthe de Versailles, ou les Maximes d'Amour & de Galanterie, tirées des Fables d'Esope.

Elégie à Iris.

La Procession de Sainte Geneviève.

Parallèles des Anciens & des Modernes, où l'on voit la Poësie portée à son plus haut point de perfection dans les Opera de Mr. Quinault.

Saint Paulin, Poëme Heroique.

Réflexions sur Pindare, où l'on enseigne l'Art de ne point entendre ce grand Poëte.

Je ris, Monsieur, en vous écrivant cette liste, & je crois que vous aurez de la peine à vous empêcher aussi de rire en la lisant. Cependant je vous suplie de croire que l'offre que je vous fais est très-serieuse, & que je tiendrai exactement ma parole. Mais soit que l'accommodement se fasse ou non, je vous répons, puisque vous prenez si grand interêt à la Mémoire de feu Mr. Perrault le Medecin, qu'à la premiere Edition qui paroîtra de mon Livre, il y aura dans la Préface un Article exprès en faveur de

ce

ce Medecin, qui ſûrement n'a point fait la Façade du Louvre, ni l'Obſervatoire, ni l'Arc de Triomphe, comme on le prouvera dans peu démonſtrativement: mais qui au fond étoit un homme de beaucoup de merite, grand Phyſicien, & ce que j'eſtime encore plus que tout cela qui avoit l'honneur d'être votre Ami. Je doute même, quelque mine que je faſſe du contraire, qu'il m'arrive jamais de prendre de nouveau la plume pour écrire contre Mr. Perrault l'Académicien, puisque cela n'eſt plus néceſſaire. En effet, pour ce qui eſt de ſes Ecrits contre les Anciens, beaucoup de mes Amis ſont perſuadez, que je n'ai déja que trop emploïé de papier dans mes Réfléxions ſur Longin, à réfuter des Ouvrages ſi pleins d'ignorance & ſi indignes d'être réfutez. Et pour ce qui regarde ſes Critiques ſur mes mœurs & ſur mes Ouvrages, le ſeul bruit, ajoûtent-ils, qui a couru que vous aviez pris mon parti contre lui, eſt ſuffiſant pour me mettre à couvert de ſes invectives. J'avouë qu'ils ont raiſon. La verité eſt pourtant, que pour rendre ma gloire complète, il faudroit que votre Lettre fût publiée. Que ne ferois-je point pour en obtenir de vous le conſentement? Faut-il ſe dédire de tout ce que j'ai écrit contre Mr. Perrault? Faut-il ſe mettre à genoux devant lui? Faut-il lire tout Saint Paulin? Vous n'avez qu'à dire: Rien ne me ſera difficile. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

A MONSIEUR LE VERRIER.

[1] LETTRE VII.

'ETES-vous plus fâché, Monsieur, du peu de complaisance que j'eus hier pour vous? Non sans doute, vous ne l'êtes plus, & je suis persuadé, qu'à l'heure qu'il est, vous goûtez toutes mes raisons. Supposé pourtant que votre colère dure encore, je m'offre d'aller aujourd'hui chez-vous à midi & demi vous prouver le verre à la main, par plus d'un argument en forme, qu'un homme comme moi n'est point obligé de préferer son plaisir à sa santé, ni de demeurer à souper, même avec la meilleure compagnie du monde, quand il sent que cela le pourroit incommoder, & quand il a, pour s'en excuser, [2] soixante & six raisons aussi bonnes & aussi valables, que celles que [3] *la Vieillesse avec ses doigts pesans m'a jettées sur la tête.* Et pour commencer ma preuve, je vous dirai ces Vers d'Horace à Mécénas.

Quam

1. L'Original de cette Lettre est entre les mains de l'Auteur de ces Remarques. Elle fut écrite en 1703.

2. *Soixante & six raisons.*] Il en avoit bien soixante & sept; étant né en 1636.

3. *La*

Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti,
Mæcenas, veniam. [4]

En cas donc que vous vouliez que j'achève ma démonstration, mandez-moi,

Si validus, si lætus eris, si denique posces. [5]

Autrement ordonnez qu'on ne m'ouvre point chez vous. J'aime encore mieux n'y point entrer que d'y être mal reçû. Au reste, j'ai soigneusement relû votre Plainte contre les Tuileries, & j'y ai trouvé des Vers si bien tournez, que franchement en les lisant je n'ai pû me défendre d'un moment de jalousie Poëtique contre vous. De sorte qu'en la remaniant, j'ai plûtôt songé à vous surpasser qu'à vous réformer. C'est cette jalousie qui m'a fait mettre la Pièce en l'état où vous l'allez voir. Prenez la peine de la lire.

PLAINTE CONTRE LES TUILERIES.

Agréables Jardins, où les Zéphirs & Flore
Se trouvent tous les jours au lever de l'Aurore;
Lieux charmans, qui pouvez dans vos sombres réduits
Des plus tristes Amans adoucir les ennuis,

Ces-

3. *La vieillesse avec ses doigts pesans &c.*] Termes de l'Epitre X. Vers 25.
4. Horace, Liv. I. Ep. 7. v. 4.
5. Horace Liv. I. Epitre 13. v. 3.

Cessez de rappeler dans mon ame insensée
De mon premier bonheur la gloire enfin passée.
Ce fut, je m'en souviens, dans cet antique bois
Que Philis m'apparut pour la première fois:
C'est ici que souvent, dissipant mes alarmes,
Elle arrêtoit d'un mot mes soupirs & mes larmes;
Et que me regardant d'un œil si gracieux,
Elle m'offroit le Ciel ouvert dans ses beaux yeux.
Aujourd'hui cependant, injustes que vous êtes,
Je sai qu'à mes Rivaux vous prêtez vos retraites,
Et qu'avec elle assis sur vos tapis de fleurs,
Ils triomphent contens de mes vaines douleurs.
Allez, Jardins dressez par une main fatale,
Tristes Enfans de l'Art du malheureux Dédale,
Vos bois, jadis pour moi si charmans & si beaux,
Ne sont plus qu'un Desert, réfuge de Corbeaux,
Qu'un séjour infernal, où cent mille Vipères
Tous les jours en naissant assassinent leurs Meres.

Je ne sai, Monsieur, si dans tout cela vous reconnoîtrez votre Ouvrage, & si vous vous accommoderez des nouvelles pensées que je vous prête. Quoi qu'il en soit, faites-en tel usage que vous jugerez à propos. Car pour moi, je vous déclare que je n'y travaillerai pas davantage. Je ne vous cacherai pas même que j'ai une espèce de confusion, d'avoir, par une molle complaisance pour vous, emploïé quelques heures à un Ouvrage de cette nature, & d'être

d'être moi-même tombé dans le ridicule dont j'accuse les autres, & dont je me suis si bien moqué par ces Vers de la Satire à mon Esprit :

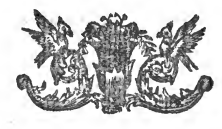
Faudra-t-il de sens froid, & sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toujours bien mangeant, mourir par métaphore ?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne retomberai plus dans une pareille foiblesse, & que c'est à ces Vers d'Amourettes, bien plus justement qu'à ceux [6] de ma pénultième Epître, qu'aujourd'hui je dis très-sérieusement,

Adieu, mes Vers, adieu pour la dernière fois.

Du reste, je suis parfaitement Votre, &c.

6. *De ma pénultième Epître.*] C'est de l'antépénultième; c'est-à-dire, de la dixième.



A

A MONSIEUR RACINE.

LETTRE VIII.

JE crois que vous ferez bien aise d'être instruit de ce qui s'est passé dans la visite, que nous avons, suivant votre conseil, renduë ce matin, mon Frère le Docteur de Sorbone & moi, au Révérend Père DE LA CHAIZE. Nous sommes arrivez chez lui sur les neuf heures, & si tôt qu'on lui a dit notre nom, il nous a fait entrer. Il nous a reçûs avec beaucoup d'agrément, m'a interrogé fort obligeamment sur l'état de ma santé, & a paru fort content de ce que je lui ai dit que [2] mon incommodité n'augmentoit point. Ensuite il a fait aporter des chaises, s'est mis tout proche de moi, [3] afin que je le pûsse mieux entendre, & aussi-tôt entrant en matière, m'a dit, que vous lui aviez lû un Ouvrage de ma façon, où il y avoit beaucoup de bonnes choses: mais que la matière que j'y traitois, étoit une matière fort délicate, & qui demandoit beaucoup de sa-

1. Cette Lettre a été écrite en 1697. Mr. Racine étoit à la Cour, en qualité de Gentilhomme Ordinaire du Roi.

2. *Mon incommodité.*] Un Asthme, ou une difficulté de respirer, à laquelle Mr. Despréaux a été sujet presque toute sa vie.

3. *Afin que je le pûsse mieux entendre.*] Le R. P. De la Chaize étoit alors âgé de soixante & treize ans, & avoit la voix

ſavoir. 4 Qu'il avoit autrefois enſeigné la Théologie, & qu'ainſi il devoit être inſtruit de cette matière à fond. Qu'il falloit faire une grande difference de l'Amour affectif d'avec l'Amour effectif. Que ce dernier étoit abſolument néceſſaire, & entroit dans l'Attrition; au lieu que l'Amour affectif venoit de la Contrition parfaite, & qu'ainſi il juſtifioit par lui-même le Pécheur; mais que l'Amour effectif n'avoit d'effet qu'avec l'abſolution du Prêtre. Enfin il nous a débité en très-bons termes tout ce que beaucoup d'habiles Auteurs Scholaſtiques ont écrit ſur ce ſujet, ſans pourtant dire, comme quelques-uns d'eux, que l'Amour de Dieu, abſolument parlant, n'eſt point néceſſaire pour la juſtification du Pécheur. Mon Frère applaudiſſoit à chaque mot qu'il diſoit, paroiſſant être enchanté de ſa Doctrine, & encore plus de ſa manière de l'énoncer. Pour moi je ſuis demeuré dans le ſilence. Enfin lorſqu'il a ceſſé de parler, je lui ai dit, que j'avois été fort ſurpris, qu'on m'eût prêté des charitez auprès de lui, & qu'on lui eût donné à entendre que j'avois fait un Ouvrage contre les Jéſuites, ajoûtant que ce ſeroit une choſe bien étrange, ſi, ſoûtenir qu'on doit aimer Dieu, s'appeloit écrire contre les Jéſuites. Que mon frere avoit apporté avec lui vingt paſſages de dix ou douze de leurs

voix foible. M. Despréaux avoit peine à entendre, ſur tout de l'oreille gauche. C'eſt, pour le dire en paſſant, ce qui l'obligeoit de prier ceux qui alloient le voir, de ſe mettre à ſa droite, quand même cette place n'étoit pas la plus honorable par la ſituation où l'on ſe trouvoit.

4. *Qu'il avoit autrefois enſeigné la Théologie.*] Au Collège de Lyon.

leurs fameux Ecrivains, qui soûtenoient en termes beaucoup plus forts que ceux de mon Epître, que pour être justifié, il faut indispensablement aimer Dieu. Qu'enfin j'avois si peu songé à écrire contre les Jésuites, que les premiers à qui j'avois lû mon Ouvrage, c'étoit six Jésuites des plus célèbres, qui m'avoient tous dit, qu'un Chrétien ne pouvoit pas avoir d'autres sentimens sur l'Amour de Dieu, que ceux que j'énonçois dans mes Vers. J'ai ajoûté ensuite, que depuis peu j'avois eû l'honneur de réciter mon Ouvrage à Monseigneur l'Archevêque de Paris, & à Monseigneur l'Evêque de Meaux, qui en avoient tous deux paru, pour ainsi dire, transportez. Qu'avec tout cela néanmoins, si sa Réverence croïoit mon Ouvrage périlleux, je venois présentement pour le lui lire, afin qu'il m'instruisît de mes fautes. Enfin je lui ai fait le même compliment que je fis à Monseigneur l'Archevêque, lorsque j'eûs l'honneur de le lui réciter, qui étoit que je ne venois pas pour être loüé, mais pour être jugé: que je le priois donc de me prêter une vive attention, & trouver bon même que je lui répetasse beaucoup d'endroits. Il a fort approuvé ma proposition; & je lui ai lû mon Epître très-posément; jettant au reste dans ma lecture toute la force & tout l'agrément que j'ai pû. J'oubliois de vous avertir que je lui ai auparavant dit encore une particularité, qui l'a assez agréablement surpris; c'est à savoir que je prétendois n'avoir proprement fait autre chose dans mon Ouvrage, que mettre en Vers la Doctrine qu'il venoit de nous débiter, & l'ai assûré que j'étois persuadé que lui-même n'en disconviendroit pas.

pas. Mais pour en revenir au récit de ma Pièce, croiriez-vous, Monsieur, que la chose est arrivée comme je l'avois prophétisé, & qu'à la réserve des deux petits scrupules, qu'il vous a dits, & qu'il nous a répetez, qui lui étoient venus au sujet de ma hardiesse à traiter en Vers une matière si délicate, il n'a fait d'ailleurs que s'écrier, PULCHRE, BENE, RECTE. *Cela est vrai, Cela est indubitable; Voilà qui est merveilleux. Il faut lire cela au Roi. Répetez-moi encore cet endroit. Est-ce là ce que Monsieur Racine m'a lû?* Il a été sur tout extrémement frappé de ces Vers, que vous lui aviez passez, & que je lui ai recitez avec toute l'énergie dont je suis capable.

Cependant on ne voit que Docteurs, même austères,
Qui les semant par tout s'en vont pieusement
De toute piété saper le fondement, &c.

Il est vrai que je me suis heureusement avisé d'inserer dans mon Epître huit Vers que vous n'avez point approuvez, & que mon Frère juge très-à-propos de rétablir. Les voici. C'est ensuite de ce Vers,

Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croïez-moi.

Qui fait exactement ce que ma Loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.
Faites-le donc; & sûr qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts,

Qu'en sa faveur souvent la plus sainte Ame é-
prouve.

Marchez, courez à lui. Qui le cherche, le
trouve;

Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,

Plus par vos actions songez à l'arrêter.

Il m'a fait redire trois fois ces huit Vers. Mais je ne saurois vous exprimer avec quelle joie, quels éclats de rire il a entendu la Prosopopée de la fin. En un mot, j'ai si bien échauffé le Révérend Père, que sans une visite, que dans ce tems-là[5] Monsieur son Frère lui est venu rendre, il ne nous laissoit point partir, que je ne lui eusse récité aussi les deux autres nouvelles Epîtres de ma façon, que vous avez lûës au Roi. Encore ne nous a-t-il laissé partir, qu'à la charge que nous l'irions voir[6] à sa maison de Campagne: & il s'est chargé de nous faire avertir du jour où nous l'y pourrions trouver seul. Vous voïez donc, Monsieur, que si je ne suis pas bon Poëte, il faut que je sois bon Récitateur. Après avoir quitté le Père de la Chaize, nous avons été voir le Pere Gaillard, à qui j'ai aussi, comme vous pouvez penser, récité l'Epître. Je ne vous dirai point les loüanges excessives qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inspiré de Dieu, & m'a dit qu'il n'y avoit que des Coquins, qui pussent contredire mon opinion. Je l'ai fait ressou-

5. *Monsieur son Frere.*] Le Comte de la Chaize, Capitaine de la Porte du Roi.

6. *A sa Maison de Campagne.*] A Mont-Louïs: maison à une demi-lieuë de Paris qui appartient aux Jesuites de la
ruë

souvenir[7] du petit Théologien, avec qui j'eûs une prise devant lui chez Monsieur de Lamoignon. Il m'a dit que ce Théologien étoit le dernier des hommes. Que si sa Société avoit à être fâchée, ce n'étoit pas de mon Ouvrage, mais de ce que des gens osoient dire que cet Ouvrage étoit fait contre les Jésuites. Je vous écris tout ceci à dix heures du soir, au courant de la plume. Je vous prie de retirer la Copie que vous avez mise entre les mains de Madame de.... afin que je lui en donne une autre, où l'Ouvrage soit dans l'état où il doit demeurer. Je vous embrasse de tout mon cœur, & suis tout à vous.

ruë Saint Antoine. Le R. P. de la Chaize, qui l'avoit fort embellie, y passoit ordinairement toutes les Semaines deux ou trois jours.

7. *Du petit Théologien.*] Voïez la Remarque sur le Vers 191. de l'Epître XII.



A MONSIEUR
DE MAUCROIX.
[1] *LETTRE IX.*

LEs choses hors de vrai-semblance, qu'on m'a dites de Mr. DE LA FONTAINE, sont à peu près celles que vous avez devinées : je veux dire, que ce sont ces haires, ces cilices, & ces disciplines, dont on m'a assûré qu'il affligeoit fréquemment son Corps, & qui m'ont

1. Cette Lettre, qui est du 29. Avril 1695. & dont j'ai l'Original entre les mains, parut la première fois dans un Recueil imprimé à Paris chez Jaques Etienne, 1710. sous le titre d'*Oeuvres postumes de Mr. de Maucroix*. Les Journalistes de Trévoux, parlant de ce Volume dans leur mois d'Octobre de la même année, dirent que *c'est le chef-d'œuvre d'un Ecrivain, qui profitant de ses réflexions & des critiques, a toûjours été attentif à perfectionner ses Ouvrages; & qui dans ceux-ci paroît s'être entièrement corrigé de ce stile un peu lâche qu'on blâme dans ses premières Traductions.* En effet, les Traductions que Monsieur de Maucroix avoit publiées de son vivant, & la plûpart de celles qui entrent dans ce Recueil, sont d'un stile & d'un goût si différent, que le Public ne tarda pas à mettre une partie de celles-ci sur le compte de l'Editeur. Cependant l'Editeur, zèlé pour la mémoire de Monsieur de Maucroix, auroit persisté à ne rien avouër, s'il n'avoit été trahi obligeamment par quelques Amis, qu'il avoit emploïez à la révision de ces Ouvrages, & nommément par Monsieur Despréaux lui-même. Ce qui fut cause que dans la seconde Edition de Paris, & dans celle de Hollande*, ce Recueil perdant son pre-

* Ce Livre n'a point été imprimé en Hollande, mais on a mis sur une partie des exemplaires *A Amsterdam chez P. Humbert.*

m'ont paru d'autant plus incroïables de notre défunt Ami, que jamais rien, à mon avis, ne fut plus éloigné de son caractère que ces mortifications. Mais quoi? La grace de Dieu ne se borne pas à des changemens ordinaires, & c'est quelquefois de véritables métamorphoses qu'elle fait. Elle ne paroît pas s'être répanduë de la même sorte sur le pauvre [2] Mr. Cassandre, qui est mort tel qu'il a vêcu; c'est à savoir très-misanthrope, & non seulement haïssant les hommes, mais aïant même assez de peine à se réconcilier avec Dieu, à qui, disoit-il, si le raport qu'on m'a fait est veritable, il n'avoit nulle obligation. Qui eût crû que de ces deux hommes, c'étoit Monsieur de la Fontaine [3] qui étoit

premier titre d'*Oeuvres Postumes* &c. fut imprimé sous celui de *Traductions diverses pour former le goût de l'Eloquence, sur les modeles de l'Antiquité.*

2. *Monsieur Cassandre.*] J'ai parlé de lui dans la Remarque sur le 1. Vers de la I. Satire.

3. *Qui étoit le Vase d'élection.*] Rien de plus certain que la conversion de Monsieur de la Fontaine. En pourroit-on douter après le témoignage qu'on voit ici? Ceux qui l'ont connu particulierement, assurent qu'il ne s'étoit point forgé de Systême contraire à la Foi; & que c'étoit seulement un Esprit indéterminé & indolent sur la Religion, comme sur la plûpart des autres choses. Environ deux ans avant sa mort, il envisagea l'autre vie avec une telle fraïeur, que ses Amis crûrent qu'il se troubleroit: ce qui pourtant n'empêcha pas que dans certains intervalles, où son inconstance naturelle reprenoit le dessus, il ne rimât encore deux ou trois petits Contes assez gais, dont on lui avoit fait le récit. Et même peu de jours avant sa dernière maladie, étant à dîner chez Mr. de Sillery, Evêque de Soissons, comme le discours tomba sur le goût de ce Siècle: *Vous trouverez encore parmi nous*, dit-il de tout son serieux, *une infinité de gens qui estiment plus Saint Augustin que Rabelais.* On éclata de rire à cette proposition, sans que La Fontaine s'aperçût qu'elle dût être rectifiée. La veille de sa mort il repeta plusieurs fois, que s'il deman-

étoit le Vase d'élection ? Voilà, Monsieur, de quoi augmenter les réflexions sages & Chrétiennes, que vous me faites dans votre Lettre, & qui me paroissent partir d'un cœur sincérement persuadé de ce qu'il dit.

Pour venir à vos Ouvrages, j'ai déja commencé à conferer le Dialogue des Orateurs avec le Latin. Ce que j'en ai vû me paroît extrémement bien. La Langue y est parfaitement écrite. Il n'y a rien de gêné, & tout y paroît libre & original. Il y a pourtant des endroits, où je ne conviens pas du sens que vous avez suivi. J'en ai marqué quelques-uns avec du craïon, & vous y trouverez ces marques quand on vous les renvoïera. Si j'ai le tems, je vous expliquerai mes objections : car je doute sans cela que vous les puissiez bien comprendre. En voici une que par avance je vais vous écrire, parce qu'elle me paroît plus de consé- quen-

mandoit au Seigneur une prolongation de quelques jours, c'étoit pour se faire traîner dans un tombereau par les rues de Paris, afin que personne n'ignorât combien il detestoit les Poësies licentieuses qu'il avoit eu le malheur de composer. Enfin, pour ne rien omettre ici de ce qui regarde la sincerité de sa conversion, & les vives fraïeurs dont elle fut accompagnée, je vais raporter une Lettre, qui lui fut écrite par son ami Maucroix le 14. de Février, 1695. c'est à-dire, un mois avant sa mort ; car il mourut le 13. de Mars suivant. Cette Lettre qui m'a été remise en original, est imprimée parmi les prétenduës Oeuvres posthumes de Monsieur de Maucroix. La voici. „ Mon „ cher Ami, la douleur que ta derniere Lettre me cause, „ est telle que tu te la dois imaginer. Mais en même tems „ je te dirai que j'ai bien de la consolation des disposi- „ tions Chrétiennes, où je te vois. Mon très-cher, les „ plus justes ont besoin de la misericorde de Dieu. Prens „ y donc une entière confiance, & souviens-toi qu'il s'ap- „ pelle le Pere des misericordes, & le Dieu de toute con- „ so-

quence que les autres. C'eſt à la page 6. de votre Manuſcrit, où vous traduiſez, *Minimum inter tot ac tanta locum obtinent imagines, ac tituli & ſtatuæ, quæ neque ipſa tamen negliguntur:* „ Au prix de ces talens ſi eſtimables, „ qu'eſt-ce que la nobleſſe, & la naiſſance, „ qui pourtant ne ſont pas mépriſées ? Il ne s'agit point à mon ſens dans cet endroit de la nobleſſe ni de la naiſſance, mais des Images, des Inſcriptions, & des Statuës, qu'on faiſoit faire ſouvent à l'honneur des Orateurs, & qu'on leur envoïoit chez eux. Juvénal parle d'un Avocat de ſon tems, qui prenoit beaucoup plus d'argent que les autres, à cauſe qu'il en avoit une équeſtre. Sans raporter ici toutes les preuves que je vous pourrois alléguer, Maternus lui-même, dans votre Dialogue, fait entendre clairement la même choſe, lorsqu'il dit que *ces Statuës & ces Ima-*

„ ſolation. Invoque le de tout ton cœur. Qu'eſt ce qu'u-„ ne veritable contrition ne peut obtenir de cette bonté „ infinie? Si Dieu te fait la grace de te renvoïer la ſanté, „ j'eſpère que tú viendras paſſer avec moi les reſtes de ta „ vie, & que ſouvent nous parlerons enſemble des miſeri-„ cordes de Dieu. Cependant, ſi tu n'as pas la force de „ m'écrire, prie Monſieur Racine de me rendre cet of-„ fice de charité, le plus grand qu'il me puiſſe jamais ren-„ dre. Adieu, mon bon, mon ancien, mon veritable „ Ami. Que Dieu, par ſa très-grande bonté, prenne ſoin „ de la ſanté de ton corps, & de celle de ton ame.

4. *Juvénal parle d'un Avocat.*] Satire VII. v. 124.
Æmilio dabitur, quantum petet: (& melius nos
Egimus) hujus enim ſtat currus aheneus alti
Quadrijuges in veſtibulis, atque ipſe feroci
Bellatore ſedens curvatum haſtile minatur
Eminus, & ſtatuâ meditatur prælia luſcâ.

 5. Lon-

Images se sont emparées malgré lui de sa maison. Æra, & *imagines*, *quæ etiam me nolente in domum meam irruperunt.* Excusez, Monsieur, la liberté que je prends de vous dire si sincérement mon avis. Mais ce seroit dommage, qu'un aussi bel Ouvrage que le vôtre eût de ces taches où les Savans s'arrêtent, & qui pourroient donner occasion de le ravaler. Et puis vous m'avez donné tout pouvoir de vous dire mon sentiment.

Je suis bien aise que mon goût se rencontre si conforme au vôtre, dans tout ce que je vous ai dit de nos Auteurs, & je suis persuadé aussi bien que vous, que Monsieur Godeau est un Poëte fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui ce que 5 Longin dit d'Hyperide, qu'il est toûjours à jeun, & qu'il n'a rien qui remuë, ni qui échauffe: en un mot qu'il n'a point cette force de stile, & cette vivacité d'expression, qu'on cherche dans les Ouvrages, & qui les font durer. Je ne sais point s'il passera à la Posterité: mais il faudra pour cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire qu'il est déja mort, n'étant presque plus maintenant lû de personne. Il n'en est pas ainsi de Malherbe, qui croît de réputation à mesure qu'il s'éloigne de son siécle. La verité est pourtant, & c'étoit le sentiment de notre cher Ami Patru, que la nature ne l'avoit pas fait grand Poëte. Mais il corrige ce défaut par son esprit & par son travail. Car personne n'a plus travaillé ses Ouvrages que lui, comme il paroît assez par le petit nombre de Piè-

5. *Longin dit Hyperide.*] Traité du Sublime, chap. 28.

Pièces qu'il a faites. Notre Langue veut être extrémement travaillée. Racan avoit plus de génie que lui ; mais il est plus négligé, & songe trop à le copier. Il excelle sur tout, à mon avis, à dire les petites choses, & c'est en quoi il ressemble mieux aux Anciens, que j'admire sur tout par cet endroit. Plus les choses sont sèches & malaisées à dire en Vers, plus elles frapent quand elles sont dites noblement, & avec cette élégance qui fait proprement la Poësie. Je me souviens que Monsieur de la Fontaine m'a dit plus d'une fois, que les deux Vers de mes Ouvrages qu'il estimoit davantage, c'étoit ceux où je louë le Roi d'avoir établi la Manufacture des Points de France, à la place des Points de Venise. Les voici. C'est dans la premiere Epître à sa Majesté.

Et nos Voisins frustrez de ces tributs serviles,
Que païoit à leur Art le Luxe de nos Villes.

Virgile & Horace sont divins en cela, aussi bien qu'Homère. C'est tout le contraire de nos Poëtes, qui ne disent que des choses vagues, que d'autres ont déja dites avant eux, & dont les expressions sont trouvées. Quand ils sortent de là, ils ne sauroient plus s'exprimer, & ils tombent dans une sécheresse qui est encore pire que leurs larcins. Pour moi je ne sais pas si j'y ai réussi : mais quand je fais des Vers, je songe toujours à dire ce qui ne s'est point encore dit en notre Langue. C'est ce que j'ai principalement affecté

« dans une nouvelle Epître, que j'ai faite à propos de toutes les Critiques qu'on a imprimées contre ma derniere Satire. J'y conte tout ce que j'ai fait depuis que je suis au monde. J'y rapporte mes défauts, mon âge, mes inclinations, mes mœurs. J'y dis de quel Pere & de quelle Mere je suis né. J'y marque les degrez de ma fortune; comment j'ai été à la Cour, comment j'en suis sorti; les incommoditez qui me sont survenuës; les Ouvrages que j'ai faits. Ce sont bien de petites choses dites en assez peu de mots, puisque la Pièce n'a pas plus de cent trente Vers. Elle n'a pas encore vû le jour, & je ne l'ai pas même encore écrite. Mais il me paroît que tous ceux à qui je l'ai récitée, en sont aussi frapez que d'aucun autre de mes Ouvrages. Croiriez-vous, Monsieur, qu'un des endroits où ils se récrient le plus, c'est un endroit qui ne dit autre chose, sinon qu'aujourd'hui, 7 que j'ai cinquante-sept ans, je ne dois plus prétendre à l'approbation publique. Cela est dit en quatre Vers que je veux bien vous écrire ici, afin que vous me mandiez si vous les approuvez.

Mais

6. *Dans une nouvelle Epître.* L'Epitre X. à ses Vers.

7. *Que j'ai cinquante-sept ans.*] Il en avoit cinquante-huit & demi, quand il écrivoit ceci.

8. *Surchargez de deux ans.*] L'Auteur mit *de trois ans*, quand il fit imprimer l'Epitre X.

9. *Aux Pièces que vous m'avez mises entre les mains.*] C'étoient *la Vieillesse*, *l'Amitié*, & *la premiere Tusculane* de Ciceron, avec le Dialogue *de Causis corruptæ Eloquentiæ*. Monsieur de Maucroix vouloit faire un Volume de ces quatre Traductions, & il les avoit données aux Reviseurs ordinaires pour avoir l'Approbation & le Privilège. Monsieur Du-

Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieilleſſe venuë,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chénuë,
A jetté ſur ma tête, avec ſes doigts peſans,
Onze Luſtres complets 8 ſurchargez de deux ans.

Il me ſemble que la Perruque eſt aſſez heureuſement frondée dans ces quatre Vers. Mais, Monſieur, à propos des petites choſes qu'on doit dire en Vers, il me paroît qu'en voila beaucoup que je vous dis en Proſe, & que le plaiſir que j'ai à vous parler de moi, me fait aſſez mal à propos oublier à vous parler de vous. J'eſpère que vous excuſerez un Poëte nouvellement délivré d'un Ouvrage. Il n'eſt pas poſſible qu'il s'empêche d'en parler, ſoit à droit, ſoit à tort.

Je reviens 9 aux Pièces que vous m'avez miſes entre les mains. Il n'y en a pas une qui ne ſoit très-digne d'être imprimée. Je n'ai point vû les Traductions des Traitez de la Vieilleſſe & de l'Amitié, qu'a faites auſſi bien que vous le Devot dont vous vous plaignez. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il a eû la hardieſſe, pour ne pas dire l'impudence, de retraduire les Confeſſions de Saint Auguſtin, après Meſſieurs de Port-

Du-Bois, de l'Academie Françoiſe, qui de ſon côté avoit traduit les Traitez *de la Vieilleſſe* & *de l'Amitié*, obtint des Reviſeurs qu'ils garderoient près d'un an le Manuſcrit de M. de Maucroix, & pendant ce temps-là il fit imprimer le ſien. Monſieur de Maucroix, après avoir bien grondé dans ſa Province contre la lenteur des Reviſeurs de Paris, apprit enfin le tour que Monſieur Du-Bois lui avoit joué. C'eſt à ce ſujet que Monſieur Despréaux lui dit ici : *le Devot dont vous vous plaignez.* Sa colère alla jusqu'à ne vouloir publier enſuite aucune de ces Traductions. On n'a imprimé après ſa mort que celle du Dialogue *des Cauſes* &c.

Port-Roïal ; & qu'étant autrefois leur humble & rampant Ecolier, il s'étoit tout à coup voulu ériger en Maître. Il a fait une Préface au devant de sa Traduction des Sermons de Saint Augustin, qui, quoi qu'assez bien écrite, est un chef-d'œuvre d'impertinence & de mauvais sens. Monsieur Arnauld, un peu avant que de mourir, a fait contre cette Préface une Dissertation [10] qui est imprimée. Je ne sais si on vous l'a envoïée : mais je suis sûr que si vous l'avez lûë, vous convenez avec moi qu'il ne s'est rien fait en notre Langue de plus beau ni de plus fort sur les matières de Rhétorique. C'est ainsi que toute la Cour & toute la Ville en ont jugé, & jamais Ouvrage n'a été mieux réfuté que la Préface du Devot. Tout le monde voudroit qu'il fût en vie, pour voir ce qu'il diroit en se voïant si bien foudroïé. Cette Dissertation est le pénultième Ouvrage de Monsieur Arnauld, & j'ai l'honneur que c'est par mes loüanges que ce grand Personnage a fini, puisque la Lettre qu'il a écrite sur mon sujet à Monsieur Perrault est son dernier Ecrit. Vous savez sans doute ce que c'est que cette Lettre qui me fait un

10. *Qui est imprimée.*] Le P. Lami Bénédictin, dans ses Traitez *De la Connoissance de soi-même*, & dans ses Eclaircissemens sur ces Traitez, se declara contre la Rhetorique, ou plutôt contre l'Eloquence, à l'exemple de Mr. Du Bois. Mr. de Sillery, Evêque de Soissons, le refuta aussi vivement que poliment, & l'Ouvrage de cet illustre Prelat fut imprimé en 1700. avec la Dissertation de Monsieur Arnauld, & une Préface du P. Bouhours, dans un Recueil qui a pour titre, *Reflexions sur l'Eloquence.* Le P. Lami aïant renouvellé cette dispute, Monsieur Gibert, savant Professeur de Rhetorique au Collège de Mazarin, a écrit contre lui avec beaucoup de succès.

11. *Comme autrefois.*] Quand Monsieur Despréaux eut l'hon-

un si grand honneur ; & Monsieur le Verrier en a une Copie, qu'il pourra vous faire tenir quand vous voudrez, supposé qu'il ne vous l'ait pas déja envoïée. Il est surprenant qu'un homme dans l'extrême vieillesse ait conservé toute cette vigueur d'esprit & de mémoire, qui paroît dans ces deux Ecrits, qu'il n'a fait pourtant que dicter ; la foiblesse de sa vuë ne lui permettant plus d'écrire lui-même.

Il me semble, Monsieur, que voila une longue Lettre. Mais quoi ? le loisir que je me suis trouvé aujourd'hui à Auteuil, m'a comme transporté à Rheims, où je me suis imaginé que je vous entretenois dans votre jardin, & que je vous revoïois encore, [11] comme autrefois, avec tous ces chers Amis que nous avons perdus, & qui ont disparu, [12] *velut somnium surgentis*. Je n'espère plus de m'y revoir. Mais vous, Monsieur, est-ce que nous ne vous reverrons plus à Paris, & n'avez-vous point quelque curiosité de voir ma solitude d'Auteuil ? Que j'aurois de plaisir à vous y embrasser, & à déposer entre vos mains les chagrins, que me donne tous les jours le mauvais goût [13] de la plû-

l'honneur d'accompagner le Roi en Alsace, il passa par Rheims.

12. *Velut somnium surgentis.*] On lit dans le Pseaume LXXII. 20. *Somnium surgentium.*

13. *De la plûpart de nos Académiciens*, &c.] Dans le Recueil dont j'ai parlé ci-dessus, *Remarque* 1. de cette Lettre, on avoit mis : *De la plûpart de nos Ecrivains modernes. Adieu, Monsieur, je suis extrèmement à Vous.* Et cette Lettre finissoit là. Le surplus, que j'ajoûte ici conformement à l'Original, fut supprimé par l'Editeur. On en verra la raison dans un billet que Monsieur Despreaux lui ecrivit de sa Maison au College de Loüis le Grand, le 13. de Decembre, 1709. & dont je crois qu'on me pardonnera

 de

plûpart de nos Académiciens, gens assez comparables aux Hurons & aux Topinambous, comme vous savez bien que je l'ai déja avancé dans mon Epigramme: *Clio vint l'autre jour* &c. J'ai supprimé cette Epigramme, & ne l'ai point mise dans mes Ouvrages, parce qu'au bout du compte je suis de l'Académie, & qu'il n'est pas honnête de diffamer un Corps, dont on est. Je n'ai même jamais montré à personne une badinerie que je fis ensuite pour m'excuser de cette Epigramme. Je vais la mettre ici pour vous divertir; mais c'est à la charge que vous me garderez le secret, & que ni vous ne la retiendrez par cœur, ni ne la montrerez à personne.

J'ai traité de Topinamboux
Tous ces beaux Censeurs, je l'avoüe,
Qui de l'Antiquité si follement jaloux,

Ai-

de transcrire ici une partie: ne fût-ce que pour faire connoître les sentimens que Monsieur Despreaux avoit, & que j'ai moi-même pour un si digne Ami.

» Vous m'avez fait un très-grand plaisir de m'envoïer » la Lettre que j'ai écrite à Monsieur de Maucroix. Car » comme elle a été écrite fort à la hâte, &, comme on » dit *currente calamo*, il y a des négligences d'expression » qu'il sera bon de corriger. Vous faites fort bien, au » reste, de ne point inserer dans votre copie la fin de cet» te Lettre; parce que cela me pourroit faire des affaires » avec l'Academie, & qu'il est bon de ne point reveiller » les anciennes querelles. J'oubliois à vous dire, qu'il est » vrai que mes Libraires me pressent fort de donner une » nouvelle Edition de mes Ouvrages; mais que je n'y suis » nullement disposé, évitant de faire parler de moi, & » fuïant le bruit, avec autant de soin que je l'ai cherché » autrefois. Je vous en dirai davantage la premiere fois » que j'aurai le bonheur de vous voir. Ce ne sauroit être » trop tôt. Faites-moi donc la grace de me mander quand

» vous

Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loüe.

Et l'Académie, entre nous,

Souffrant chez soi de si grands fous,

Me semble un peu Topinamboüe. 14

C'est une folie, comme vous voïez, mais je vous la donne pour telle. Adieu, Monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur, & suis entièrement à vous.

DESPRE'AUX.

„ vous voulez que je vous envoie mon carrosse. Il sera „ sans faute à la porte de votre Collège, à l'heure que „ vous me marquerez. Le droit du jeu pourtant seroit que „ j'allasse moi-même vous dire tout cela chez vous: mais „ comme je ne saurois presque plus marcher qu'on ne me „ soûtienne, & qu'il faut monter les degrez de votre escalier, pour avoir le plaisir de vous entretenir, je crois „ que le meilleur est de nous voir chez moi. Adieu, mon „ très-Reverend Pere. Croïez que je sens, comme je dois, „ les bontez que vous avez pour moi; & que je ne vous „ donne pas une petite place entre tant d'excellens hommes de votre Societe que j'ai eus pour amis, & qui „ m'ont fait l'honneur, comme vous, de m'aimer un peu; „ sans s'effraïer de l'estime très-bien fondée que j'avois „ pour Monsieur Arnauld, & pour quelques personnes de „ Port-Roïal, ne m'étant jamais mêlé des querelles de la „ Grace.

14. Voïez ce qui a été dit sur cette Epigramme, au second Tome, où elle est rapportée en son rang.

REPONSE DE MONSIEUR DE MAUCROIX[1].

LETTRE X.

23. *Mai*, 1695.

J'AI differé quelque tems à vous répondre, Monsieur. C'est moins par négligence que par discrétion. Il ne faut pas sans cesse interrompre vos études, ou votre repos.

Mais au lieu de commencer par les remercimens que je vous dois, souffrez que je vous fasse

1. François de Maucroix, Chanoine de Rheims, étoit né à Noyon le 7. de Janvier, 1619. & mourut à Rheims dans sa quatre-vingt-dixième annee, le 9 d'Avril, 1708. Il avoit été reçû Avocat, & il fréquenta le barreau jusqu'à l'âge de trente ans. On voulut alors l'engager à se marier: sur quoi il fit l'Epigramme suivante, qui est peut-être ce qu'il a fait de meilleur.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose:
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose,
Il faut y penser mûrement.
Gens Sages, en qui je me fie,

M'ont

fasse des reproches. Pourquoi me demander que j'excuse *la liberté que vous prenez de me dire si sincerement votre avis*? Vous ne sauriez, je vous jure, me faire plus de plaisir. Autant de coups de craïon sur mes Ouvrages, autant d'obligations que vous vous acquerez sur moi. Mais cela, Monsieur, c'est la pure vérité. Je conviens de bonne foi que je ne suis point entré dans le sens de l'Auteur sur ces mots *imagines ac tituli & statuæ*. Au cas que ma Traduction s'imprime, non-seulement je profiterai de votre correction, mais j'avertirai le Public qu'elle vient de vous, si vous l'agréez; & par là je me ferai honneur, car on verra du moins que je suis un peu de vos amis. Il y a encore dans ce Dialogue beaucoup d'autres endroits que je n'ai pas rendus scrupuleusement en notre Langue, parce qu'il auroit fallu des Notes pour les faire entendre à la plûpart des Lecteurs, qui ne sont point instruits des Coûtumes de

M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

Il se régla tellement sur cette maxime, que contre le gré de ses Amis, & lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il prit le parti de l'Eglise. Ses Amis en murmurérent, ils le voïoient avec regret quitter Paris; & ce fut à ce sujet que Monsieur de la Fontaine fit la Fable qui a pour titre: *Le Munier, son fils, & l'Ane*. Les quatre Lettres initiales, *A. M. D. M.* qui sont après le titre, signifient, *A Monsieur de Maucroix*.

§ Il semble qu'on veuille dire ici que Mr. de la Fontaine *fit*, ou inventa cette Fable pour Mr. de Maucroix: mais si c'est là la pensée du Commentateur il se trompe assûrément. Cette Fable n'est pas originairement de la Fontaine, mais de Malherbe, qui la *fit* ou inventa pour son Ami Racan. Voïez la Vie de Malherbe par Racan; & la Fable même de la Fontaine. DU MONTEIL.

2. Quand

de l'Antiquité, & qui sont cependant bien aises qu'on leur épargne la peine de se rabattre sur des Notes. Vous savez d'ailleurs que le Texte de cet Ouvrage est fort corrompu; la lettre y est souvent défectueuse: comment donc le traduire si litéralement?

Venons à Mr. Godeau. Je tombe d'accord qu'il écrivoit avec beaucoup de facilité. Il faisoit deux & trois cens Vers, comme dit Horace, *stans pede in uno*. Ce n'est pas ainsi que se font les bons vers. Je m'en rapporte volontiers à votre expérience. Néanmoins, parmi les vers négligez de Mr. Godeau, il y en a de beaux qui lui échapent. Par exemple, lorsqu'il dit à Virgile en lui parlant de ses Géorgiques,

Soit que d'un coûtre d'or tu fendes les guérets,

ne trouvez-vous pas que ce Vers-là est heureux? Mais pour vous dire la vérité, dès notre jeunesse même nous nous sommes apperçûs que Mr. Godeau ne varie point assez. La plûpart de ses Ouvrages sont comme des Logogryphes, car il commence toûjours par exprimer les circonstances d'une chose, & puis il y joint le mot. On ne voit point d'autre figure dans son *Benedicite*, dans son *Laudate*, & dans ses Cantiques. A l'égard de Mal-

2. Quand le second Vers étoit plus foible que le premier, Monsieur Despréaux l'appelloit *le Frere-Chapeau*: faisant allusion à l'usage des Moines qui sont accompagnez d'un Frere, quand ils sortent du Couvent. *On ne verra point*, disoit-il, *de Frere-Chapeau parmi mes Vers*. Aussi fai-

Malherbe & de Racan, selon moi vous en jugez très-bien, & comme toute ma vie j'en ai entendu juger aux plus habiles. Ce que notre ami la Fontaine vous a dit sur les deux Vers qu'il estimoit le plus dans vos Ouvrages, il me l'a dit aussi; & je ne sais pas même si je ne lui ai point dit cela le premier, je n'en voudrois pas répondre. Du reste, j'ai bien reconnu, il y a long-tems, que vous ne dites point les choses comme les autres. Vous ne vous laissez pas gourmander, s'il faut ainsi dire, par la Rime. C'est, à mon avis, l'écueil de notre versification, & je suis persuadé que c'est par-là que les Grecs & les Latins ont un si grand avantage sur nous. Quand ils avoient fait un vers, ce vers demeuroit; mais pour nous ce n'est rien que de faire un vers, il en faut faire deux; & que le second ne paroisse pas fait pour tenir compagnie au premier. [a]

L'endroit de votre dernière Epître, dont vous me régalez, me fait souhaiter le reste avec une extrême impatience. J'aime bien cette *Vieillesse qui est venuë sous vos cheveux blonds*, & si tout le reste est de la sorte, vous pourrez dire comme Malherbe, [3] *Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore, non loin de mon berceau commencèrent leur cours. Je les possèdai jeune, & les possède encore à la fin de mes*

faisoit-il ordinairement le second Vers avant le premier, comme je l'ai dit ailleurs.

3. Ces quatre vers de Malherbe sont la Stance trente-sixième de son Ode pour le Roi allant châtier la rebellion des Rochelois.

4. Mon-

mes jours. Ne trouvez-vous pas plaisant que j'écrive des vers comme si c'étoit de la prose ? Racan n'écrivoit pas autrement ses Poësies.

J'ai lû la Dissertation de Mr. Arnauld sur la Préface du Devot. Je fus fâché, en la lisant, de n'être pas un peu plus vindicatif que je ne suis, car j'aurois eû bien du plaisir à voir tirer de si belle force les oreilles à mon homme. Qu'auroit-il pû répondre à tant de bonnes raisons, qui détruisent son ridicule systême d'Eloquence? Faites-moi la grace de m'envoïer cette Lettre que Monsieur Arnauld écrit à Mr. Perrault, & où il parle de vous comme toute la France en doit parler. Monsieur Perrault est un galant homme, qui entend raison sur tout, excepté sur les Modernes. Depuis qu'il a épousé leur parti, il s'aveugle même sur le merite des Modernes qui défendent les Anciens. Notre siècle, il est vrai, a produit de très-grands hommes en toute sorte d'Arts & de Sciences. La magnanimité des Romains se retrouve toute entière dans Corneille, & il y a beaucoup de Scènes dans Moliere qui déconcerteroient la gravité du plus sévère des Stoïques. Mais nous ne sommes pas contens de ces loüanges, & à moins de mettre les Anciens sous nos pieds, nous ne croïons pas être assez élevez. Quand nous en serions nous-mêmes les Juges, nous devrions avoir honte de prononcer en notre faveur. C'est de la Posterité qu'il faut attendre

4. **Monsieur de Maucroix ne prend ici que la qualité de Traducteur: cependant il a fait de Poësies, & même on peut**

dre un jugement décisif ; & il y a certainement peu de nos Ecrivains, qui, comme vous, Monsieur, ne doivent pas craindre de paroître un jour devant son Tribunal.

Pour moi, & les Traducteurs mes confrères, c'est inutilement que nous le craindrions. Vous m'avez dit plus d'une fois que la Traduction n'a jamais mené personne à l'Immortalité. Mettant la main à la conscience, je crois aussi que j'aurois tort d'y prétendre. Je ne m'en flatte point. *Oportet unumquemque de mortalitate aut de immortalitate sua cogitare.* Ce mot de Pline le Jeune me paroit une des meilleures choses qu'il ait dites. Pour écrire, il me faudroit un grand fonds de Science, & peu de paresse. Je suis fort paresseux, & je ne sais pas beaucoup. La Traduction répare tout cela. Mon Auteur est savant pour moi; les matières sont toutes digérées; l'invention & la disposition ne me regardent pas; je n'ai qu'à m'énoncer. Un avantage que je trouve encore dans la Traduction, & dont tout le monde ne s'avise point, c'est qu'elle nous fait connoître parfaitement un Auteur; elle nous le fait voir tout nud, si j'ose parler ainsi: le Traducteur découvre toutes ses beautez & tous ses défauts. Je n'ai jamais si bien connu Ciceron, que je fais présentement; & si j'étois aussi hardi que les Critiques de son siècle, j'oserois peut-être, comme eux, lui reprocher en quelques endroits un peu de verbiage; mais il ne m'appartient pas de parler avec si peu de respect d'un

peut dire qu'il n'y réussiroit pas mal, à en juger par le peu que nous en avons dans quelques Recueils.

d'un ſi grand Orateur. Je vous avoüë pourtant que ſi la fortune m'eût fixé à Paris, je me ſerois hazardé à compoſer une Hiſtoire de quelqu'un de nos Rois. Mais je me trouve dans un lieu où l'on manque de tous les ſecours néceſſaires à un Ecrivain. Ainſi j'ai été contraint de me borner à la Traduction. Je ne ſaurois m'en repentir, ſi j'ai le bonheur de vous plaire un peu. Aimez-moi toûjours, je vous ſupplie, & aſſurez le cher Mr. Racine, que je ſerai éternellement ſon très-humble ſerviteur, auſſi bien que le vôtre.



LET-

LETTRE DE Mr. RACINE[1] A L'AUTEUR DES HERESIES IMAGINAIRES, ET DES DEUX VISIONAIRES,

LETTRE XI.

MONSIEUR,

Je vous déclare que je ne prens point de parti entre Mr. Desmarêts & Vous. Je laisse à juger

1. J'ai déja averti dans les Remarques sur l'Epigramme à Mr. Racine, que je raporterois tout au long une de ses Lettres. Le nom de l'Auteur & le merite de cette Piéce, m'ont interessé à la conserver; & j'ai crû pouvoir avec bienseance associer un Ouvrage de Mr. Racine à ceux de Mr. Despréaux son ami & son confrere. En voici le sujet. Mr. Racine aïant fait ses études à Port Roïal des Champs, vint à Paris, & tourna toutes les vûës du côté de la Poësie. Quand Desmarêts écrivit contre Port-Roïal Mr. Nicole repliqua à Desmarêts par huit Lettres, intitulées

juger au monde quel eſt le Viſionaire de vous deux. J'ai lû jusqu'ici vos Lettres avec aſſez d'indifférence, quelquefois avec plaiſir, quelquefois avec dégoût, ſelon qu'elles me ſembloient bien ou mal écrites. Je remarquois que vous prétendiez prendre la place de l'Auteur [3] des petites Lettres, mais je remarquois en même tems que vous étiez beaucoup au deſſous de lui, & qu'il y avoit une grande difference entre une *Provinciale*, & une *Imaginaire*.

Je m'étonnois même de voir le Port-Roïal aux mains avec [4] Mr. Chamillard & Desmarêts. Où eſt cette fierté, diſois-je, qui n'en vouloit qu'au Pape, aux Archevêques, & aux Jéſuites? Et j'admirois en ſecret la conduite de ces Peres qui vous ont fait prendre le change, & qui ne ſont plus maintenant que les ſpectateurs de vos querelles. Ne croïez pas pour cela que je vous blâme de les laiſſer en repos. Au contraire, ſi j'ai à vous blâmer de quelque choſe, c'eſt d'étendre vos inimitiez trop loin, & d'intereſſer dans le démêlé que vous avez avec Desmarêts, cent autres perſonnes dont vous

lées *Viſionaires*; & dans la prémiere de ces Lettres, qui eſt datée du dernier jour de Decembre, 1665. il traita les faiſeurs de Romans, & les Poëtes de Théatre, d'*Empoiſonneurs publics, & de gens horribles parmi les Chrétiens.* Mr. Racine, qui avoit déja donné au Public ſes deux premières Tragédies, crût avoir ſujet de penſer que ce trait-là tomboit en particulier ſur lui: il prit la défenſe du Théatre, & attaqua Meſſieurs de Port-Roïal. Ces Meſſieurs, alarmez par cette Lettre, qui les menaçoit d'un Ecrivain auſſi redoutable que Paſcal, trouverent le moïen d'appaiſer le jeune Racine, & même ils le regagnérent tellement, que jusqu'à ſa mort il a été un de leurs plus zèlez partiſans.

2. *A l'Auteur des Hereſies* &c.] En 1664, & 1665. M M. de Port-Roïal publièrent ſucceſſivement dix Lettres, intitulées les *Imaginaires, ou Lettres ſur l'Hereſie imaginaire*; & en

vous n'avez aucun ſujet de vous plaindre.

Et qu'eſt-ce que les Romans & les Comédies peuvent avoir de commun avec le Janſéniſme? Pourquoi voulez-vous que ces Ouvrages d'eſprit ſoient une occupation peu honorable devant Dieu ? Faut-il, parce que Deſmarêts a fait autrefois un Roman, & des Comédies, que vous preniez en averſion tous ceux qui ſe ſont mêlez d'en faire ? Vous avez aſſez d'ennemis ; pourquoi en chercher de nouveaux ? O que le Provincial étoit bien plus ſage que vous ! Voïez comme il flate l'Académie dans le tems même qu'il perſecute la Sorbone. Il n'a pas voulu ſe mettre tout le monde ſur les bras. Il a ménagé les faiſeurs de Romans. Il s'eſt fait violence pour les louer. Car Dieu-merci vous ne louez jamais que ce que vous faites. Et croïez-moi, ce ſont peut-être les ſeules gens qui vous étoient favorables.

Mais, ſi vous n'étiez pas content d'eux, il ne falloit pas tout d'un coup les injurier. Vous pouviez emploïer des termes plus doux que ces mots [5] d'*Empoiſonneurs publics*, & de *gens horribles*

en 1666. ils en donnèrent de même huit autres, ſous le titre de *Viſionaires*, qui étoient une ſuite des précedentes. On attribuë ces Lettres à Mr. Nicole. Quand Mr. Racine compoſa celle-ci on n'avoit encore publié que les deux premieres *Viſionaires*, en Janvier 1666

3. *Des petites Lettres.*] Des Lettres Provinciales.

4. *Monſieur Chamillard.*] Docteur de Sorbonne.

5. *D'Empoiſonneurs publics* &c.] Voici le paſſage de la premiere Viſionaire. *Ces qualitez* [de faire des Romans & des Pièces de Théatre] *qui ne ſont pas fort honorables au jugement des honnêtes gens, ſont horribles étant conſiderées ſelon les principes de la Religion Chrétienne, & les règles de l'Evangile. Un faiſeur de Romans, & un Poëte de Théatre eſt un empoiſonneur public, non des corps, mais des ames* &c.

ribles parmi les Chrétiens. Penſez-vous que l'on vous en croïe ſur votre parole? Non, non, Monſieur, on n'eſt point accoûtumé à vous croire ſi légèrement. Il y a vingt ans que vous dites tous les jours que les cinq Propoſitions ne ſont pas dans Janſenius: cependant on ne vous croit pas encore.

Mais nous connoiſſons l'auſterité de votre Morale. Nous ne trouvons point étrange que vous damniez les Poëtes, vous en damnez bien d'autres qu'eux. Ce qui nous ſurprend, c'eſt de voir que vous voulez empêcher les hommes de les honorer. Hé! Monſieur, contentez-vous de donner les rangs dans l'autre Monde, ne règlez point les récompenſes de celui-ci. Vous l'avez quitté, il y a long-temps. Laiſſez-le juger des choſes qui lui appartiennent. Plaignez-le, ſi vous voulez, d'aimer des bagatelles & d'eſtimer ceux qui les font. Mais ne leur enviez point de miſérables honneurs, auſquels vous avez renoncé. Auſſi bien il ne vous ſera pas facile de les leur ôter. Ils en ſont en poſſeſſion depuis trop de ſiècles. Sophocle, Euripide, Terence, Homère & Virgile, nous ſont encore en vénération, comme ils l'ont été dans Athènes & dans Rome. Le temps qui a abbatu

6. *Des Enluminures, des Chamillardes, &c.*] Ce ſont les Titres de quelques Livres, que Meſſieurs de Port-Roïal écrivoient en ce tems-là contre leurs Adverſaires.

§ Les Jeſuites aïant fait imprimer en 1654. un Almanac, où ſous diverſes figures emblematiques, ils repréſentoient les Janſeniſtes comme les ennemis de l'Egliſe, &c: Mr. de Saci y oppoſa un Poëme d'environ mille vers, intitulé les *Enluminures du fameux Almanac des PP. Jeſuites, intitulé* LA DEROUTE *& Confuſion des Janſeniſtes*, dans lequel il tournoit cette Eſtampe en ridicule, & ſe moquoit

tu les Statuës qu'on leur a élevées à tous, & les Temples mêmes qu'on a élevez à quelques-uns d'eux, n'a pas empêché que leur mémoire ne vînt jusqu'à nous. Notre siècle, qui ne croit pas être obligé de suivre votre jugement en toutes choses, nous donne tous les jours des marques de l'estime qu'il fait de ces sortes d'Ouvrages, dont vous parlez avec tant de mépris; & malgré toutes ces maximes sévères que toûjours quelque passion vous inspire, il ose prendre la liberté de considerer toutes les personnes en qui l'on voit luire quelques étincelles du feu qui échauffa autrefois ces grands Génies de l'Antiquité.

Vous croïez sans doute qu'il est bien plus honorable de faire [6] des *Enluminures*, des *Chamillardes*, & des *Onguents pour la brûlure*. Que voulez-vous? Tout le monde n'est pas capable de s'occuper à des choses si importantes, tout le monde ne peut pas écrire contre les Jésuites. On peut arriver à la gloire par plus d'une voïe.

Mais, direz-vous, il n'y a plus maintenant de gloire à composer des Romans & des Comédies. Ce que les Païens ont honoré est devenu horrible parmi les Chrétiens. Je ne suis pas

quoit à son tour des Reverends Peres Jésuites. Voïe la Note de Mr. Nicole sur la troisième Lettre *Provinciale*.

Mr. Chamillard publia quelques Lettres contre Messieurs de Port Roïal, qui furent refutées par d'autres Lettres, auxquelles ou donna le nom de *Chamillardes*.

L'*Onguent pour la brûlure* &c. petit Poëme contre les Jésuites, qui parut en 1664. est de Mr. Barbier Daucourt, si connu par sa Critique des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* du Pere Bouhours. DU MONTEIL.

 7. Voïez

pas un Théologien comme Vous ; je prendrai pourtant la liberté de vous dire, que l'Eglise ne nous défend point de lire les Poëtes, qu'elle ne nous commande point de les avoir en horreur. C'est en partie dans leur Lecture que les anciens Peres se sont formez. Saint Grégoire de Nazianze n'a pas fait de difficulté de mettre la Passion de Notre Seigneur en Tragédie. Saint Augustin cite Virgile aussi souvent que vous citez Saint Augustin.

Je sai bien qu'il s'accuse de s'être laissé attendrir à la Comédie, & d'avoir pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce que vous concluez de là? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, & ne plus aller à la Comédie? Mais Saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'Eglise; est-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'Eglise?

Et vous autres qui avez succedé à ces Peres, de quoi vous êtes-vous avisez de mettre en François les Comédies de Terence? Falloit-il interrompre vos saintes occupations pour devenir des Traducteurs de Comédies? Encore, si vous nous les aviez données avec leurs graces, le Public vous seroit obligé de la peine que vous avez prise. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertez. Mais vous dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté ne sert qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi vous voilà vous-mêmes au rang des *Empoisonneurs*.

Est-ce que vous êtes maintenant plus saints que vous n'étiez en ce tems-là? Point du tout. Mais en ce tems-là Desmarêts n'avoit pas écrit con-

contre vous. Le crime du Poëte vous a irritez contre la Poësie. Vous n'avez pas consideré que ni Monsieur d'Urfé, ni Corneille, ni Gomberville votre ancien ami n'étoient point responsables de la conduite de Desmarêts. Vous les avez tous enveloppez dans sa disgrace. Vous avez même oublié que Mademoiselle de Scuderi avoit fait une Peinture avantageuse du Port-Roïal dans sa Clélie. Cependant j'avois oui dire que vous aviez souffert patiemment qu'on vous eût loüez dans ce Livre horrible. L'on fit venir au desert le volume qui parloit de Vous. Il y courut de main en main, & tous les Solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traitez d'illustres. Ne lui a-t-on pas même rendu ses loüanges dans l'une des Provinciales, & n'est-ce pas elle que l'Auteur entend lors qu'il parle d'une Personne qu'il admire sans la connoître?

Mais, Monsieur, si je m'en souviens, on a loüé même Desmarêts dans ces Lettres. D'abord l'Auteur en avoit parlé avec mépris, sur le bruit qui couroit qu'il travailloit aux Apologies des Jésuites. Il vous fit savoir qu'il n'y avoit point de part. Aussi-tôt il fut loüé comme un homme d'honneur, & comme un homme d'esprit 7.

Tout de bon, Monsieur, ne vous semble-t-il pas qu'on pourroit faire sur ce procédé les mêmes réflexions que vous avez faites tant de fois sur le procédé des Jésuites? Vous les accusez de n'envisager dans les personnes que la haine ou l'amour qu'on avoit pour leur Compa-

§ 7. Voïez l'Avertissement qui est à la fin de la seizième *Provinciale*. Du Monteil.

pagnie. Vous deviez éviter de leur ressembler. Cependant on vous a vûs de tout temps loüer & blâmer le même homme, selon que vous étiez contens ou mal satisfaits de lui. Surquoi je vous ferai souvenir d'une petite Histoire que m'a contée autrefois un de vos Amis. Elle marque assez bien votre caractère.

Il disoit qu'un jour deux Capucins arrivèrent au Port-Roïal, & y demanderent l'hospitalité. On les reçût d'abord assez froidement, comme tous les Religieux y étoient reçûs. Mais enfin il étoit tard, & l'on ne pût pas se dispenser de les recevoir. On les mit tous deux dans une chambre, & on leur porta à souper. Comme ils étoient à table, le Diable qui ne vouloit pas que ces bons Peres soupassent à leur aise, mit dans la tête de quelqu'un de vos Messieurs, que l'un de ces Capucins étoit un certain [8] Pere Maillard, qui s'étoit depuis peu signalé à Rome en sollicitant la Bulle du Pape contre Jansénius. Ce bruit vint aux oreilles de la [9] Mere Angélique. Elle accourut au Parloir avec précipitation, & demanda, qu'est-ce qu'on a servi aux Capucins, quel pain & quel vin on leur a donné? La Touriere lui répond qu'on leur a donné du pain blanc & du vin des Messieurs. Cette Superieure zelée commande qu'on le leur ôte, & que l'on mette devant eux du pain des valets & du cidre. L'ordre s'exécute. Ces bons Peres qui avoient bû cha-

8. *Pere Maillard.*] Il est nommé Pere Mulard, dans la Réponse * qu'un Ecrivain de Port-Roïal fit à cette Lettre, le Premier d'Avril, 1666.

9. *Mere*

* C'est la seconde Réponse. On la trouvera ci-dessous. ADD. *de l'Ed. d'Amst.*

chacun un coup, sont bien étonnez de ce changement. Ils prennent pourtant la chose en patience, & se couchent, non sans admirer le soin qu'on prenoit de leur faire faire pénitence. Le lendemain ils demandèrent à dire la Messe. Ce qu'on ne pût pas leur refuser. Comme ils la disoient, Monsieur de Bagnols entra dans l'Eglise, & fut bien surpris de trouver le visage d'un Capucin de ses parens dans celui que l'on prenoit pour le Pere Maillard. Monsieur de Bagnols avertit la Mere Angélique de son erreur, & l'assura que ce Pere étoit un fort bon Religieux, & même dans le cœur assez ami de la Verité. Que fit la Mere Angélique? Elle donna des ordres tout contraires à ceux du jour de devant. Les Capucins furent conduits avec honneur de l'Eglise dans le Réfectoir, où ils trouvèrent un bon déjeuner qui les attendoit, & qu'ils mangérent de fort bon cœur, benissant Dieu qui ne leur avoit pas fait manger leur pain blanc le premier.

Voila, Monsieur, comme vous avez traité Desmarêts, & comme vous avez toûjours traité tout le monde. Qu'une femme fût dans le desordre, qu'un homme fût dans la débauche, s'ils se disoient de vos Amis, vous esperiez toûjours de leur salut; s'ils vous étoient peu favorables, quelque vertueux qu'ils fussent, vous apprehendiez toûjours le jugement de Dieu pour eux. La Science étoit traitée comme la Vertu. Ce n'étoit pas assez pour

9. *Mere Angélique.*] Angélique Arnauld, Abbesse de Port-Roïal. Elle étoit Sœur de Monsieur Arnauld, Docteur de Sorbone, & de Monsieur d'Andilly.

pour être ſavant, d'avoir étudié toute ſa vie, d'avoir lû tous les Auteurs, il falloit avoir lû Janſénius, & n'y avoir point lû les Propoſitions.

Je ne doute point que vous ne vous juſtifiïez par l'exemple de quelque Pere. Car qu'eſt-ce que vous ne trouvez point dans les Peres? Vous nous direz que S. Jerôme a loué Rufin comme le plus ſavant homme de ſon Siècle, tant qu'il a été ſon ami; & qu'il traita le même Rufin comme le plus ignorant homme de ſon Siècle, depuis qu'il ſe fût jetté dans le parti d'Origène. Mais vous m'avouërez que ce n'eſt pas cette inégalité de ſentimens qui l'a mis au rang des Saints & des Docteurs de l'Egliſe.

Et ſans ſortir encore de l'exemple de Desmarêts, quelles exclamations ne faites-vous point, ſur ce qu'un homme qui a fait autrefois des Romans, & qui confeſſe, à ce que vous dites, qu'il a mené une vie déréglée, a la hardieſſe d'écrire ſur les matières de la Religion? Dites-moi, Monſieur, que faiſoit dans le monde Monſieur le Maître? Il plaidoit, il faiſoit des Vers: tout cela eſt également profane ſelon vos Maximes. Il avouë auſſi dans une Lettre, qu'il a été dans le dérèglement, & qu'il s'eſt retiré chez vous pour pleurer ſes crimes. Comment donc avez-vous ſouffert qu'il ait tant fait de Traductions, tant de Livres ſur les matières de la Grace? Ho, ho, direz-vous, il a fait auparavant une longue & ſerieuſe pénitence. Il a été deux ans entiers à bêcher le jardin, à faucher les prez,

à

à laver les vaiſſelles. Voila ce qui l'a rendu digne de la Doctrine de S. Auguſtin. Mais, Monſieur, vous ne ſavez pas quelle a été la pénitence de Desmarets. Peut-être a-t-il fait plus que tout cela. Croïez-moi, vous n'y regarderiez point de ſi près, s'il avoit écrit en votre faveur. C'étoit là le ſeul moïen de ſanctifier une plume profanée par des Romans & des Comédies.

Enfin, je vous demanderois volontiers ce qu'il faut que nous liſions, ſi ces ſortes d'Ouvrages nous ſont défendus. Encore faut-il que l'esprit ſe délaſſe quelquefois. Nous ne pouvons pas toûjours lire vos Livres. Et puis, à vous dire la verité, vos Livres ne ſe font plus lire comme ils faiſoient. Il y a long-tems que vous ne dites plus rien de nouveau. En combien de façons avez-vous conté l'Hiſtoire du Pape Honorius? Que l'on regarde tout ce que vous avez fait depuis dix ans, vos Diſquiſitions, vos Diſſertations, vos Réflexions, vos Conſiderations, vos Obſervations; on n'y trouvera autre choſe ſinon que les Propoſitions ne ſont pas dans Janſénius. Hé! Meſſieurs, demeurez-en là. Ne le dites plus. Auſſi bien, à vous parler franchement, nous ſommes réſolus d'en croire plûtôt le Pape & le Clergé de France, que vous.

Pour vous, Monſieur, qui entrez maintenant en lice contre Desmarêts, nous ne refuſons point de lire vos Lettres. Pouſſez votre Ennemi à toute rigueur. Examinez chrétiennement ſes mœurs & ſes Livres. Feuilletez les Regiſtres du Châtelet. Emploïez l'autorité de

S. Augustin & de S. Bernard, pour le déclarer Visionaire. Etablissez de bonnes règles pour nous aider à reconnoître les fous. Nous nous en servirons en tems & lieu. Mais ne lui portez point de coups qui puissent retomber sur les autres. Sur tout, je vous le répète, gardez-vous bien de croire vos Lettres aussi bonnes que les Lettres Provinciales. Ce seroit une étrange vision que celle-là. Je voi bien que vous voulez attraper ce genre d'écrire. L'enjouëment de Monsieur Pascal a plus servi à votre parti que tout le serieux de Monsieur Arnauld. Mais cet enjouëment n'est point du tout votre caractère. Vous retombez dans les froides plaisanteries des *Enluminures*. Vos bons mots ne sont d'ordinaire que de basses allusions. Vous croïez dire, par exemple, quelque chose de fort agréable, quand vous dites sur une exclamation que fait Monsieur Chamillard, que *son grand O, n'est qu'un o en chiffre*; & quand vous l'avertissez de ne pas suivre le grand nombre, *de peur d'être un Docteur à la douzaine*; on voit bien que vous vous efforcez d'être plaisant, mais ce n'est pas le moïen de l'être.

Retranchez-vous donc sur le serieux. Remplissez vos Lettres de longues & doctes periodes.

* Mr. Racine avoit défendu cette Lettre par une seconde où il n'avoit pas moins répandu d'enjoûement & de raillerie que dans la première; mais l'aïant montrée à M. Despréaux son intime ami, à qui il n'avoit pourtant pas communiqué la première, cet illustre Poëte lui répondir : *Votre Lettre est bien écrite, mais en verité vous prenez un mauvais parti, & vous attaquez les plus honnêtes gens qui soient au monde. Eh bien donc*, reprit Mr. Racine, *celle-ci ne verra ja-*

des. Citez les Peres. Jettez-vous ſouvent ſur les injures, & presque toujours ſur les Antithèſes. Vous êtes appèlé à ce ſtile : il faut que chacun ſuive ſa vocation. * Je ſuis, &c.

jamais le jour. Il la reſſerra auſſi-tôt dans ſon Porte-feuille, ne la communiqua à perſonne, retira de la première tous les Exemplaires qu'il put retrouver, & alla chez M. de Saci pour ſe reconcilier avec lui, M. l'Abbé Dupin l'y accompagna. ADD. *de l'Ed. d'Amſt.* [On trouvera ci-deſſous cette ſeconde Lettre de M. Racine, dont on a recouvré une Copie manuſcrite, depuis l'Edition des Oeuvres de Mr. Despréaux faite à Amſterdam en 1718.]



I.[1] RE'PONSE

A LA

LETTRE PRE'CEDENTE

DE Mr. RACINE

CONTRE LES HERESIES

IMAGINAIRES,

ET LES VISIONAIRES.

LETTRE XII.



ONSIEUR,

J'ai lû ce que vous répondez à l'Auteur des *Heresies Imaginaires*, & des *Visionaires*. Vous dé-

1. Cette Réponse & la suivante ne se trouvent point dans l'Edition de Geneve. On ne voit pas pourquoi l'Editeur, qui a trouvé à propos d'enrichir les Oeuvres de M. Despréaux de la Lettre de M. Racine, a négligé d'y ajouter ces Reponses. Elles parurent séparément en 1666. Mrs. Du Bois & de Saci en font les Auteurs. M. Nicole, qui n'avoit pas jugé à propos de répondre lui-même à M. Racine, insera ces deux Réponses dans l'Edition des

déclarez d'abord que vous ne prenez point de parti entre lui & Desmarêts. Je vous déclare auſſi que je n'y en prens point, mais je ne veux pas dire comme vous que *je laiſſe à juger au monde quel des deux eſt le Viſionaire.* Je ne voudrois pas que le monde crût que je ne fuſſe pas faire un jugement ſi aiſé; & que voyant d'un côté l'Auteur des Lettres qui ne cite que les Saints Peres, comme vous lui reprochez: & de l'autre côté Desmarêts qui ne dit que des folies, je ne puſſe pas diſcerner que c'eſt ce dernier qui eſt le *viſionnaire* & le fanatique. Mais cela ne doit pas vous faire croire que je *prens parti*, puiſque c'eſt au contraire une preuve que je n'en prens point, & que je ſuis ſeulement pour la verité.

Je vous dirai donc ſans aucun interêt particulier, que le monde rit de vous entendre parler ſi négligemment d'un Ouvrage qui a été généralement aprouvé, & qui ne pouvoit pas manquer de l'être ſous le nom de tant de Saints Peres qui le rempliſſent de leurs plus beaux ſentimens. *J'ai lû vos Lettres*, dites-vous, *avec aſſez d'indifference; quelquefois avec plaiſir, quelquefois avec dégoût, ſelon qu'elles me ſembloient bien ou mal écrites.* C'eſt-à-dire, ſelon que vous étiez de bonne ou de mauvaiſe humeur. Mais je ne m'arrête point à cela, & je crois

des *Imaginaires* faite en 1667. in 12. Voici ce qu'il en dit à la pag. 20. de l'Avertiſſement qui eſt à la tête du II. Vol. de cette Edition. „ Pendant qu'on demêloit cette querelle avec le Sieur Desmarêts, on en fit une à „ l'Auteur des *Viſionaires* ſur quelques mots qu'il avoit „ dit en paſſant dans la premiere de ces Lettres contre „ les Romans & les Comédies. Un jeune Poëte s'étant „ chargé de l'interêt commun de tout le Théatre, l'at-

 „ ta-

crois que c'est seulement un préambule pour venir à votre but, qui est de venger la *Poësie* d'un affront que vous pretendez qu'elle a reçu. *Le crime du Poëte*, dites-vous à tout Port-Roïal, *vous a irrité contre la Poësie.*

Mais, Monsieur, s'il se trouvoit qu'en effet on ne l'eût point offensée, n'auroit-on pas grand sujet de se moquer des efforts que vous faites pour la défendre? Voyez donc tout à loisir si on peut lui avoir fait quelque outrage, puisqu'on n'a pas seulement parlé d'elle. On n'a pas nommé la *Poësie* dans toute la Lettre, & tout ce qu'on y dit ne regardant que les Poëtes de Théatre, si c'est une injure elle ne peut offenser que la Comédie seulement, & non pas la Poësie. Croyez-vous que ce soit la même chose, & prenez-vous ainsi l'espece pour le genre?

On voit bien dès là que vous êtes un Poëte de Théatre, & que vous défendez votre propre cause; car vous auriez vû plus clair dans celle d'un autre, & vous n'auriez pas confondu deux cho-

„ taqua par une Lettre qui courut fort dans le monde, „ où il contoit des histoires faites à plaisir, & il enve- „ loppoit tout le Port Roïal dans ce différend particu- „ lier qu'il avoit avec l'Auteur des *Visionaires*. Car il y „ déchiroit feu M. le Maître, la feue Mere Angelique, „ l'Auteur des *Enluminures* & de la Traduction de Te- „ rence. Tout étoit faux dans cette Lettre & contre le „ bon sens depuis le commencement jusqu'à la fin. El- „ le avoit néanmoins un certain éclat qui la rendoit as- „ sez proportionnée aux petits esprits dont le monde est „ plein, de sorte qu'il y eut deux personnes qui crurent „ à propos d'y répondre, & ils le firent en effet d'une „ telle manière, que ceux qui avoient témoigné quelque „ estime pour cette Lettre, eurent honte d'en avoir ainsi „ jugé. On a cru que l'on seroit bien aise que l'on con- „ ser-

choſes qui ſont auſſi differentes que le bien & le mal. Mais enfin puiſqu'on a ſeulement parlé des Poëtes de Théatre, qu'a-t-on dit contre eux qui puiſſe vous mettre ſi fort en colere? On les a appellé *Empoiſonneurs des ames*. C'eſt ce qui vous offenſe, & je ne ſai pourquoi, car juſques ici ces Poëtes n'ont point accoûtumé de s'en offenſer. Peut-être avez-vous oublié, en écrivant votre Lettre, que la Comédie n'a point d'autre fin que d'inſpirer des paſſions aux Spectateurs, & que les paſſions, dans le ſentiment même des Philoſophes Payens, ſont les maladies & les poiſons des Ames.

Au moins apprenez-moi comme il faut agir avec vous, car je vois qu'on vous fâche quand on dit que les Poëtes *empoiſonnent*, & je crois qu'on vous fâcheroit encore davantage, ſi l'on diſoit que vous *n'empoiſonnez* point: que votre Muſe eſt une innocente; qu'elle n'eſt pas capable de faire aucun mal; qu'elle ne donne pas la moindre tentation; qu'elle ne touche pas ſeulement le cœur, & qu'elle le laiſſe dans le même état où elle le trouve. Ce

„ ſervât ces deux Réponſes en les inſerant dans ce Re-
„ cueil, d'autant plus que le monde fut partagé dans le
„ jugement qu'il en fit, les uns aïant plus eſtimé celle
„ qui parut la première, & qui par cette raiſon eſt im-
„ primée la première dans ce Recueil, & les autres
„ s'étant hautement déclarez pour la ſeconde. Je ne
„ préviendrai point le jugement des Lecteurs en me dé-
„ clarant plus pour l'une que pour l'autre: mais il eſt
„ vrai néanmoins que je ne ſuis aucunement partagé en-
„ tre ces deux Pièces, & qu'il me ſemble qu'elles ſont
„ aſſez viſiblement inégales, pour ne pas douter de cel-
„ le à qui l'on doit donner l'avantage". Nous avons transcrit d'autant plus volontiers ce paſſage qu'on l'a retranché, auſſi bien que les deux Réponſes que nous donnons ici, dans l'Edition des *Imaginaires* faite in 8. en 1683. & que l'Edition de 1667. eſt fort rare.

Ce discours vous devroit flater bien sensiblement puis qu'il est tout contraire à celui qui vous a si rudement choqué. Mais, si je ne me trompe, il vous deplait encore plus que tout ce qu'a pu dire l'Auteur des Lettres, & peut-être voudriez-vous à present ne vous être pas piqué si mal à propos de ce qu'il a dit que les Poëtes de Théatre sont des *empoisonneurs d'ames*.

Je ne pense pas aussi que ces Poëtes s'en offensent, & je croi qu'après vous il n'y en a point qui ne sachent que l'Art du Théatre consiste principalement dans la composition de ces *poisons* spirituels. N'ont-ils pas toujours nommé la Comédie l'Art de charmer, & n'ont-ils pas cru en lui donnant cette qualité la mettre au dessus de tous les Arts? Ne voit-on pas que leurs Ouvrages sont composez d'un mêlange agréable d'intrigues, d'interêts, de passions, & de personnes où ils ne considerent point ce qui est veritable, mais seulement ce qui est propre pour toucher les Spectateurs, & pour faire couler dans leurs cœurs des passions qui les *empoisonnent* de telle sorte, qu'ils s'oublient eux-mêmes & qu'ils prennent un interêt sensible dans des avantures imaginaires.

Mais cet *empoisonnement* des cœurs, qui les rend ou gais ou tristes au gré des Poëtes, est le plus puissant effet de la Comédie, & les Poëtes n'ont garde de s'offenser quand on leur dit qu'ils *empoisonnent*, puisque c'est leur dire qu'ils excellent dans leur Art, & qu'ils font tout ce qu'ils veulent faire.

Pourquoi donc trouvez-vous si mauvais ce que tous les autres ne trouvent point desagréable?

ble? Et pourquoi n'avez-vous pu souffrir que l'Auteur des Lettres ait dit en passant que les Pièces de Théatre sont *horribles étant considérées selon les principes de la Religion Chrétienne & les règles de l'Evangile*? Il me semble que la Vérité & la Politique devoient vous obliger de souffrir cela patiemment. Car enfin puisque tout le monde sait que l'Esprit du Christianisme n'agit que pour éteindre les passions, & que l'Esprit du Théatre ne travaille qu'à les allumer; quand il arrive que quelcun dit un peu rudement que ces deux Esprits sont contraires, il est certain que le meilleur pour les Poëtes c'est de ne point répondre, afin qu'on ne replique pas., & de ne point nier, afin qu'on ne prouve pas plus fortement ce qu'on avoit seulement proposé.

Est-ce que vous croyez que l'Auteur des Lettres ne puisse prouver ce qu'il avance? Pensez-vous que dans l'Evangile, qui condamne jusques aux paroles oisives, il ne puisse trouver la condamnation de ces paroles enflammées, de ces accens passionnez & de ces soupirs ardens qui font le stile de la Comédie? Et doutez-vous qu'il ne soit bien aisé de faire voir que le Christianisme a de l'horreur pour le Théatre, puisque d'ailleurs le Théatre a tant d'horreur pour le Christianisme?

L'Esprit de pénitence qui paroît dans l'Evangile, ne fait-il pas peur à ces Esprits enjouez qui aiment la Comédie? Les vertus des Chrétiens ne sont-ce pas les vices de vos Heros? Et pourroit-on leur pardonner une patience & une humilité Evangelique? La Religion Chrétienne, qui règle jusqu'aux desirs & aux pen-

sées,

ſées, ne condamne-t-elle pas ces vaſtes projets d'ambition, ces grands deſſeins de vengeance & toutes ces avantures d'amour qui forment les plus belles idées des Poëtes? Ne ſemble-t-il pas auſſi que l'on ſorte du Chriſtianiſme quand on entre à la Comédie? On n'y voit que la Morale des Païens, & l'on n'y entend que le nom des faux Dieux.

Je ne veux pas pouſſer ces raiſons plus loin, & ce que j'en ai dit eſt ſeulement pour vous faire connoître à quoi vous vous expoſez d'écrire contre l'Auteur des Lettres, qui peut bien en dire davantage, lui qui ſait les Peres, & qui les cite ſi à propos.

Vous euſſiez mieux fait ſans doute de ne point relever ce qu'il a dit, & de laiſſer tout tomber ſur Desmarêts, à qui on ne pouvoit parler moins fortement, puiſqu'il eſt aſſez viſionnaire pour dire lui-même qu'il a fait les avantures d'un Roman avec l'eſprit de la Grace, & pour s'imaginer qu'il peut traiter les myſteres de la Grace avec une imagination de Roman.

Vous deviez, ce me ſemble, penſer à cela, & prendre garde auſſi à qui vous aviez à faire, parce qu'il y a des gens de toute ſorte. Ce que vous dites ſeroit bon de Poëte à Poëte, mais il n'eſt rien de moins judicieux que de le dire à l'Auteur des Lettres, & à ceux que vous joignez avec lui.

Ce ſont des *Solitaires*, dites-vous, *des auſteres qui ont quitté le monde*, & parce qu'ils ont écrit cinq ou ſix mots contre la Comédie, vous invectivez auſſi-tôt contr'eux, & vous irritez cette auſterité chrétienne qui pourroit vous

vous dire des veritez dont vous feriez peu satisfait.

Je ne comprens point par quelle raison vous avez voulu leur répondre, & il me semble qu'un Poëte un peu politique ne les auroit pas seulement entendu. Est-ce que vous ne voulez pas qu'il soit permis à qui que ce soit de parler mal de la Comédie? Entreprendrez-vous tous ceux qui ne l'approuveront pas? Vous aurez donc bien des Apologies à faire, puisque tous les jours les plus grands Prédicateurs la condamnent publiquement aux yeux des Chrétiens, & à la face des Autels.

Mais vous n'avez pas songé à tant de choses, & vous êtes venu dire tout d'un coup: *Qu'est-ce que les Romans & les Comédies peuvent avoir de commun avec le Jansenisme*? Rien du tout, Monsieur, & c'est pourquoi vous ne devez pas trouver fort étrange si le Jansenisme n'approuve pas la Comédie. Ce n'est pas après tout que l'Auteur des Lettres ait rien dit que vous ne disiez encore plus fortement; & vous prouvez positivement tout ce qu'il avance, quoique vous ayez dessein de prouver le contraire. Il dit que les Poëtes de Théatre ne travaillent pas selon les règles de l'Evangile, & vous soûtenez qu'on leur a bâti des Temples, dressé des Autels & élevé des Statues; il faut donc conclure, que les Poëtes ont rendu les Peuples idolâtres, & qu'eux-mêmes ont été les Idoles. Peut-on dire plus fortement qu'ils sont des *Empoisonneurs publics*, & que leurs Ouvrages sont *horribles*, étant considerez selon les principes de la Religion & les Règles de l'Evangile?

Tout

Tout ce que vous dites ensuite, vos raisonnemens, vos comparaisons, vos histoires & vos railleres, sont des preuves particulieres de ce que l'Auteur des Lettres n'a dit qu'en général, & il n'y a personne qui n'en pût dire bien davantage, s'il vouloit juger des autres Poëtes par vous-même.

Que pensez-vous qu'on puisse croire de votre Esprit quand on vous entend parler des Saints Peres avec un mépris si outrageant, & quand vous dites à tout le Port-Roïal : *Qu'est-ce que vous ne trouvez point dans les Peres?* comme si des Peres étoient de faux témoins & qu'ils fussent capables de dire toute chose. Ils ne disent pourtant pas que la Comédie soit une occupation chrétienne, & vous ne trouverez pas non plus dans leurs Livres cette maniere méprisante dont vous traitez les Saints que l'Eglise honore. Mais vous croyez avoir grande raison, & vous apportez l'exemple de S. Jerôme, comme si ceux de Port-Roïal avoient dessein de s'en servir pour justifier une prétendue contradiction dont vous accusez leur conduite. *Vous nous direz*, leur dites-vous, *que S. Jerôme a loué Rufin comme le plus savant homme de son siècle, tant qu'il a été son ami, & qu'il traite le même Rufin comme le plus ignorant homme de son siècle depuis qu'il se fut jetté dans le parti d'Origène.* Vous devinez mal, ils ne vous diront point cela. ce n'est point leur pensée, c'est la vôtre; mais quand ils auroient voulu dire une si mauvaise raison & d'une maniere si injurieuse à S. Jerôme, vous deviez attendre qu'ils l'eussent dit, & alors vous auriez eu raison

ſon de vous railler d'eux, au lieu qu'ils ont ſujet de ſe moquer de vous.

Après ce raiſonnement vous en faites un autre pour juſtifier la Comédie, & il y a plaiſir de vous le voir pouſſer à votre mode. Vous croïez qu'il eſt invincible, & parce que vous n'en voïez point la réponſe, vous ne pouvez concevoir qu'il y en ait. Vous la demandez hardiment à l'Auteur des Lettres comme s'il ne pouvoit la donner, & comme s'il étoit impoſſible de ſavoir ce que vous ne ſavez pas. *S. Auguſtin*, dites-vous, *s'accuſe de s'être laiſſé attendrir à la Comédie, qu'eſt-ce que vous concluez de là? direz-vous qu'il ne faut point aller à la Comedie? Mais S. Auguſtin s'accuſe auſſi d'avoir pris trop de plaiſir au chant de l'Egliſe, eſt-ce à dire qu'il ne faut point aller à l'Egliſe?*

Ce raiſonnement prouve invinciblement ce que vous dites ſix ou ſept lignes plus haut, que vous n'êtes point Théologien. On ne peut pas en douter après cela, mais on doutera peut-être ſi vous êtes Chrétien, puis que vous oſez comparer le chant de l'Egliſe avec les déclamations du Théatre.

Qui ne ſait que la divine pſalmodie eſt une choſe ſi bonne d'elle-même qu'elle ne peut devenir mauvaiſe que par le même abus qui rend quelquefois les Sacremens mauvais? Et qui ne ſait au contraire que la Comédie eſt naturellement ſi mauvaiſe qu'il n'y a point de détour d'intention qui puiſſe la rendre bonne?

Avec quel esprit avez-vous donc joint deux choſes plus contraires que n'étoient l'Arche d'Alliance, & l'Idole de Dagon, & qui ſont auſſi

aussi éloignées que le Ciel l'est de l'Enfer? Quoi, vous comparez l'Eglise avec le Théâtre? les divins Cantiques, avec les cris des Bacchantes? les saintes Ecritures avec des discours impudiques? les lumières des Prophetes, avec des imaginations des Poëtes? l'Esprit de Dieu avec le Démon de la Comédie? Ne rougissez-vous pas & ne tremblez-vous pas d'un excès si horrible?

Non, vous n'en êtes pas seulement émû, & votre Muse n'a point peur de cette effroïable impieté, ni des effets malheureux qu'elle peut produire. *Nous ne trouvons pas étrange*, dites-vous, *que vous damniez les Poëtes: ce qui nous surprend, c'est que vous voulez empêcher les hommes de les honorer*, c'est-à-dire que ce miserable honneur, que vous cherchez parmi les hommes, vous est plus precieux que votre salut: vous ne trouvez pas étrange qu'on vous damne, & vous ne pouvez souffrir qu'on ne vous estime pas. Vous renoncez à la communion des Saints, & vous n'aspirez qu'au partage des *Sophocles* & des *Virgiles*. Qu'on dise de vous tout ce qu'on voudra; mais qu'on ne dise point que vous n'avez pas *quelques étincelles de ce feu, qui échaufa autrefois ces grands Genies de l'Antiquité*. Vous ne craignez point de mourir comme eux, après avoir vécu comme eux; & vous ne pensez pas au miserable état de ces malheureux *genies*, que vous regardez avec tant d'envie & d'admiration. Ils brûlent perpetuellement où ils sont, & on les loue seulement où ils ne sont pas.

C'est ainsi que les Saints Peres en parlent; mais il vous importe peu de ce qu'ils disent, ce ne

ne font point vos Auteurs, & vous ne les citez que pour les accuser. Vous n'avez cité S. Jerôme que pour faire voir qu'il avoit l'esprit inégal; vous n'avez cité S. Augustin que pour montrer qu'il avoit le cœur trop sensible; & vous ne citez S. Gregoire de Nazianze que pour abuser de son autorité en faveur de la Comédie. *S. Gregoire de Nazianze*, dites-vous, *n'a pas fait de difficulté de mettre la Passion de notre Seigneur en Tragédie*; mais quoi qu'il en soit, si vous prétendez vous servir de cet exemple, il faut vous resoudre à passer pour un Poëte de la Passion, & à renoncer à toute l'Antiquité Païenne. Voïez donc ce que vous avez à faire, voulez-vous quitter ces grands Héros? Voulez-vous abandonner ces fameuses Heroïnes? Si vous ne le faites, S. Gregoire de Nazianze ne fera rien pour vous, & vous l'aurez cité contre vous-même. Si vous ne suivez son exemple vous ne pouvez emploïer son autorité, & vous ne sauriez dire que parce qu'il a fait une Tragédie Sainte, il vous est permis d'en faire de profanes. Tout ce qu'on peut conclure delà, c'est que la Poësie est bonne d'elle-même; qu'elle est capable de servir aux divins mystères; qu'elle peut chanter les loüanges de Dieu, & qu'elle seroit très-innocente si les Poëtes ne l'avoient point corrompuë.

Cette seule raison détruit tous les faux raisonnemens que vous faites, & que vous concluez en disant à tous les gens de Port-Roïal *que le crime du Poëte les a irritez contre la Poësie*. On voit bien que vous avez voulu faire une pointe: mais vous l'avez faite de travers, & vous deviez dire au contraire que le crime con-

contre la Poëfie les a irritez contre le Poëte, car ils n'ont parlé que des Poëtes profanes qui abufent de leur Art, & ils n'ont rien dit qui pût offenfer la Poëfie. Ils favent qu'elle n'eft point mauvaife de fa nature, & qu'elle eft fanctifiée par les Prophètes, par les Patriarches, & par les Peres. David, Salomon, S. Profper ont fait des Poëfies, & à leur exemple ceux de Port-Roïal en ont fait auffi. Ils ont mis en vers François les plus auguftes myftères de la Religion, les plus faintes maximes de la Morale Chrétienne, les Hymnes, les Profes, les Cantiques de l'Eglife, & ils ont fait de faints concerts, que les Fidèles chantent & que les Anges peuvent chanter.

Il n'y a donc point de conféquence ni de proportion de ce qu'ils font avec ce qu'ils condamnent; & c'eft vainement que vous tâchez d'y en trouver, & que vous comparez la conduite de M. le Maître avec celle de Desmarêts. En verité vous ne pouviez rien faire de plus contraire à cette gloire que vous pourfuivez fi ardemment; car quelle eftime peut-on avoir pour vous quand on voit que vous comparez fi injuftement deux perfonnes, dont les actions font autant oppofées qn'elles le peuvent être?

Tout le monde fait que M. le Maître a fait des Plaidoïers que les Jurisconfultes admirent, où l'Eloquence défend la Juftice, où l'Ecitu-re inftruit, où les Peres prononcent, où les Conciles décident. Et vous comparez ces Plaidoïers aux Romans de Desmarêts qu'on ne peut lire fans horreur, où les paffions font toutes

tes nuës, & où les vices paroissent effrontément & sans pudeur.

Pour qui pensez-vous passer, & quel jugement croïez-vous qu'on fasse de votre conduite, quand vous offensez tous les Juges en comparant le Palais avec le Théatre, la Jurisprudence avec la Comédie, l'Histoire avec la Fable, & un très-célèbre Avocat avec un très-mauvais Poëte.

Pouvez-vous dire que M. le Maître a fait dans sa retraite, *tant de Traductions des Peres*, & le comparer avec Desmarêts qui fait gloire de ne rien traduire, & qui ne produit que des visions chimeriques? Il faut pourtant que vous acheviez cette comparaison si odieuse à tout le monde, & parce que Desmarêts avouë des crimes qu'il ne peut nier, vous en accusez aussi Monsieur le Maître; vous abusez indignement de son humilité, qui lui a fait dire qu'il avoit été dans le déréglement, & vous ne prenez pas garde que ce qu'il apèle déréglement, c'est ce que vous apelez souverain bien; c'est cet honneur du siècle que vous cherchez avec tant de passion, & qu'il a fui avec tant de force. Il s'est derobé à la gloire du monde qui l'environnoit, & il est vrai que pour s'en éloigner davantage il a fait toutes les actions qui lui sont le plus contraires.

Mais s'il a *bêché la terre*, comme vous dites, avec quel esprit osez-vous en parler comme vous faites? & quel sentiment pouvez-vous avoir des vertus Chrétiennes, puisque vous raillez publiquement ceux qui les pratiquent? Vous parleriez serieusement & avec éloge de ces anciens Romains qui savoient cultiver la terre, &

conquerir les Provinces; que l'on voïoit à la tête d'une Armée après les avoir vûs à la queue d'une charrue; & vous vous moquez d'un Chrétien qui a *bêché la terre* avec la même main dont il a écrit les Vies des Saints, & les Traductions des Peres. Vous ne sauriez voir sans rire un homme véritablement Chrétien, véritablement humble, & véritablement savant de cette Science qui n'enfle point, qui n'empêchoit pas l'Apôtre de travailler de ses mains au même tems qu'il prêchoit l'Evangile.

Mais après que vous avez bien raillé d'une *longue & serieuse Penitence*, vous dites, pour achever votre comparaison, que Desmarêts *a peut-être fait plus que tout cela.* Je voudrois de tout mon cœur le pouvoir dire; mais je me tromperois & je le démentirois en le disant. Il n'a garde de se repentir d'avoir fait des Romans, puisqu'il assure lui-même qu'il les a faits avec l'Esprit de Dieu. Il proteste en parlant de son Roman [1] en vers, qui est rempli de fables impertinentes, & de fictions impures, *que Dieu l'a si sensiblement assisté pour lui faire finir ce grand Ouvrage, qu'il n'ose dire en combien peu de tems il l'a achevé.* Il attribuë au S. Esprit tous les égaremens de son imagination. Il prend pour des graces divines les corruptions, les profanations, & les violemens qu'il fait de la Parole divine. Si on le veut croire, ce n'est plus lui qui parle, c'est Dieu qui parle en lui, il est l'organe des véritez celestes & adorables, c'est un *David*, c'est un *Prophète*, c'est un *Michaël*, c'est un *Eliacim.* C'est enfin tout ce qu'un fou s'imagine. Mais il ne se l'imagine pas seule-

1. *Clovis ou la France Chrétienne*, &c.

lement, il l'écrit, il l'imprime, il le publie, & on le peut voir dans les endroits de ses Livres que l'Auteur des Lettres a citez.

Si vous aviez fait réflexion sur toutes ces choses je ne pense pas que vous eussiez pu comparer Desmarêts, avec aucun des mortels. Il est sans doute incomparable, il le dit lui-même, & s'élevant plus haut que l'Apôtre n'a jamais été, il parle bien plus hardiment que lui des choses divines; il ne s'écrie point *ô altitudo!* rien ne l'épouvante, & il entre sans crainte dans les mystères incompréhensibles de l'Apocalypse. C'est son Livre, il se plaît à dissiper par ses lumières les ombres mysterieuses que Dieu a répandues sur ces saintes véritez; & comme avec l'ombre & la lumière on fait toutes sortes de figures, aussi Desmarêts, avec le feu de son imagination, & l'obscurité de l'Apocalypse, forme toute sorte de visions & de fantômes.

C'est ainsi qu'il a fait cette grande Armée de *cent-quarante-quatre-mille personnes*, dont il parle tant dans les *Avis du S. Esprit, au Roi*; & c'est ainsi qu'il a formé toutes ces conceptions chimeriques & monstrueuses, que l'Auteur des Lettres a rapportées, & que vous témoignez avoir lûës.

Mais en vérité pouvez-vous les avoir lûës, & parler de Desmarêts comme vous faites, le défendre publiquement, & inventer pour lui tant de fausses raisons? Ne craignez-vous point qu'on dise que vous êtes un Soldat de son Armée, & qu'on mette dans le rang de ses visions la comparaison que vous faites de M. le Maître avec lui? Je voi bien que tout vous est égal, la Verité & le Mensonge, la Sagesse & la

Folie, & qu'il n'y a rien de ſi contraire que vous n'ajuſtiez dans vos comparaiſons.

Pour vos Hiſtoires, elles ſont poëtiques; vous les avez accommodées au Théatre, & il n'y a perſonne qui ne ſache que vous avez changé un Cordelier en Capucin. Mais cette fauſſeté, qui eſt ſi publiquement reconnue, & qui ôte la vraiſemblance à tout le reſte, decredite encore moins votre hiſtoire que la conduite que vous attribuez à la Mere Angelique. On voit bien que ce n'eſt pas elle qui parle, & que cette ſainte Religieuſe étoit bien éloignée de penſer à ce que vous lui faites dire dans un conte ſi ridicule. Auſſi n'empêcherez-vous jamais par de telles ſuppoſitions, qu'il ne ſoit véritable que tous les Religieux ont toujours été bien reçus à Port-Roïal, & l'on n'a que trop de témoins de la charité & de la générosité avec laquelle on y a reçu les Jeſuites mêmes dans un tems où il ſembloit qu'ils n'y étoient venus que pour voir les marques funeſtes des maux qu'ils y ont fait, & pour inſulter à l'affliction de ces pauvres filles. On ne peut pas demander une plus grande preuve de l'hoſpitalité de Port-Roïal, ni ſouhaiter une conviction plus forte de la fauſſeté de votre hiſtoire. Je ne penſe pas auſſi, que vous l'ayez dite pour la faire croire, mais ſeulement pour faire rire; & vous n'avez été trompé qu'en ce que vous croyiez qu'on riroit de l'hiſtoire & qu'on ne rit que de celui qui l'a inventée.

On jugera ſi vos reproches ſont plus raiſonnables, voici le plus grand que vous faites à ceux de Port-Roïal, & par lequel vous prétendez les rendre coupables des mêmes choſes qu'ils

qu'ils condamnent dans les Poëtes de Théatre. *Dequoi vous êtes-vous avisez*, leur dites-vous, *de mettre en François les Comedies de Terence?* Ils se sont avisez, Monsieur, d'instruire la jeunesse dans la Langue Latine qui est nécessaire pour les plus justes emplois des hommes; & de donner aux Enfans une Traduction pure & chaste d'un Auteur qui excelle dans la pureté de cette Langue. Mais vous-même *de quoi vous êtes-vous avisé* de leur reprocher cette Traduction plutôt que celle des autres Livres de Grammaire qu'ils ont donnez au Public, puis qu'ils ont tous une même fin, qui est l'instruction des Enfans, & qu'ils viennent d'un même principe, qui est la charité.

Vous voulez abuser du mot de *Comédies*, & confondre celui qui les fait pour le Théatre, avec celui qui les traduit seulement pour les Ecoles: mais il y a tant de difference entr'eux qu'on ne peut pas tirer de conséquence de l'un à l'autre. Le Traducteur n'a dans l'esprit que des règles de Grammaire qui ne sont point mauvaises par elles-mêmes, & qu'un bon dessein peut rendre très-bonnes: mais le Poëte a bien d'autres idées dans l'imagination, il sent toutes les passions qu'il conçoit & il s'efforce même de les sentir afin de les mieux concevoir. Il s'échauffe, il s'emporte. Il se flate, il s'offense & se passionne jusqu'à sortir de lui-même, pour entrer dans le sentiment des personnes qu'il represente. Il est quelquefois Turc, quelquefois Maure, tantôt homme, tantôt femme; & il ne quitte une passion que pour en prendre une autre. De l'amour il tombe dans la haine, de la colere il passe à la vengeance, & toûjours il

veut faire ſentir aux autres les mouvemens qu'il ſouffre lui-même; il eſt fâché quand il ne réuſſit pas dans ce malheureux deſſein, & il s'attriſte du mal qu'il n'a pas fait.

Quelquefois ſes Vers peuvent être aſſez innocens; mais la volonté du Poëte eſt toujours criminelle; les Vers n'ont pas toûjours aſſez de charmes pour *empoiſonner*, mais le Poëte veut toûjours qu'ils *empoiſonnent*; il veut toûjours que l'action ſoit paſſionnée & qu'elle excite du trouble dans le cœur des Spectateurs.

Quel raport trouvez-vous donc entre un Poëte de Théatre, & le Traducteur de Térence? L'un traduit un Auteur pour l'inſtruction des enfans, qui eſt un bien neceſſaire; l'autre fait des Comédies, dont la meilleure qualité eſt d'être inutiles. L'un travaille à éclaircir la Langue de l'Egliſe; l'autre enſeigne à parler le Langage des Fables & des Idolatres. L'un ôte tout le poiſon que les Païens ont mis dans leurs Comédies, l'autre en compoſe de nouvelles, & tâche d'y mettre de nouveaux poiſons. L'un enfin fait un ſacrifice à Dieu en travaillant utilement pour le bien de l'Etat & de l'Egliſe, & l'autre fait un ſacrifice au Démon, comme dit S. Auguſtin, en lui donnant des armes pour perdre les ames. Cependant vous égalez ces deux eſprits; vous ne mettez point de difference entre leurs Ouvrages; & vous obligez toutes les perſonnes juſtes de vous dire avec S. Jerôme, qu'il n'eſt rien de plus honteux que de confondre ce qui ſe fait pour le plaiſir inutile des hommes avec ce qui ſe fait pour l'inſtruction des Enfans, *& quod in pueris neceſſitatis eſt, crimen in ſe facere voluptatis.*

Re-

Reconnoiſſez donc, Monſieur, que la Traduction de Térence eſt bien differente des Comédies de Desmarêts, & qu'une Traduction ſi pure, qui eſt une preuve de doctrine & un effet de charité, ne ſauroit jamais être un fondement raiſonnable du reproche que vous faites à ceux que vous attaquez.

Mais vous les accuſez encore avec plus d'injuſtice & plus d'imprudence quand vous leur dites ; *En combien de façons avez-vous conté l'Hiſtoire du Pape Honorius*? N'eſt-ce pas là un reproche bien judicieux? Vous ne dites point que cette Hiſtoire ſoit fauſſe, vous ne dites point qu'ils la raportent mal, & vous les accuſez ſeulement de l'avoir ſouvent raportée. Mais je vous demande qui eſt le plus coupable, ou celui qui prêche toujours la Verité, ou celui qui réſiſte toujours à la Verité? Et qui doit-on accuſer, ou le Port-Roïal qui a dit tant de fois une Hiſtoire véritable, ou les ennemis de Port-Roïal qui n'ont jamais répondu à cette Hiſtoire, & qui bien ſouvent ont fait ſemblant de ne la pas entendre?

Eſt-ce point cette ſurdité politique que vous trouvez ſi admirable dans les Jeſuites, & qui vous fait dire: *J'admirois en ſecret la conduite de ces Peres, qui vous ont fait prendre le change, & qui ne ſont plus maintenant que les Spectateurs de vos querelles*? On ne peut pas vous répondre plus doucement, qu'en diſant qu'il eſt très-faux que les Jeſuites aïent fait prendre le change à Port-Roïal & qu'au contraire le Port-Roïal a toûjours eu une conſtance invincible en défendant la Verité contre tous ceux qui l'attaquent. Que ſi depuis quel-

quelque tems les Ecrits ne s'adressent pas directement aux Jesuites, & s'ils ne sont plus, comme vous dites, que les Spectateurs du combat, c'est parce qu'on les a mis hors d'état de combatre. On a ruiné leurs desseins; on a découvert leur secret; on a éclairci leurs équivoques; on les a enfin réduits à ne plus répondre, & assurément vous n'avez rien à reprocher au Port-Roïal de ce côté-là.

Vous tournez d'un autre, & vous dites à l'Auteur des *Imaginaires*, qu'il a affecté le style des *Provinciales*. C'est par là que vous commencez & que vous finissez votre Lettre. *Vous prétendiez*, lui dites-vous, *prendre la place de l'Auteur des petites Lettres. Je voi bien que vous voulez attraper ce genre d'écrire; mais cet enjoûment n'est point du tout votre caractère.* Je ne vous répons pas ce que tout le monde fait, que les sujets sont bien differens, & qu'un enjoûment perpetuel seroit peut-être un aussi grand défaut dans les *Imaginaires*, comme il est une grande grace dans les *Provinciales*. Je vous demande seulement pourquoi vous jugez des intentions d'un Auteur qui vous sont cachées? Et pourquoi vous n'avez pas voulu juger des actions & des Livres de Desmarêts qui sont visibles à tout le monde? Ce ne peut être que par une raison fort mauvaise pour vous; n'obligez personne à la découvrir & ne dites point de vous-même que l'Auteur des Lettres a voulu écrire comme Mr. Pascal. Il n'a voulu faire que ce qu'il a fait; il a voulu convaincre ses Lecteurs de la fausseté d'une prétenduë hérésie, & il les en a convaincu d'une maniere qui sans com-

comparaiſon eſt forte, évidente, agréable, & très-facile.

On peut en juger par les efforts que vous avez fait contre lui, puis que vous avez été chercher des railleries jusques dans l'Ecriture Sainte. *Jettez-vous ſur les injures*, lui dites-vous, *vous êtes appellé à ce ſtile, & il faut que chacun ſuive ſa vocation.* Vous penſez donc que la vocation porte au mal & aux injures. La Sorbonne diroit aſſurément que c'eſt une erreur; mais pour moi je dis ſeulement que c'eſt une mauvaiſe raillerie, & peut-être que vous ſerez plus touché d'avoir fait un menſonge ridicule, que d'avoir outragé la Verité.

Il paroît aſſez par la profeſſion que vous faites, & par la maniere dont vous écrivez, que vous craignez moins d'offenſer Dieu que de ne plaire pas aux hommes; puisque pour flâter la paſſion de quelques-uns vous vous moquez de l'Ecriture, des Conciles, des Saints Peres, & des perſonnes qui tâchent d'imiter leurs vertus.

Pour juſtifier la Comédie, qui eſt une ſource de corruption, vous raillez la pénitence qui eſt le principe de la vie ſpirituelle; vous riez de l'humilité que S. Bernard appèle la vertu de Jeſus-Chriſt; & vous parlez avec une vanité de Païen, des actions les plus ſaintes & des Ouvrages les plus Chrétiens. Vous penſez qu'en nommant ſeulement les Livres de Port-Roïal, vous les avez entiérement détruits, & vous croïez avoir ſuffiſamment répondu à tous les anciens Conciles en diſant ſeulement qu'ils ne ſont pas nouveaux.

Deſabuſez-vous, Monſieur, & ne vous imaginez

ginez point que le monde soit assez injuste pour juger selon vôtre passion : il n'y a personne au contraire qui n'ait horreur de voir que votre haine va déterrer les morts, & outrager lâchement la memoire de M. le Maître & de la Mere Angelique par des railleries & des calomnies ridicules.

Mais quoique vous disiez contre des personnes d'un merite si connu dans le Monde & dans l'Eglise, ce sera par leur vertu qu'on jugera de vos discours, on joindra le mépris que vous avez pour elles, avec les abus que vous faites de l'Ecriture & des Saints Peres ; & l'on verra qu'il faut que vous soyez étrangement passionné, & que ceux contre qui vous écrivez soient bien innocens, puis que vous n'avez pu les accuser sans vous railler de ce qu'il y a de plus saint dans la Religion, & de plus inviolable parmi les hommes, & sans blesser en même tems la Raison, la Justice, l'Innocence & la Pieté.

Ce 22. Mars 1666.



II. RÉPONSE

A LA LETTRE

DE M^R. RACINE.

LETTRE XIII.



MONSIEUR,

Je ne sai si l'Auteur des *Héréfies Imaginaires* jugera à propos de vous faire réponse. Je connois des gens qui auroient sujet de se plaindre s'il le faisoit. Ils ont souffert avec patience qu'on ait répondu à Mr. Desmarêts, & je ne m'en étonne pas : Un Prophéte mérite quelque préference. Mais vous, Monsieur, qui n'avez pas encore prophetisé, il y auroit de l'injustice à vous traiter mieux, qu'on ne les a traitez. Pour moi qui ne suis point de Port-Roïal, & qui n'ai de part à tout ceci qu'autant que j'y en veux prendre, je croi que sans vous faire d'affaire avec le P. du Bosc, ni avec M. de Marandé, je vous puis dire un mot sur le sujet de votre Lettre. J'espere que cela ne sera pas inutile pour en faire connoître le prix. Le monde passe quelquefois trop legerement sur

les choses ; il est bon de les lui faire remarquer.

Vous avez grand soin, pour vous mettre bien dans l'esprit du Lecteur, de l'avertir avant toutes choses que vous *ne prenez point le parti* de Mr. Desmarêts. C'est fort prudemment fait. Vous avez bien senti qu'il n'y a pas d'honneur à gagner. Il commence à être connu dans le monde, & vous savez ce qu'on en a dit en assez bon lieu. Mais sans mentir cette prudence ne dure gueres. Et comment peut-on dire dans les trois premieres lignes d'une Lettre, qu'on ne se déclare point pour Desmarêts, & qu'on laisse à juger au monde lequel est le *visionnaire* de lui ou de l'Auteur des *Héréfies Imaginaires* ? En verité tout homme qui peut parler de cette sorte est bien déclaré.

Cela n'étoit pas difficile à voir ; mais l'envie de dire un bon mot vous a emporté ; & cette maniere de dire à celui que vous attaquez qu'il est un visionnaire, vous a paru si heureuse & si galante que vous n'avez sû vous retenir.

Mais, Monsieur, croïez-vous qu'il n'y ait qu'à dire des injures aux gens, & ne savez-vous pas qu'il y a un choix d'injures comme de louanges ; qu'il faut que les unes & les autres conviennent & qu'il n'y a rien de si miserable que de les appliquer au hazard ? On a pu traiter Desmarêts de *Visionnaire*, parce qu'il est reconnu pour tel, & qu'il a eu soin d'en donner d'assez belles marques. Vous voudriez bien lui faire avoir sa revanche ; mais la voie que vous prenez ne vous réussira pas. On dira que vous ne vous connoissez pas en *Visionnaires*, & que si jamais vous

vous le devenez, il y a sujet de craindre que vous ne le soïez long-tems avant que de vous en apercevoir. Tout le monde convient, jusqu'aux ennemis de Port-Roïal & aux Jesuites mêmes, que l'Auteur des *Hérésies Imaginaires* n'a rien qui ressente la *vision*. On ne s'est encore gueres avisé de l'attaquer sur cela; & ceux même qui l'ont accusé d'hérésie, se sont bien gardez de l'accuser d'extravagance. Car en matiere d'hérésie, il est plus aisé d'en faire accroire, & sur tout quand il s'agit d'une hérésie aussi mince & aussi difficile à appercevoir, que celle qu'on reproche aux Jansenistes. Il y a peu de gens capables de demêler les choses: on dispute: on embrouille: l'accusateur se sauve dans l'obscurité. Mais en matiere de folie, dès qu'il y a une accusation formée, il est sûr qu'il y aura quelcun de condamné. Le monde s'y connoit; il juge, il fait justice; mais il veut des preuves & des preuves qui concluent; sinon votre accusation sans preuve devient une preuve contre vous.

Vous voila donc, Monsieur, réduit à la nécessité de prouver ce que vous avez avancé contre l'Auteur des *Hérésies Imaginaires*; autrement vous voïez bien où cela va, & vous n'en serez pas quitte pour dire que vous n'avez point jugé, que vous vous êtes contenté de laisser à juger aux autres, & que vous n'avez point appliqué les regles que vous voulez qu'on établisse. Le monde entend ce langage, & si vous n'avez que cela pour vous sauver, je vous tiens en grand danger.

Mais ce n'est pas votre maniere, que d'entrer dans le détail & de vous embarrasser à

chercher des preuves; & cela est aisé à voir quand vous dites à l'Auteur des *Héréfies Imaginaires* que vous avez lû ses Lettres *tantôt avec plaisir, tantôt avec degoût, selon qu'elles vous sembloient bien ou mal écrites.* Je voi bien ce que vous voulez qu'on entende par là: c'est-à-dire que vous louez ce qu'il y a de bon, & que vous blâmez ce qu'il y a de mauvais. Cette sorte de critique est fort prudente. Tant que vous parlerez comme cela, vous ne vous commettrez point. Toutefois vous prenez courage; & pour faire voir que vous êtes homme de bon goût, & que vous vous y connoissez, vous vous avancez jusqu'à dire qu'il y a grande difference entre les *Imaginaires* & les *Lettres au Provincial.* Voila un grand effort de jugement & qui vous a bien coûté. Mais encore, Monsieur, ne nous direz-vous rien de plus précis, & ne marquerez-vous point ce que vous trouvez à redire dans les *Héréfies Imaginaires*? Vous nous le faites attendre long-tems, & vous ne vous expliquez là-dessus que vers la fin de votre Lettre. Mais enfin vous faites bien voir que vous savez approfondir quand il vous plait. Veut-on donc savoir ce qu'il y a de mauvais dans les Lettres de l'*Héréfie Imaginaire*? Le voici; c'est que *les bons mots* (des Chamillardes) *ne sont d'ordinaire que de basses allusions; comme quand on dit que le grand O de M. Chamillard, n'est qu'un* o *en chiffre; & qu'il ne doit pas suivre le grand nombre, de peur d'être un Docteur à la douzaine.* Il n'y a personne qui n'y fût attrapé, & on ne se feroit jamais avisé qu'on pût prouver qu'il y a trop de pointes dans les Epigrammes de Catulle, parce que cel-

celles de Martial en sont pleines. Quoi donc, Monsieur, est-il possible que vous n'ayez pas connu la difference qu'il y a des *Imaginaires* aux *Chamillardes*? Et comment avez-vous pu croire qu'elles fussent du même Auteur, & même que ces dernieres vinssent de Port-Roïal? Faut-il donc que vous soïez si malheureux, que tous les efforts que vous avez faits contre les *Imaginaires*, se réduisent à faire voir que vous n'êtes pas capable de connoître une difference aussi visible & aussi marquée que celle-là? Je ne sai si cela ne feroit point entrer les gens en soupçon sur les loüanges que vous donnez aux *Provinciales*. On croira que vous les louez sur la foi d'autrui, & que vous seriez peut-être aussi embarrassé à en marquer les beautez, que vous avez été peu heureux à trouver les défauts des *Hérésies Imaginaires*. Quiconque aura bien senti les graces des premieres, aimera celles-ci, & verra bien que s'il y a quelque chose qui se puisse soûtenir auprès des *Provinciales*, ce sont les *Hérésies Imaginaires*.

Il est certain que les *petites Lettres* sont inimitables. Il y a des graces, des finesses, des délicatesses qu'on ne sauroit assez admirer. Mais il est vrai aussi qu'il n'y a jamais eu de sujets plus heureux que celui de Mr. Pascal. On n'en trouve pas toûjours qui soient capables de ces sortes d'agrémens. Et quoi que ce soit une extravagance insigne que de prétendre qu'on soit obligé à la créance interieure du fait de Jansenius, & qu'on puisse traiter comme hérétiques ceux qui n'en sont pas persuadez, cela ne se fait pas sentir, & ne divertit pas comme les décisions des Casuistes. C'est une

une grande faute de jugement, que de demander par tout le même caractère & le même air: & c'est avec beaucoup de raison que l'Auteur des *Héréſies Imaginaires*, bien *loin de vouloir attraper ce genre d'écrire*, comme vous le lui reprochez à perte de vûe, a pris une maniere plus grave & plus ſerieuſe. Cependant lors qu'il lui tombe quelque choſe entre les mains qui mérite d'être joüé, peut-on s'y prendre plus finement, & y donner un meilleur tour? Et quelque ſujet qui ſe preſente, peut-on demêler les choſes embrouillées avec plus d'adreſſe & de netteté? Peut-on mieux mettre les véritez dans leur jour? Peut-on mieux pénetrer les replis du cœur humain, & en faire mieux connoître les ruſes?

Je ne prétens pas marquer tout ce qu'il y a de beau dans les Lettres de l'*Héréſie Imaginaire:* cela ſeroit fort ſuperflu pour les gens qui ont le goût bon, & fort peu utile pour les autres. Et pour vous, Monſieur, je ne ſai ſi vous en profiteriez. C'eſt une mauvaiſe marque de fineſſe de ſentiment, que d'avoir confondu les *Chamillardes* avec les *Héréſies Imaginaires*, & les *Enluminûres* avec l'*Onguent à la brûlure.* Et ſi vous avez eu ſi peu de diſcernement en cela, il eſt difficile que vous en aïez beaucoup en d'autres choſes.

D'ailleurs je croi qu'on auroit de la peine à vous faire entendre raiſon ſur le ſujet de l'Auteur des *Héréſies Imaginaires*. Il vous a touché par où vous étiez le plus ſenſible. Le moïen de ſouffrir que l'on maltraite ainſi impunément les faiſeurs de Romans & les Poëtes de Théatre? Il eſt aiſé à voir que vous plaidez votre

pro-

propre cauſe, & que ce que vous dites ſur ce ſujet ne vous a guere coûté. Cette tirade d'éloquence, ou plutot ce lieu commun de deux pages répréſente parfaitement un Poëte qui ſe fâche. Mais encore eſt-il bon de ſavoir pourquoi. Dites-nous donc, Monſieur, prétendez-vous que les Faiſeurs de Romans & de Comédies ſoient des gens de grande édification parmi les Chrétiens? Croïez-vous que la lecture de leurs Ouvrages ſoit fort propre à faire mourir en nous le vieil Homme, à éteindre les Paſſions, & à les ſoumettre à la Raiſon? Il me ſemble qu'eux-mêmes s'en expliquent aſſez, & qu'ils font conſiſter tout leur art & toute leur induſtrie à toucher l'Ame, à l'attendrir, à imprimer dans le cœur de leurs Lecteurs toutes les Paſſions qu'ils peignent dans les Perſonnes qu'ils repréſentent, c'eſt-à-dire à rendre ſemblables à leurs Heros, ceux qui doivent regarder Jeſus-Chriſt comme leur Modèle & ſe rendre ſemblables à lui. Si ce n'eſt là tout le contraire de l'Evangile, j'avouë que je ne m'y connois pas; & il faut entendre la Religion comme Deſmarêts entend l'Apocalypſe, pour trouver mauvais qu'un Théologien, étant obligé de parler ſur cette matière, appelle ces gens-là des *Empoiſonneurs* publics, & tâche de donner aux Chrétiens de l'horreur pour leurs Ouvrages.

Mais bien loin que cela les offenſe; n'y trouvent-ils pas même quelque choſe qui les flate? Et n'eſt-ce pas les louër ſelon leur goût, que de leur reprocher de faire ce qu'ils prétendent? Les injures n'offenſent que lors qu'elles nous expoſent au mépris, ou des autres, ou de nous-mê-

mêmes. Or perſonne ne croit qu'on ait droit de le mépriſer, ni ne ſe mépriſe ſoi-même pour pécher contre des regles contraires à celles qu'il s'eſt propoſé de ſuivre. Ainſi nous voyons que ceux qui cherchent à s'agrandir dans le monde ne s'offenſent point des injures que leur diſent les Philoſophes contemplatifs qui prêchent la vie retirée: ils les regardent dans un ordre dont ils ne ſont pas, & où l'on juge autrement des choſes.

Voilà donc les bons Poëtes hors d'interêt. Les autres devroient prendre peu de part à cette injure. Car ils *n'empoiſonnent* guères, ils ne ſont coupables que par l'intention. Cependant ils murmurent par un ſecret dépit de voir qu'ils n'ont part qu'à la malediction du péché, & qu'ils n'en recueillent point le fruit. On les reconnoit par-là; & je croi qu'on peut presque établir pour règle, que dès qu'on en voit quelqu'un qui fait ces ſortes de plaintes, on peut lire ſes Ouvrages en ſureté de conſcience.

Que s'il y a quelque gloire à bien faire des Comédies & des Romans, comme il y en peut avoir, en mettant le Chriſtianiſme à part, & à ne conſiderer que cette malheureuſe gloire que les Hommes reçoivent les uns des autres, & qui eſt ſi contraire à l'esprit de la Foi, ſelon les paroles de Jeſus-Chriſt, l'Auteur des *Héréſies Imaginaires* ne veut point la ravir à ceux à qui elle eſt duë, quoi qu'à dire vrai, cette gloire conſiſte plutôt à ſe connoître à ces choſes, & à être capable de les faire, qu'à les faire effectivement, elle ne mérite pas qu'on y employe ſon tems & ſon travail; & s'il étoit permis

mis d'agir pour la gloire, ce n'eſt pas celle-là qu'il faudroit ſe propoſer. La véritable gloire, s'il y en a parm les Hommes, eſt attachée à des occupations plus ſerieuſes & plus importantes. Car ils ont eu cette juſtice de regler les récompenſes ſelon l'utilité des emplois, & ils ſavent bien faire la difference de ceux qui leur procurent des biens réels & ſolides, & de ceux qui ne contribuent qu'à leur divertiſſement. C'eſt-ce qu'a voulu dire l'Auteur des *Héréſies Imaginaires*, quand il a dit que cette occupation étoit peu *honorable*, même devant les Hommes.

Mais enfin il n'empêche pas qu'on ne connoiſſe ce qu'il y a de beau dans les Ouvrages de Sophocle, d'Euripide, de Térence & de Corneille, & qu'on ne l'eſtime ſon prix. On peut même dire qu'il s'y connoît, qu'il ſait les règles par où il en faut juger. Il n'ignore pas que ce qu'il y a de plus fin dans l'Eloquence, les graces les plus naturelles, les manières les plus tendres & les plus capables de toucher ſe trouvent dans ces ſortes d'Ouvrages. Mais c'eſt pour cela même qu'ils ſont dangereux. Plus ceux qui les compoſent ſont habiles, plus on a droit de les traiter d'*empoiſonneurs*; & plus vous vous efforcez de les loüer, plus vous les rendez dignes de ce reproche.

Que voulez-vous donc dire, & que prétendez-vous par cette grande exaggeration qui fait la moitié de votre Lettre? Que ſignifient tous ces beaux traits: *Que les Romans & les Comédies n'ont rien de commun avec le Janſeniſme: qu'on ſe doit contenter de donner les rangs en l'autre monde, ſans regler les récompenſes de celui-*

celui-ci: qu'on ne doit point envier à ceux qui s'amusent à ces bagatelles de miserables honneurs ausquels on a renoncé? pour ne rien dire du reste; car il faudroit tout copier. En verité le zèle de la Poësie vous emporte. Il est dangereux de s'y laisser aller: on n'en revient pas comme on veut: cela n'aide pas à penser juste: & toute votre Lettre se ressent de cette émotion qui vous a pris dès le commencement. Car dites-moi, Monsieur, à quoi songez-vous quand vous avancez, que si l'on concluoit, *qu'il ne faut pas aller à la Comédie, parce que S. Augustin s'accuse de s'y être laissé attendrir; il faudroit aussi conclurre, de ce que le même Saint s'accuse d'avoir trop pris de plaisir aux chants de l'Eglise, qu'il ne faut plus aller à l'Eglise*? Quoi, s'il faut quitter les choses qui sont mauvaises, & dont nous ne saurions faire un bon usage, faut-il aussi quitter les bonnes, parce que nous en pouvons faire un mauvais? Est-ce ainsi que vous raisonnez? Mais si cette fougue n'est pas heureuse pour le raisonnement, au moins elle sert à embellir les histoires, & il est aisé de connoître celles qui ont passé par les mains de ceux qui savent faire des desseins de Romans.

On voit bien que vous avez travaillé à celle des deux Capucins. Mais ce n'est pas assez; il est juste que chacun profite de ce qui lui apartient, & que le monde sache ce qu'il y a de votre invention dans le recit de cette Avanture. Je ne vous déroberai rien; ce qui n'est point de vous est fort peu de chose, & vous allez être fort bien partagé.

Il est vrai, car j'ai eu soin de m'en informer

que

que deux Capucins, dont l'un étoit parent de Mr. de Bagnolx, vinrent un jour à Port-Roïal demander l'hospitalité. On en donna avis à la Mere Angelique; & comme on lui demanda si l'on ne leur feroit point quelque reception extraordinaire à cause de Mr. de Bagnolx, elle répondit qu'on ne devoit rien ajouter pour cela à la maniere dont on avoit accoûtumé de recevoir les Religieux, & que Mr. de Bagnolx ne vouloit point qu'en sa consideration on changeât, même dans les moindres choses, les pratiques du Monastère.

Voilà, Monsieur, comment la chose se passa. De sorte que cette imagination que l'un de ces Capucins fût le P. Maillart ou Mulart; cet empressement avec lequel la Mere Angelique *court au parloir*; ce *cidre* & ce *pain des valets* mis à la place du *pain blanc* & du *vin des Messieurs*; cette reconnoissance du prétendu P. Maillart en disant la Messe; tout cela est de votre cru, sans compter l'application des proverbes & les autres gentillesses de la narration.

Cela ne va pas mal pour une petite histoire, & sur ce pied-là du moindre sujet du monde vous feriez un fort gros Roman. Ce que j'y trouve à redire, est que la vraisemblance n'est pas tout-à-fait bien gardée, & qu'il eût été difficile qu'à Port-Roïal, où l'on étoit bien averti que c'étoit le P. Mulart Cordelier qui avoit sollicité à Rome la Constitution du Pape Innocent X. contre les cinq Propositions, on eût pû prendre un Capucin pour cet homme-là. Mais vous n'y regardez pas de si près; & d'ailleurs c'est là tout le nœud de l'affaire. Car si

ce

ce Capucin ne passe tantôt pour le P. Mulart, & tantôt pour le parent de Mr. de Bagnolx ; & si selon cela on ne lui fait boire tantôt du *cidre*, & tantôt du *vin des Messieurs*, à quoi aboutira l'histoire? Il faut songer à tout. Vous aviez besoin de quelque chose qui prouvât, *qu'on a vû de tout tems ceux de Port-Roïal louër & blâmer le même homme, selon qu'ils étoient contents ou mal satisfaits de lui.* Car en verité l'exemple de Desmarêts ne suffisoit pas. Et si vous prétendez qu'on l'ait loué pour une simple excuse de civilité que lui fait M. Pascal, d'avoir cru qu'il étoit l'Auteur des Apologies des Jesuites, vous n'êtes pas difficile en panegyriques.

Pour l'histoire du volume de *Clélie*, peut-être qu'en réduisant tous les Solitaires à un seul qui n'étoit pas de ceux qu'on pouvoit appeller de ce nom-là, & le plaisir que vous supposez qu'ils prirent à se voir *traiter d'illustres*, à la complaisance qu'il ne put se défendre d'avoir pour un de ses amis qui lui envoïa ce Livre, & qui l'obligea de voir l'endroit dont il s'agit ; peut-être, dis-je, qu'elle aprocheroit de la verité : mais je ne voi pas qu'en cet état-là elle vous pût servir de grand' chose.

Que vous reste-t-il donc qui puisse donner quelque couleur au reproche que vous faites à ceux de Port-Roïal, de ne juger des choses que selon leur interêt? *On a bien souffert*, dites-vous, *que Mr. le Maître ait fait des Traductions & des Livres sur la matiere de la Grace ; & on trouve étrange que Desmarêts en fasse sur des matieres de Religion.* Sans mentir, la comparaison est bien choisie. Mr. le Maître, après

après avoir passé plusieurs années dans une grande retraite, & dans la pratique de plusieurs exercices de pénitence & de pieté Chrétienne : & après avoir joint à ses talens naturels des connoissances qui le rendoient très-capable d'écrire sur les plus grandes véritez de la Religion, ne s'en est pas toutefois jugé digne par cette même humilité, qui fait qu'il s'accuse de déreglement; quoi que même avant sa retraite sa vie eût toujours été fort reglée. Il n'a jamais écrit sur les matieres de la Grace, & n'a rien entrepris que de simples Traductions & des Histoires pieuses. Et Desmarêts, après avoir passé sa vie à faire des Romans & des Comédies, a sauté tout d'un coup jusqu'au plus haut degré de la contemplation, & de la spiritualité la plus fine. Et sur le témoignage qu'il a rendu de lui-même, qu'il étoit envoïé pour donner aux Hommes l'intelligence des mystères, il a commencé à se mettre en possession du titre & du ministère de Prophete; à établir le nouvel ordre des victimes; à leur donner les règles de sa nouvelle Théologie mystique, enfin à débiter cet amas & ce mélange horrible de profanations & d'extravagances qui paroissent dans ses Ouvrages. Que dites-vous de ce parallèle? Trouvez-vous que cette reserve & cette modestie si Chrétienne de Mr. le Maître soit fort propre pour autoriser les égaremens de Desmarêts? Je ne sai s'il vous saura bon gré de vous être avisé de cette comparaison? Il faut qu'il ait soin de se tenir toujours dans cette élevation de l'ordre prophetique, pour n'en pas sentir le mauvais effet: & pour peu qu'il voulût revenir à la condition des autres hommes; il ver-

verroit que c'eſt un mauvais luſtre pour lui que Mr. le Maître.

Vous voyez donc, Monſieur, que vous ne faites rien moins que ce que vous prétendez; & je ne penſe pas que perſonne demeure convaincu, ſur l'hiſtoire des deux Capucins, ſur les louanges qu'on a données à Mr. Desmarêts, ni ſur l'exemple de Mr. le Maître, que ceux de Port-Roïal ne jugent que ſelon leurs intérêts. Votre première ſaillie vous a mis en malheur. Quand on eſt échauffé on s'éblouït ſoi-même de ce qu'on écrit, & l'on ſe perſuade aiſément que les choſes ſont bien prouvées, pourvû qu'elles ſoient ſoutenuës d'amplifications & de lieux communs. Pour cela vous vous en ſervez admirablement. Peut-on rien voir de mieux pouſſé que celui-ci? *Qu'une femme fût dans le desordre, qu'un homme fût dans la debauche, s'ils ſe diſoient de vos amis, vous eſperiez toujours de leur ſalut: s'ils vous étoient peu favorables, quelque vertueux qu'ils fuſſent, vous apprehendiez toujours le jugement de Dieu pour eux. Ce n'étoit pas aſſez pour être ſavant, d'avoir étudié toute ſa vie; d'avoir lu tous les Auteurs, il faloit avoir lu Janſenius, & n'y avoir point lu les Propoſitions.*

Il ne manque rien à cela que d'être vrai. Mais nous en parlons bien à notre aiſe, nous qui le regardons de ſang froid. Si nous étions piquez au jeu, & que nous nous ſentiſſions enveloppez dans la disgrace commune des Poëtes de Théatre & des faiſeurs de Romans, cela nous paroîtroit vrai comme une Démonſtration de Mathematique. L'imagination change terriblement les objets. Quand on eſt plein de

la douleur d'une telle injure, il n'eſt pas aiſé de s'en défaire. On a beau parler d'autre choſe, on ne ſonge qu'à celle-là, & l'on y revient toujours. Y a-t-il rien de plus naturel que cette demande qui ſort de la plenitude de votre cœur? *Enfin que faut-il que nous liſions ſi ces ſortes d'Ouvrages ſont défendus*? Il n'y a perſonne qui ne crût que c'eſt-là la concluſion d'un discours qu'on auroit fait pour ſoûtenir qu'il eſt permis de lire des Romans & des Comédies. Point du tout, il ne s'agit point de cela. Mais c'eſt un cœur preſſé qui ſe décharge & qui fait tout venir à propos.

Cette queſtion me fait ſouvenir de ce qu'un homme diſoit à un Evêque qui ne vouloit pas le recevoir aux Ordres: *Que voulez-vous donc que je faſſe, Monſeigneur: que j'aille voler ſur les grands chemins*? Cet homme ne connoiſſoit que deux conditions dans le monde, celle de *Prêtre*, & celle de *Voleur de grands chemins*. Et vous, vous ne connoiſſez qu'une ſorte de plaiſir dans la vie, la lecture des Romans & des Comédies. Mon Dieu, Monſieur, qu'il me ſemble que vous auriez des choſes à faire avant que de ſonger à lire des Romans! Mais vous avez pris votre parti, & il y a grande apparence que vous n'en reviendrez pas ſitôt. Je voi à peu près ce qu'il vous faut, & je ne m'étonne pas ſi les *Diſquiſitions* & les *Diſſertations* vous ennuïent. Vous n'avez pas beſoin d'une fort grande ſoûmiſſion pour vous rapporter de tout cela au Pape & au Clergé de France. Ce n'eſt pas là ce qui vous intéreſſe. Vous trouvez bon tout ce que fera l'Auteur des *Héréſies Imaginaires*;

naires; vous lui donnez tout pouvoir, & vous lui abandonnez même Mr. Desmarêts, pourvû *qu'il ne lui porte point de coups qui puissent retomber sur les autres*, (car c'est-là ce qui vous tient au cœur) & qu'il vous laisse joüir en paix de cette *petite étincelle du feu qui échauffa autrefois les grands genies de l'antiquité*, qui vous est tombée en partage.

Mais, Monsieur, il semble qu'un homme aussi tendre & aussi sensible que vous l'êtes, ne devroit songer qu'à vivre doucement, & à éviter les rencontres fâcheuses. Et comment est-ce que vous n'avez pas mieux aimé dissimuler la part que vous auriez pu prendre à l'injure commune, que de vous mettre au hazard de vous attirer une querelle particuliere? Cependant vous ne vous contentez pas d'attaquer celui dont vous croïez avoir sujet de vous plaindre; vous étendez votre ressentiment contre tous ceux qui ont quelque liaison avec lui. Il semble qu'ils soient en communauté de péchez, & qu'en faisant le procès au premier qui se presente, on le fait à tous.

Voudriez-vous répondre comme cela pour tous vos Confreres, & n'auriez-vous point assez de votre iniquité à porter? Il est vrai que si vous ne vous étiez avisé de cet expedient, votre Lettre auroit été un peu courte. Il a fallu mettre tous les Jansenistes en un; & même avoir recours à des choses où ils n'ont point de part, pour trouver de quoi la grossir: encore avec tout cela n'avez-vous pas eu grand' chose à dire; & peut-être qu'après avoir bien tout consideré, on trouvera que vous n'avez rien dit. Vous voïez bien à quoi se réduit ce

que

que nous avons vû de votre Lettre jusqu'ici. Et croïez-vous encore dire quelque chose quand vous alleguez la Traduction de Terence? N'est-ce pas un beau moïen pour repousser le reproche d'*Empoisonneurs*, & pour rendre ceux de Port-Roïal coupables du mal que ce Livre peut faire, que de dire qu'ils ont tâché d'y apporter le remede, & qu'ils ont pris pour cela la meilleure voie qu'on pouvoit prendre? Les Comédies de Terence sont entre les mains de tout le monde, & particulierement de ceux qui apprenent la Langue Latine. Il faut qu'ils passent par-là; c'est une nécessité qu'on ne sauroit éviter. On l'a même reconnuë au Concile de Trente. Et dans l'Index des Livres défendus, on a excepté expressément ceux que le besoin qu'on a d'apprendre le Latin a rendus nécessaires. Que peut-on donc faire de mieux pour les jeunes gens qui ont ce Livre entre les mains, & qui tâchent de l'entendre, que de leur donner une Traduction qui le leur explique de telle sorte, qu'elle les fasse passer par dessus les endroits qui seroient capables de les corrompre; qui leur ôte de devant les yeux tout ce qu'il y a de trop libre, & qui supprime à ce dessein des Comédies toutes entieres? S'il y en a qui s'attachent à ce Livre par le plaisir qu'ils y prenent, sans se mettre en peine du peril où ils s'exposent, on ne sauroit les en empêcher. Mais peut-on nier que cette Traduction ne soit un excellent moïen pour conserver la pureté & l'innocence de ceux qui ne cherchant dans cet Ouvrage que ce qu'on y doit chercher, qui est d'y prendre une teinture de l'air & du stile de cet Auteur, & d'y appren-

dre la pureté de sa Langue, se tiennent à ce que la Traduction leur explique, & sont détournez de lire le reste où le secours de cette Traduction leur manque, par la peine qu'ils auroient à l'entendre? Que peut-on donc dire de celui qui pour avoir un prétexte de traiter d'*Empoisonneur* l'Auteur de cette Traduction, & d'envelopper dans ce reproche tous ceux de Port-Roïal, selon le nouveau privilège qu'il se donne, tâche lui-même d'*empoisonner* un dessein qui n'est pas seulement très-innocent, mais qui est encore très-louable & très-utile.

Vous avez bien connu qu'il y avoit là un peu de mauvaise foi. Et c'est pour cela que vous avez voulu essayer de prévenir la réponse qu'on vous pourroit faire. Mais vous vous y prenez d'une manière qui mérite d'être remarquée. Vous vous êtes souvenu qu'on avoit dit quelque part, que le *soin qu'on prend de couvrir des Passions d'un voile d'honnêteté ne sert qu'à les rendre plus dangereuses*; & sans savoir trop bien ce que cela signifie, vous avez cru que vous vous sauveriez par-là, comme si en retranchant les libertez des Comédies de Terence, on avoit rendu les Passions qui y sont représentées plus dangereuses en les couvrant d'un voile d'honnêteté.

C'est le plus grand hazard du monde quand on applique bien ce qu'on n'entend pas: *Couvrir les passions d'un voile d'honnêteté*, ce n'est pas ôter d'un Livre ce qu'il y a d'impur & de deshonnête. Un même Livre peut avoir des endroits trop libres, & d'autres où les passions soient *couvertes d'un voile d'honnêteté*; c'est-à-dire où elles soient exprimées par des voies qui

ne

ne bleſſent point la pudeur ni la bienſéance, qui faſſent beaucoup entendre en diſant peu, & qui ſans rien perdre de ce qu'elles ont de doux & de capable de toucher, leur donnent encore l'agrément de la retenue & de la modeſtie. Ce ne ſont pas ces endroits deshonnêtes qui empêchent le mal que ceux-ci peuvent faire. Ce ſeroit un plaiſant ſcrupule que de n'oſer les ôter de peur de rendre le Livre plus dangereux, & je ne connois que vous qui les y vouluſſiez remettre par principe de conſcience.

Mais d'ailleurs ce n'eſt pas par ces paſſions couvertes & déguiſées que Terence eſt dangereux, ſur tout dans les Comédies qu'on a traduites: il y a des délicateſſes admirables, mais elles ne ſont pas de ce genre-là, & dès qu'on en a retranché ce qu'il y a de trop libre, il n'eſt plus capable de nuire.

Je pourrois ajoûter à cela, qu'encore que toutes les Comédies ſoient dangereuſes, & qu'il fût à ſouhaiter qu'on les pût ſupprimer toutes, celles des Anciens le ſont beaucoup moins que celles qu'on fait aujourd'hui. Ces dernières nous émeuvent d'ordinaire tout autrement, parce qu'elles ſont priſes ſur notre air & ſur notre tour; que les perſonnes qu'elles nous repréſentent ſont faites comme celles avec qui nous vivons; & que presque tout ce que nous y voïons, ou nous prépare à recevoir les impreſſions de quelque choſe de ſemblable que nous trouverons bientôt, ou renouvelle celles que nous avons déja reçuës.

Mais nous retomberions inſenſiblement ſur

un ſujet qui vous importune, & vous ne prenez pas plaiſir qu'on parle contre les Comédies & les Romans. D'ailleurs je voi que vous n'aimez pas que l'on ſoit long-tems ſur une même matière. C'eſt ce qui vous a dégoûté des Ecrits de Port-Roïal, & qui fait que vous vous plaignez qu'ils ne diſent plus rien de nouveau. Cela ne me ſurprend point. Je commence à connoître votre humeur. Vous jugez à peu près de ces Ecrits comme des Romans; vous croïez qu'ils ne ſont faits que pour divertir le monde, & que comme il aime les choſes nouvelles, on doit avoir ſoin de n'y rien dire que de nouveau. Il y a d'autres gens qui les liſent dans une diſpoſition un peu différente de la vôtre. Ils y cherchent l'éclairciſſement des Conteſtations. Ils tâchent à profiter des veritez dont on ſe ſert pour ſoûtenir la cauſe que l'on défend. Ils remarquent comment on démêle les difficultez & les équivoques. Ils ſont ſurpris d'y voir que tandis que ceux qui diſent que les Propoſitions ſont dans Janſenius demeurent ſans preuve ſur une choſe dont les yeux ſont juges, ceux qui nient qu'elles y ſoient, quoi qu'ils fuſſent déchargez de la preuve ſelon la règle de Droit, ont prouvé cent & cent fois cette négative d'une manière invincible. Enfin ils aiment à voir diſſiper tout ce qu'on allegue pour la créance du fait de *Janſenius*, en le reduiſant à l'eſpèce de celui d'*Honorius*: & au lieu que la repetition de cette hiſtoire vous ennuïe, ils voient avec plaiſir qu'il n'y a qu'à la repeter pour faire évanouïr le fantôme de la *nouvelle Héréſie* toutes les fois

qu'on

qu'on le ramène. N'est-il pas vrai, Monsieur, que vous avez bien de la peine à comprendre comment il peut y avoir des gens de cette humeur-là? Quoi! on ne se lasse point de lire les Ecrits de Théologie *pleins de longues & de doctes periodes*, où l'on ne fait autre chose que *citer les Peres*; & où l'on *justifie sa conduite par leurs exemples*? On peut souffrir des gens qui *trouvent* dans *les Peres*, tout ce qu'ils veulent, qui *examinent Chrétiennement les mœurs & les Livres*, & qui vont chercher dans S. *Bernard* & dans S. *Augustin* des *règles* pour discerner ceux qui sont véritablement sages d'avec ceux qui ne le sont pas?

Je croi, Monsieur, qu'il est bon de vous avertir que si les meilleurs amis de ceux de Port-Roïal les vouloient louër, ils ne diroient que ce que vous dites. Je voi bien que vous n'y prenez pas garde; & sous ombre qu'on ne louë point de cette sorte ni les Romans ni ceux qui les font, vous croïez ne les point louër. Voilà ce que c'est que de vous être rempli la tête de ces belles idées. Vous ne concevez rien de grand que ces sortes d'Ouvrages & leurs Auteurs, & vous ne connoissez point d'autres louanges que celles qui leur conviennent. Cet entêtement pourroit bien vous jouer quelque mauvais tour, & vous ne feriez pas mal de vous en défaire. Mais au moins tant qu'il durera, prenez bien garde qui vous louerez: autrement en pensant louer quelque Pere de l'Eglise, ou quelque Théologien, vous courez risque de faire insensiblement l'éloge de La Calprenede. Cela vaut la peine que vous y songiez.

Cependant, Monſieur, je croi que l'Auteur des *Imaginaires* peut ſe tenir en repos, & qu'à moins qu'il ne ſe faſſe en vous un changement auſſi prompt & auſſi extraordinaire que celui qui s'eſt fait dans Mr. Desmarêts, vous ne lui ferez pas grand mal, non plus qu'à tous les autres que vous intereſſez dans la querelle que vous lui faites. Vous auriez pu chercher quelque autre voie *pour arriver à la gloire*; & quand vous y aurez bien penſé, vous trouverez ſans doute que celle-ci n'eſt pas la plus aiſée ni la plus ſûre.

Ce 1. Avril 1666.



SE-

SECONDE LETTRE [1]

DE M[R]. RACINE

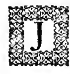
AUX DEUX APOLOGISTES [2]

DE L'AUTEUR

DES HERESIES

IMAGINAIRES.

LETTRE XIV.



E pourrois, Messieurs, vous faire le même compliment que vous me faites, je pourrois vous dire qu'on vous fait beaucoup d'honneur de vous répondre; mais j'ai une plus haute

§ 1. Cette Lettre, qui n'a point paru dans les Editions precedentes des Oeuvres de Mr. Despreaux, avoit été publiée à part dans le tems qu'elle fut composée. Mais elle devint bientôt rare parce que l'Auteur la suprima. On la donne ici sur une Copie manuscrite qu'on nous a communiquee. Du Monteil.

§ 2. On prétend, dans une Note qui étoit à la marge de la Copie manuscrite de cette Lettre, que ces deux Apologistes sont Mrs. Barbier Daucourt & Mr. Du Bois. Voyez la Note 1. qui est ci-dessus p. 204.

haute idée de tout ce qui sort de Port-Roïal, & je me tiens au contraire fort honoré d'entretenir quelque commerce avec ceux qui aprochent de si grands hommes..... Toute la grace que je vous demande, c'est qu'il me soit permis de vous répondre en même tems à tous deux, car quoique vos Lettres soient écrites d'une maniere bien differente, il suffit que vous combattiez pour la même cause, je n'ai point d'égard à l'inégalité de vos humeurs, & je ferois conscience de séparer deux Jansénistes. —— Aussi bien je vois que vous me reprochez à peu près les mêmes crimes, toute la difference qu'il y a, c'est que l'un me les reproche avec chagrin, & tâche par tout d'émouvoir la pitié, & l'indignation de ses Lecteurs, au lieu que l'autre s'est chargé de les réjouïr. Il est vrai que vous n'êtes pas venu à bout de votre dessein, le monde vous a laissé rire & pleurer tous seuls; mais le monde est d'une étrange humeur, il ne vous rend point justice: pour moi qui fais profession de vous la rendre, je vous puis assurer au moins que le mélancolique m'a fait rire, & que le plaisant m'a fait pitié ---- Ce n'est pas que vous demeuriez toujours dans les bornes de votre partage, il prend quelquefois envie au plaisant de se fâcher, & au mélancolique de s'égayer, car sans compter la maniere ingenieuse dont il nous peint ces Romains qu'on voïoit *à la tête d'une armée, & à la queuë d'une charrue*, il me dit assez galamment, *que si je veux me servir de l'autorité de St. Grégoire en faveur de la Tragédie, il faut me résoudre à être toute ma vie le Poëte de la passion.* Voïez à quoi l'on s'ex-

s'expose quand on force son naturel, il n'a pu rire sans abuser du plus saint de nos mysteres, & la seule plaisanterie qu'il fait, est une impiété.

Mais vous vous accordez sur tout dans la pensée que je suis un Poëte de Théatre, vous en êtes pleinement persuadez, & c'est le sujet de toutes vos réflexions sévères, & enjouées. Où en seriez-vous, Messieurs, si l'on découvroit que je n'ai point fait de Comédies ? Voila bien des lieux communs hazardez, & vous auriez penetré inutilement tous les replis du cœur d'un Poëte.

Par exemple, Messieurs, si je suposois que vous êtes deux grands Docteurs, si je prenois mes mesures là-dessus, & qu'ensuite (car il arrive des choses plus extraordinaires) on vînt à découvrir que vous n'êtes rien moins tous deux que de Savans Théologiens; que ne diriez-vous point de moi? Vous ne manqueriez pas encore de vous écrier, que je ne me connois point en Auteurs, *que je confonds les Chamillardes avec les Visionnaires*; & que je prens des hommes fort communs pour de grands hommes; aussi ne pretendez pas que je vous donne cet avantage sur moi; j'aime mieux croire sur votre parole que vous ne savez pas les Peres, & que vous n'êtes tout au plus que les très-humbles serviteurs de l'Auteur des *Imaginaires*.

Je croirai même, si vous voulez, que vous n'êtes point de Port-Roïal, comme le dit un de vous, quoi qu'à dire le vrai j'aye peine à comprendre qu'il aît renoncé de gayeté de cœur à sa plus belle qualité. Combien de gens ont

lû sa Lettre, qui ne l'eussent pas regardée, si le Port-Roïal ne l'eût adoptée, si ces Messieurs ne l'eussent distribuée avec les mêmes éloges qu'un de leurs Ecrits? Il a voulu peut-être imiter Mr. Pascal, qui dit dans quelqu'une de ses Lettres, qu'il n'est point de Port-Roïal. Mais, Messieurs, vous ne considerez pas que Mr. Pascal faisoit honneur à Port-Roïal, & que Port-Roïal vous fait beaucoup d'honneur à tous deux —— Croyez-moi, si vous en êtes, ne faites point de difficulté de l'avouër; & si vous n'en êtes point, faites tout ce que vous pourrez pour y être reçûs, vous n'avez que cette voye pour vous distinguer. Le nombre de ceux qui condamnent Jansénius, est trop grand, le moyen de se faire connoître dans la foule? Jettez-vous dans le petit nombre de ses défenseurs, commencez à faire les importans, mettez-vous dans la tête que l'on ne parle que de vous, & que l'on vous cherche par tout pour vous arrêter, délogez souvent; changez de nom * si vous ne l'avez déja fait, ou plutôt n'en changez point du tout, vous ne sauriez être moins connus qu'avec le vôtre: sur tout louez vos Messieurs, & ne les louez pas avec retenue. Vous les placez justement après David, & Salomon, ce n'est pas assez: mettez-les devant, vous ferez un peu souffrir leur humilité, mais ne craignez rien; ils sont accoutumés à benir tous ceux qui les font souffrir.

Aussi vous vous en acquittez assez bien, vous les

* Ils en avoient effectivement changé, car Mr. Daubourt se nommoit *Barbier*, & Mr. Dubois se nommoit *Gois-*

les voulez obliger à quelque prix que ce soit, c'est peu de les préferer à tous ceux qui ont jamais paru dans le Monde, vous les préferez même à ceux qui se sont le plus signalés dans leur parti, vous rabaissez Mr. Pascal pour relever l'Auteur des Imaginaires, vous dites que Mr. Pascal n'a que l'avantage d'avoir eu des sujets plus heureux que lui. Mais, Monsieur, vous qui êtes plaisant, & qui croïez vous connoître en plaisanterie trouvez-vous que le pouvoir prochain, & la grace suffisante fussent des sujets plus divertissants que tout ce que vous apellez les Visions de Desmarêts? Cependant vous ne nous persuaderez pas que les dernieres Imaginaires soient aussi agréables que les premieres Provinciales, tout le monde lisoit les unes, & vos meilleurs amis peuvent à peine lire les autres.

Pensez-vous vous-même que je fasse une grande injustice à ce dernier de lui attribuer une Chamillarde? Savez-vous qu'il y a d'assez bonnes choses dans ces Chamillardes? Cet homme ne manque point de hardiesse, il possede assez bien le caractere de Port-Roïal, il traite le Pape familierement, il parle aux Docteurs avec autorité; que dis-je? Savez-vous qu'il a fait un grand Ecrit, qui a merité d'être brûlé. Mais cela seroit plaisant que je prisse contre vous le parti de tous vos Auteurs; c'est bien assez d'avoir défendu Mr. Pascal, il est vrai que j'ai eu quelque pitié de voir traiter l'Auteur des Chamillardes avec tant d'inhumanité, & tout cela, par-

Goisbaut. [*Cette Remarque étoit dans la Copie Manuscrite de cette Lettre.*]

parce qu'on l'a convaincu de quelques fautes, il fera mieux une autre fois, il a bonne intention, il s'eſt fait cent querelles pour vos amis, voulez-vous qu'il ſoit mal avec tout le monde, & qu'il ne ſoit eſtimé des Jéſuites, ni des Janſeniſtes? Ne craignez-vous point que l'on vous faſſe le même traitement? Car qui empêchera quelqu'autre de me répondre, & de me dire en parlant de vous: Quoi, Monſieur, vous avez pu croire que Meſſieurs de Port-Roïal avoient adopté une Lettre ſi peu digne d'eux? Ne voïez-vous point qu'elle rebat cent fois la même choſe, qu'elle eſt obſcure en beaucoup d'endroits, & froide par tout? Ils me diront ces raiſons, & d'autres encore, & j'en ſerai fâché pour vous, car votre belle humeur tient à peu de choſe, la moindre mortification la ſuſpendra, & vous retomberez dans la mélancolie de votre Confrere.

Mais il s'ennuieroit peut-être ſi je le laiſſois plus longtems ſans l'entretenir, il faut revenir à lui, & faire tout ce que je pourrai pour le divertir. J'avoue que ce n'eſt pas une petite entrepriſe, car que dire à un homme qui ne prend rien en raillerie, & qui trouve par tout des ſujets de ſe fâcher? Ce n'eſt pas que je condamne ſa mauvaiſe humeur; il a ſes raiſons, c'eſt un homme qui s'intereſſe ſerieuſement dans le ſuccès de vos affaires, il voit qu'elles vont de pis en pis, & qu'il n'eſt pas tems de ſe réjouïr. C'eſt ſans doute ce qui fait qu'il s'emporte tant contre la Comédie. Comment peut-on aller au Théatre? Comment peut-on ſe divertir lorſque la Verité eſt

per-

persecutée, lorsque la fin du Monde s'aproche, lorsque tout le monde a tantôt signé? Voila ce qu'il pense, & c'est ce qu'allegua un jour fort à propos un de vos Confreres, car je ne dis rien de moi-même.

C'étoit chez une personne, qui en ce temslà étoit fort de vos amies, elle avoit eu beaucoup d'envie d'entendre lire le Tartuffe, & l'on ne s'opposa point à sa curiosité, on vous avoit dit que les Jésuites étoient jouez dans cette Comédie, les Jésuites au contraire se flatoient qu'on en vouloit aux Jansenistes, mais il n'importe, la Compagnie étoit assemblée, Moliere alloit commencer lorsqu'on vît arriver un homme fort échauffé, qui dit tout bas à cette personne. Quoi, Madame, vous entendrez une Comédie, le jour que le Mystère de l'iniquité s'accomplit? Ce jour qu'on nous ôte nos Meres? Cette raison parut convainquante, la Compagnie fut congediée, Moliere s'en retourna bien étonné de l'empressement qu'on avoit eu pour le faire venir, & de celui qu'on avoit pour le renvoïer... En effet, Messieurs, quand vous raisonnerez de la sorte, nous n'aurons rien à répondre, il faudra se rendre, car de me demander comme vous faites, si je crois la Comédie une chose sainte, si je la crois propre à faire mourir le vieil homme, je dirai que non, mais je vous dirai en même tems, qu'il y a des choses qui ne sont pas saintes, & qui sont pourtant innocentes: je vous demanderai si la Chasse, la Musique, le plaisir de faire des Sabots, & quelques autres plaisirs que vous ne vous refusez

fusez pas à vous-mêmes, sont fort propres à faire mourir le vieil homme, s'il faut renoncer à tout ce qui divertit, s'il faut pleurer à toute heure? Helas oui, dira le mélancolique, mais que dira le plaisant? Il voudra qu'il lui soit permis de rire quelquefois, quand ce ne seroit que d'un Jésuite, il vous prouvera comme ont fait vos amis que la raillerie est permise, que les Peres ont ri, que Dieu même a raillé. Et vous semble-t-il que les Lettres Provinciales soient autre chose que des Comédies? Dites-moi, Messieurs, qu'est-ce qui se passe dans les Comédies? On y jouë un Valet fourbe, un Bourgeois avare, un Marquis extravagant, & tout ce qu'il y a dans le monde de plus digne de risée. J'avouë que le Provincial a mieux choisi ses personnages, il les a cherchez dans les Couvents & dans la Sorbonne, il introduit sur la Scene tantôt des Jacobins, tantôt des Docteurs, & toujours des Jésuites; combien de roles leur fait-il jouer? tantôt il amene un Jésuite bon homme, tantôt un Jésuite méchant, & toujours un Jésuite ridicule. Le monde en a ri pendant quelque tems, & le plus austere Jansenifte auroit cru trahir la Verité, que de n'en pas rire.

Reconnoissez donc, Monsieur, que puisque nos Comédies ressemblent si fort aux vôtres, il faut bien qu'elles ne soient pas si criminelles que vous dites. Pour les Peres, c'est à vous de nous les citer, c'est à vous, ou à vos amis de nous convaincre par une foule de passages que l'Eglise nous interdit absolument la Comédie en l'état qu'elle est, alors nous cesserons d'y aller,

ler, & nous attendrons patiemment que le tems vienne de mettre les Jésuites sur le Théatre.

J'en pourrois dire autant des Romans, & il semble que vous ne les condamnez pas tout-à-fait. Mon Dieu, Monsieur, me dit l'un de vous, que vous avez de choses à faire avant que de lire les Romans! Vous voïez qu'il ne défend pas de les lire, mais il veut auparavant que je m'y prepare serieusement. Pour moi je n'en avois pas une idée si haute, je croïois que ces sortes d'Ouvrages n'étoïent bons que pour desennuyer l'esprit, pour l'acoutumer à la lecture, & pour le faire passer ensuite à des choses plus solides. En effet quel moïen de retourner aux Romans, quand on a lû une fois les Voyages de St. Amour, Wendrok, Palafox, & tous vos Auteurs? Sans mentir ils ont toute une autre manière d'écrire que les Faîseurs de Romans, ils ont toute une autre addresse pour embelir la Verité, ainsi vous avez grand tort quand vous m'acusez de les comparer avec les autres; je n'ai point prétendu égaler Desmarêts à Mr. le Maître, il ne faut point pour cela que vous souleviez les Juges, & le Palais contre moi, je reconnois de bonne foi que les Plaidoyers de ce dernier sont sans comparaison plus devots que les Romans du premier; je crois bien que si Desmarêts avoit revû ses Romans depuis sa conversion, comme on dit que Mr. le Maître a revû ses Plaidoyers, il y auroit peut-être mis de la spiritualité, mais il a cru qu'un penitent devoit oublier tout ce qu'il a fait pour le monde. Quel penitent, dites-vous, qui fait des Livres de lui-même, au lieu que Mr. le

le Maître n'a jamais ofé faire que des Traductions. Mais, Meffieurs, il n'eft pas que Monfieur le Maître n'ait fait des Préfaces, & vos Préfaces font fort fouvent de fort gros Livres. Il faut bien fe hazarder quelquefois; fi les Saints n'avoient fait que traduire vous ne traduiriez que des Traductions.

Vous vous étendez fort au long fur celle qu'on a faite de Terence, vous dites que je n'en puis tirer aucun avantage, & que le Traducteur a rendu un grand fervice à l'Etat, & à l'Eglife, en expliquant un Auteur neceffaire pour aprendre la Langue Latine. Je le veux bien, mais pourquoi choifir Terence? Ciceron n'eft pas moins neceffaire que lui, il eft plus en ufage dans les Colleges, il eft affûrément moins dangereux, car quand vous nous dites qu'on ne trouve point dans Terence ces paffions couvertes que vous craignez tant, il faut bien que vous n'aïez jamais lu la première & la cinquième Scenes de l'Andrienne, & tant d'autres endroits des Comédies que l'on a traduites, vous y auriez vû ces paffions naïvement exprimées, ou plutôt il faut que vous ne les aïez lûs que dans le François, & en ce cas j'avouë que vous les avez pu lire fans danger.

Voilà, Meffieurs, tout ce que je voulois vous dire, car pour l'Hiftoire des Capucins, il paroît bien par la manière dont vous la niez que vous la croyez véritable. L'un de vous me reproche feulement d'avoir pris des Capucins pour des Cordeliers. L'autre me veut faire croire que j'ai voulu parler du Pere Mulard.

Non

Non, Messieurs, je sai combien ce Cordelier est decrié parmi vous; on se plaignoit encore en ce tems-là d'un Capucin, & ce sont des Capucins qui ont bû le cidre, il se peut faire que celui qui m'a conté cette avanture, & qui y étoit présent, n'a pas retenu exactement le nom du Pere dont on se plaignoit, mais cela ne fait pas que le reste ne soit véritable, & pourquoi le nier? Quel tort cela fait-il à la conduite de la Mere Angelique? Cela ne doit point empêcher vos amis d'achever sa Vie, qu'ils ont commencée, ils pourront même se servir de cette Histoire, & ils en feront un chapitre particulier, qu'ils intituleront *de l'Esprit de discernement que Dieu avoit donné à la Sainte Mere*.

Vous voïez bien que je ne cherche pas à faire de longues Lettres, je ne manquerois pas de matière pour grossir celle-ci, je pourrois vous raporter cent de vos passages, comme vous raportez presque tous les miens; mais, ou ils seroient ennuyeux, & je ne veux pas que vous vous ennuyiez vous-mêmes; ou ils seroient divertissants, & je ne veux pas qu'on me reproche comme à vous, que je ne divertis que par les passages des autres; je prévois même que je ne vous écrirai pas davantage; je ne refuse point de lire vos Apologies, ni d'être Spectateur de vos disputes, mais je ne veux point y être mêlé. Ce seroit une chose étrange que pour un avis que j'ai donné en passant, je me fusse attiré sur les bras tous les Disciples de St. Augustin.

guſtin. Ils n'y trouveroient pas leur compte, ils n'ont point accoutumé d'avoir à faire à des inconnus. Il leur faut des gens connus, & des plus élevez en dignité, je ne ſuis ni l'un ni l'autre, & par conſequent je crains peu ces verités dont vous me menacez, il ſe pourroit faire qu'en me voulant dire des injures, vous en diriez au meilleur de vos amis, croïez-moi, retournez aux Jéſuites, ce ſont vos ennemis naturels. Je ſuis &c.

De Paris ce 10. *Mai* 1666.



PRE-

PREFACES
DIVERSES

PREFACE

De la premiére Edition faite en 1666. *& des Editions ſuivantes, jusqu'en* 1674.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

CEs Satires, dont on fait part au Public, n'auroient jamais couru le hazard de l'impreſſion, ſi l'on eût laiſſé faire leur Auteur. Quelques applaudiſſemens qu'un aſſez grand nombre de perſonnes amoureuſes de ces ſortes d'Ouvrages, aït donnez aux ſiens; ſa modeſtie lui perſuadoit, que de ſe faire imprimer ce ſeroit augmenter le nombre des méchans Livres, qu'il blâme en tant de rencontres, & ſe rendre par là digne lui-même en quelque façon d'avoir place dans ſes Satires. C'eſt ce qui lui a fait ſouffrir fort long-tems, avec une patience qui tient quelque choſe de l'Heroïque dans un Auteur, les mauvaiſes Copies qui ont couru de ſes Ouvrages, ſans être tenté pour cela de les faire mettre ſous la preſſe. Mais enfin, toute ſa conſtance l'a abandonné à la vûe [1] de cette monſtrueuſe Edition qui en

1 *De cette monſtrueuſe Edition.*] Elle avoit été faite à Rouen, en 1665.

2. *Ja-*

en a paru depuis peu. Sa tendresse de pere s'est réveillée à l'aspect de ses enfans ainsi défigurez & mis en pièces, sur tout lorsqu'il les a vûs accompagnez de cette Prose fade, & insipide, que tout le Sel de ses Vers ne pourroit pas relever: Je veux dire de ce [2] *Jugement sur les Sciences*, qu'on a cousu si peu judicieusement à la fin de son Livre. Il a eu peur que ses Satires n'achevassent de se gâter en une si méchante compagnie: & il a crû enfin, que puisqu'un Ouvrage, tôt ou tard, doit passer par les mains de l'Imprimeur, il valoit mieux subir le joug de bonne grace, & faire de lui-même ce qu'on avoit déja fait malgré lui. Joint que ce galant-Homme qui a pris le soin de la première Edition, y a mêlé les noms de quelques personnes que l'Auteur honore, & devant qui il est bien aise de se justifier. Toutes ces considerations, dis-je, l'ont obligé à me confier les veritables Originaux de ses Pièces, augmen-

2. *Jugement sur les Sciences.*] C'est un petit Discours en prose, de Monsieur de Saint Evremond. Monsieur Despréaux ne savoit pas alors qui en étoit l'Auteur; mais il ne paroît pas que Monsieur de Saint Evremond se soit jamais plaint du jugement que l'on fait ici de son Ouvrage: au contraire, il a donné dans ses Ecrits de grandes louanges à Monsieur Despréaux.

§ Comment Mr. de Saint Evremond auroit-il pû se plaindre du jugement que Mr. Despréaux fait ici de son Ouvrage, puisque ce jugement ne lui a point été connu? Voici la Remarque que Mr. Des Maizeaux a faite là-dessus dans une de ses Notes sur la Vie de Mr. de Saint Evremond, *ad an.* 1663. p. 86. & 87. de l'Edition d'Amsterdam 1726: „ Mr. Despréaux, *dit-il*, chagrin de „ ce qu'on avoit publié ses Satires sans sa participation, „ les donna lui-même plus correctes en 1666; & dans „ l'Avertissement, il déchargea sa mauvaise humeur sur „ cet-

[3] augmentées encore de deux autres, pour lesquelles il apprehendoit le même sort. Mais en même tems il m'a laissé la charge de faire ses excuses aux Auteurs qui pourront être choquez de la liberté qu'il s'est donnée, de parler de leurs Ouvrages en quelques endroits de ses Ecrits. Il les prie donc de considerer que le Parnasse fut de tout tems un Païs de Liberté : que le plus habile y est tous les jours exposé à la censure du plus ignorant : que le sentiment d'un seul homme ne fait point de loi ; & qu'au pis aller, s'ils se persuadent qu'il ait fait du tort à leurs Ouvrages, ils s'en peuvent vanger sur les siens dont il leur abandonne jusqu'aux points & aux virgules. Que si cela ne les satisfait pas encore ; il leur conseille d'avoir recours à cette bien-heureuse Tranquillité des grands Hommes, comme eux, qui ne manquent jamais de se consoler d'une semblable disgrace [4] par quelque exemple fameux, pris des plus célèbres Auteurs

„ cette petite pièce en prose, *qu'on avoit*, dit-il, *confuse si peu judicieusement à la fin de son livre.* Cependant, comme il ne la designa que sous le nom general de *Jugement sur les Sciences*, on ne pouvoit pas savoir de quel Ecrit il vouloit parler, à moins que d'avoir vû cette premiere édition. Mr. de Saint Evremond n'a jamais sû que cette Saillie le regardât. Il l'auroit facilement pardonnée à un jeune Poëte Satirique qui faisoit main basse sur tout ce qui n'etoit pas de son goût, & qui ne pensoit pas assez pour goûter ce petit Ouvrage. DU MONTEIL.

3. *Augmentées de deux autres.*] De la Satire III. sur un Festin ridicule, & de la Satire V. sur la Noblesse.

4. *Par quelque exemple fameux.*] Socrate assista à la représentation de la Comédie des Nuées d'Aristophane, quoique cette Comédie fût faite contre lui, & qu'il y fût même nommé.

teurs de l'Antiquité, dont ils se font l'application tout seuls. En un mot, il les supplie de faire réflexion, que si leurs Ouvrages sont mauvais, ils meritent d'être censurez; & que s'ils sont bons, tout ce qu'on dira contre eux ne les fera pas trouver mauvais. [5] Au reste, comme la malignité de ses Ennemis s'efforce depuis peu de donner un sens coupable à ses pensées, même les plus innocentes; il prie les honnêtes gens, de ne se pas laisser surprendre aux Subtilitez raffinées de ces petits Esprits, qui ne savent se vanger que par des voïes lâches, & qui lui veulent souvent faire [6] un crime affreux d'une élégance Poëtique.

J'ai charge encore d'avertir ceux qui voudront faire des Satires contre les Satires, de ne se point cacher. Je leur répons, que l'Auteur ne les citera point devant d'autre Tribunal que celui des Muses. Parce que si ce sont des injures grossières, les Beurrieres lui en feront raison; & si c'est une raillerie délicate, il n'est pas assez ignorant dans les Loix, pour ne pas savoir qu'il doit porter la peine du Talion. Qu'ils écrivent donc librement: comme ils contribueront sans doute à rendre l'Auteur plus illustre, ils feront le profit du Libraire: & cela me regarde. Quelque interêt pourtant que j'y trouve, je leur conseille d'atten-

5. *Au reste*, &c.] Tout ce qui suit, jusqu'à la fin de la Préface, fut ajoûté dans l'Edition de 1668.

5 Cela fut ajoûté dans l'Edition de 1667. & non pas dans celle de 1668. Cette Edition étoit inconnue au Commentateur. DU MONTEIL.

6. *Un crime affreux d'une élégance poëtique.*] Voïez les Remarques sur le Vers 302, de la Satire IX.

tendre quelque tems, & de laiſſer mûrir leur mauvaiſe humeur. On ne fait rien qui vaille dans la colere. Vous avez beau vomir des injures ſales & odieuſes : cela marque la baſſeſſe de votre ame ſans rabaiſſer la gloire de celui que vous attaquez : & le Lecteur, qui eſt de ſang froid, n'épouſe point les ſottes paſſions d'un Rimeur emporté. Il y auroit auſſi pluſieurs choſes à dire, touchant le reproche qu'on fait à l'Auteur, d'avoir pris ſes penſées dans Juvénal & dans Horace. Mais tout bien conſideré, il trouve l'objection ſi honorable pour lui, qu'il croiroit ſe faire tort d'y répondre.



PREFACE

Pour l'Edition de 1674. in quarto.

AU LECTEUR.

J'Avois médité une assez longue Préface, où, suivant la coûtume reçuë parmi les Ecrivains de ce tems, j'esperois rendre un compte fort exact de mes Ouvrages, & justifier les libertez que j'y ai prises. Mais depuis j'ai fait réflexion, que ces sortes d'Avant-propos ne servoient ordinairement qu'à mettre en jour la Vanité de l'Auteur, & au lieu d'excuser ses fautes, fournissoient souvent

1. *Deux Epîtres nouvelles.*] L'Epître II. & l'Epître III. Car la quatrième, adressée au Roi, avoit déja été publiée en 1672.

2. *Et quatre Chants du Lutrin.*] Le cinquième & le sixième Chants ne furent publiez qu'en 1683.

3. *Quelques Dialogues en Prose.*] Il n'a donné dans la suite que le Dialogue sur les Romans. Il en avoit composé un autre, pour montrer qu'on ne sauroit bien parler une Langue morte. Mais il ne l'a jamais voulu publier, de peur d'offenser plusieurs de nos Poëtes Latins, qui étoient ses Amis & ses Traducteurs. Il ne l'a pas même *confié au papier.* Cependant il m'en récita un jour ce que sa mémoire lui pût fournir, & j'allai sur le champ écrire ce que j'en avois retenu. Quoique je n'aïe conservé ni les graces de sa Diction, ni toute la suite de ses pensées, peut être ne sera-t-on pas fâché de voir mon Extrait, pour juger à peu près du tour qu'il avoit imaginé.

Apollon, Horace, des Muses, & des Poëtes, sont les Interlocuteurs.

HO-

vent de nouvelles Armes contre lui. D'ailleurs je ne crois point mes Ouvrages assez bons pour meriter des Eloges, ni assez criminels pour avoir besoin d'Apologie. Je ne me louerai donc ici, ni ne me justifierai de rien. Le Lecteur saura seulement que je lui donne une Edition de mes Satires plus correcte que les précedentes, [1] deux Epîtres nouvelles, l'Art Poëtique en vers, [2] & quatre Chants du Lutrin. J'y ai ajoûté aussi la Traduction du Traité que le Rhéteur Longin a composé du Sublime ou du Merveilleux dans le Discours. J'ai fait originairement cette Traduction pour m'instruire, plûtôt que dans le dessein de la donner au Public. Mais j'ai crû qu'on ne seroit pas fâché de la voir ici à la suite de la Poëtique, avec laquelle ce Traité a quelque rapport, & où j'ai même inseré plusieurs préceptes qui en sont tirez. J'avois dessein d'y joindre aussi [3] quelques Dialogues en Prose que

HORACE. Tout le monde est surpris, grand Apollon, des abus que vous laissez regner sur le Parnasse.

APOLLON. Et depuis quand, Horace, vous avisez-vous de parler François ?

HORACE. Les François se mêlent bien de parler Latin. Ils estropient quelques-uns de mes Vers: ils en font de même à mon Ami Virgile; & quand ils ont accroché, je ne sais comment, *disjecti membra Poetæ*, ainsi que je parlois autrefois, ils veulent figurer avec nous.

APOLLON. Je ne comprens rien à vos plaintes. De qui donc me parlez-vous?

HORACE. Leurs noms me sont inconnus. C'est aux Muses de nous les apprendre.

APOLLON. Calliope, dites moi, qui sont ces gens-là ? C'est une chose étrange, que vous les inspiriez, & que je n'en sache rien.

CALLIOPE. Je vous jure que je n'en ai aucune connoissance. Ma Sœur Erato sera peut-être mieux instruite que moi.

que j'ai composez ; mais des considerations particulieres m'en ont empêché. J'espere en don-

ERATO. Toutes les nouvelles que j'en ai, c'est par un pauvre Libraire, qui faisoit dernièrement retentir notre Vallon de cris affreux. Il s'étoit ruïné à imprimer quelques Ouvrages de ces Plagiaires, & il venoit se plaindre ici de Vous & de Nous, comme si nous devions répondre de leurs actions, sous prétexte qu'ils se tiennent au pié du Parnasse.

APOLLON. Le bon homme croit-il que nous sachions ce qui se passe hors de notre enceinte? Mais nous voilà bien embarassez pour savoir leurs noms. Puisqu'ils ne sont pas loin de nous, faisons-les monter pour un moment. Horace, allez leur ouvrir une des portes.

CALLIOPE. Si je ne me trompe, leur figure sera réjouïssante, ils nous donneront la Comédie.

HORACE. Quelle troupe! Nous allons être accablez, s'ils entrent tous. Messieurs, doucement: les uns après les autres.

Un POETE, s'adressant à Apollon. *Da, Tymbrae, loqui.* . . . .

Autre POETE, à Calliope. *Dic mihi, Musa, Virum.* . . . . .

Troisième POETE, à Erato, *Nunc age, qui Reges, Erato.* . . . . .

APOLLON. Laissez vos complimens, & dites-nous d'abord vos noms.

Un POETE. *Menagius.*

Autre POETE. *Pererius.*

Troisième POETE. *Santolius.*

APOLLON. Et ce vieux Bouquin que je vois parmi vous, comment s'appelle-t-il?

TEXTOR. Je me nomme *Ravisius Textor.* Quoique je sois en la compagnie de ces Messieurs, je n'ai pas l'honneur d'être Poëte; mais ils veulent m'avoir avec eux, pour leur fournir des Epithètes au besoin.

Un POETE. *Latona proles divina, Jovisque.... Jovisque.......... Jovisque........... Heus tu, Textor! Jovisque.......*

TEXTOR. *Magni.*

Le POETE. *Non.*

TEXTOR. *Omnipotentis.*

Le POETE. *Non, non.*

TEX-

donner quelque jour un volume à part. Voilà tout ce que j'ai à dire au Lecteur. Encore ne sai-

TEXTOR. *Bicornis.*
Le POETE. *Bicornis, optimè. Jovisque bicornis.*
Latonæ proles divina, Jovisque bicornis.

APOLLON. Vous avez donc perdu l'esprit? Vous donnez des cornes à mon Pere.

Le POETE. C'est pour finir le Vers. J'ai pris la premiere Epithète que Textor m'a donnée.

APOLLON. Pour finir le Vers, falloit-il dire une énorme sottise? Mais vous, Horace, faites aussi des Vers François.

HORACE. C'est-à-dire, qu'il faut que je vous donne aussi une Scène à mes dépens & aux dépens du Sens commun.

APOLLON. Ce ne sera qu'aux dépens de ces Etrangers. Rimez toûjours.

HORACE. Sur quel sujet? Qu'importe? Rimons, puisqu'Apollon l'ordonne. Le sujet viendra après.

Sur la rive du fleuve amassant de l'arène.....

Un POETE. Alte là. On ne dit point en notre Langue: sur *la rive* du fleuve, mais sur *le bord* de la riviere; Amasser *de l'arène*, ne se dit pas non plus, il faut dire, *du sable.*

HORACE. Vous êtes plaisant. Est-ce que *Rive* & *bord*, ne sont pas des mots synonymes, aussi bien que *Fleuve* & *Rivière?* Comme si je ne savois pas que dans votre Cité de Paris la Seine passe sous le Pont-nouveau. Je sais tout cela sur l'extremité du doigt.

Un POETE. Quelle pitié! Je ne conteste pas que toutes vos expressions ne soient Françoises, mais je dis que vous les emploïez mal. Par exemple, quoique le mot de *Cité* soit bon en soi, il ne vaut rien où vous le plachez: on dit, *la Ville de Paris.* De même, on dit *le Pont-neuf*, & non pas le *Pont-nouveau*. Savoir une chose *sur le bout du doigt*, & non pas, *sur l'extrémité du doigt.*

HORACE. Puisque je parle si mal votre Langue, croïez-vous, Messieurs les faiseurs de Vers Latins, que vous soïez plus habiles dans la nôtre? Pour vous dire nettement ma pensée, Apollon devroit vous défendre aujourd'hui pour jamais de toucher plume ni papier.

 APOL-

ſai-je ſi je ne lui en ai point déja trop dit ; & ſi en ce peu de paroles je ne ſuis point tombé dans le défaut que je voulois éviter.

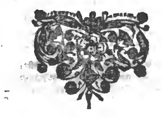
APOLLON. Comme ils ont fait des Vers ſans ma permiſſion, ils en feroient encore malgré ma defenſe. Mais puisque dans les grands abus, il faut des remèdes violens, puniſſons-les de la manière la plus terrible. Je crois l'avoir trouvée. C'eſt qu'ils ſoient obligez deſormais à lire exactement les Vers les uns des autres. Horace, faites leur ſavoir ma volonté.

HORACE. De la part d'Apollon, il eſt ordonné &c.

SANTEUL. Que je liſe le galimatias de Du Perier, Moi! Je n'en ferai rien. C'eſt à lui de lire mes Vers.

DU PERIER. Je veux que Santeul commence par me reconnoître pour ſon Maître, & après cela je verrai ſi je puis me reſoudre à lire quelque choſe de ſon Phébus.

Ces Poëtes continuent à ſe quereller, ils s'accablent réciproquement d'injures ; & Apollon les fait chaſſer honteuſement du Parnaſſe.



PRE-

PREFACE

Pour l'Edition de 1675.

AU LECTEUR

JE m'imagine que le Public me fait la justice de croire, que je n'aurois pas beaucoup de peine à répondre aux Livres qu'on a publiez contre moi; mais j'ai naturellement une espèce d'aversion pour ces longues Apologies qui se font en faveur de bagatelles aussi bagatelles que sont mes Ouvrages. Et d'ailleurs aïant attaqué, comme j'ai fait, de gayeté de cœur, plusieurs Ecrivains célèbres, je serois bien injuste si je trouvois mauvais qu'on m'attaquât à mon tour. Ajoûtez, que si les objections qu'on me fait sont bonnes, il est raisonnable qu'elles passent pour telles; & si elles sont mauvaises, il se trouvera assez de Lecteurs sensés pour redresser les petits Esprits qui s'en pourroient laisser surprendre. Je ne répondrai donc rien à tout ce qu'on a dit, ni à tout ce qu'on a écrit contre moi: & si je n'ai donné aux Auteurs de bonnes régles de Poësie, j'espère leur donner par là une leçon assez belle de moderation. Bien loin de leur rendre injures pour injures, ils trouveront bon que je les remercie ici du soin qu'ils prennent de publier que ma Poëtique est une Traduction de la

Poëtique d'Horace. Car puisque dans mon Ouvrage, qui est d'onze cens Vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou soixante tout au plus, imitez d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reste qu'en le supposant traduit de ce grand Poëte; & je m'étonne après cela qu'ils osent combattre les règles que j'y débite. [1] Pour Vida dont ils m'accusent d'avoir pris aussi quelque chose, mes Amis savent bien que je ne l'ai jamais lû, & j'en puis faire tel Serment qu'on voudra, sans craindre de blesser ma conscience.

1. *Pour Vida.*] Marc Jérôme Vida, de Crémone, Evêque d'Albe, Poëte célèbre, qui florissoit au commencement du Seizième Siècle. Il a composé un Art Poëtique en trois Livres, outre plusieurs autres Poësies Latines.



PRE-

PREFACE

Pour les Editions de 1683. & 1694.



VOICI une Edition de mes Ouvrages [1] beaucoup plus exacte que les précedentes, qui ont toutes été assez peu correctes. J'y ai joint [2] cinq Epîtres nouvelles que j'avois composées long-tems avant que d'être engagé [3] dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la Poësie. Elles sont du même stile que mes autres Ecrits, & j'ose me flater qu'elles ne leur feront point de tort. Mais c'est au Lecteur à en juger, & je n'emploîrai point ici ma Préface, non plus que dans mes autres Editions, à le gagner, par des raisons dont il doit s'aviser de lui-même. Je me contenterai de l'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit. C'est qu'en attaquant dans mes Satires les défauts de quantité d'Ecrivains de notre Siècle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces Ecrivains le merite & les bonnes quali-

1. *Beaucoup plus exacte* &c.] Dans l'Edition de 1683. on lisoit, *beaucoup plus exacte & plus correcte que les précedentes, qui ont toutes été assez fautives.*

§ Cela fut changé dans l'Edition de 1685. & non pas dans celle de 1694, comme l'a cru le Commentateur. Cette Edition de 1685. ne lui étoit pas connue : il s'est imaginé que l'Edition de 1694. avoit suivi immédiatement celle de 1683. DU MONTEIL.

2. *Cinq Epitres nouvelles.*] Les Epîtres V. VI. VII. VIII. & IX.

3. *Dans le glorieux emploi* &c.] En 1677. le Roi avoit nommé Mrs. Despréaux & Racine, pour écrire son Histoire.

litez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoi qu'assez méchant Poëte, [4] n'ait pas fait autrefois, je ne sai comment, une assez belle Ode; & qu'il n'y eût point d'esprit ni d'agrément dans les Ouvrages de Mr. Quinaut, quoi que si éloignez de la perfection de Virgile. [5] J'ajoûterai même sur ce dernier, que dans le tems où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors [6] beaucoup d'Ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste réputation. Je veux bien aussi avouër qu'il y a du génie dans les Ecrits de Saint Amand, de Brebeuf, de Scuderi, & de plusieurs autres que j'ai critiquez, & qui sont en effet d'ailleurs, aussi bien que moi, très-dignes de Critique. En un mot, avec la même sincerité que j'ai raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, & faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie, & de médisance qui m'a fait écrire contre eux. Pour revenir à mon Edition, [7] outre mon Remercîment à l'Académie & quelques Epi-

4. *N'ait pas fait autrefois....... une assez belle Ode.*] Au lieu de ces mots, on lisoit dans l'Edition de 1683. § [& de 1685.] *Ne fut pas bon Grammairien.* Chapelain avoit fait une Ode à la gloire du Cardinal de Richelieu, & sur cette Ode seule Chapelain avoit été regardé comme le premier Poëte de son tems.

5. *J'ajoûterai même* &c.] Toute cette phrase, jusqu'à ces mots: *Je veux bien aussi* &c. fut ajoûtée par l'Auteur dans l'Edition de 1694. § Mr. Despréaux fit cette Addition dans l'Edition de 1685, & non pas dans celle de 1694. Du Monteil.

6. *Beaucoup d'Ouvrages* &c.] On voit que notre Auteur dis-

Epigrammes que j'y ai jointes, j'ai aussi ajoûté au Poëme du Lutrin deux Chants nouveaux qui en font la conclusion. Ils ne sont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres Chants, & je me persuade qu'ils consoleront aisément les Lecteurs de quelques Vers que j'ai retranchez à l'Episode [8] de l'Horlogère, qui m'avoit toûjours paru un peu trop long. [9] Il seroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a été composé à l'occasion d'un differend assez léger qui s'émût dans une des plus célèbres Eglises de Paris, entre le Trésorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction: & tous les Personnages y sont non seulement inventez; mais j'ai eu soin même de les faire d'un caractère directement opposé au caractère de ceux qui déservent cette Eglise, dont la plûpart, & particulierement les Chanoines, sont tous gens non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes Ouvrages, qu'à beaucoup de Messieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'é-

distingue ici deux tems dans la réputation de M. Quinaut: le tems de ses Tragédies, & celui de ses Opera. Il n'avoit encore fait que des Tragédies quand Monsieur Despréaux le nomma dans ses Satires.

7. *Outre mon Remerciment . . . . . & quelques Epigrammes que j'y ai jointes.*] Addition faite dans l'Edition de 1694. § [Cette addition fut faite dans l'Edition de 1685.]

8. *De l'Horlogère.*] De la Perruquière. Voïez les Remarques sur le Lutrin.

9. *Il seroit inutile* &c.] Tout ce qui suit a été détaché d'ici dans l'Edition de 1701. & placé devant le Poëme du Lutrin, où il sert d'*Avertissement au Lecteur.*

 10. *Sur*

s'étonner si personne n'a été offensé de l'impression de ce Poëme, puisqu'il n'y a en effet personne qui y soit veritablement attaqué. Un Prodigue ne s'avise guères de s'offenser de voir rire d'un Avare; ni un Dévot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle 10 sur une espèce de défi qui me fut fait en riant par feu Monsieur le Premier Président de Lamoignon, qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, si je laissois échaper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes Satires faisoient le plus de bruit; & l'accès obligeant qu'il me donna dans son illustre Maison, fit avantageusement mon Apologie contre ceux qui vouloient m'accuser alors de libertinage & de mauvaises mœurs. C'étoit un homme d'un savoir étonnant, & passionné admirateur de tous les bons Livres de l'Antiquité; & c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes Ouvrages, où il crût entrevoir quelque goût des Anciens. Comme sa piété étoit sincère, elle étoit fort gaïe, & n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'effraïa pas du nom de Satires que portoient ces Ouvrages, où il ne vit en effet que des Vers & des Auteurs attaquez. Il me loua même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de Poësie de la saleté qui lui

10. *Sur une espèce de défi.*] Voïez la Remarque sur cet endroit, au commencement du Lutrin.

11. Il

lui avoit été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas dèsagreable. Il m'appèla à tous ses plaisirs & à tous ses divertissemens, c'est-à-dire à ses Lectures & à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confidence, & me fit voir à fond son ame entière. Et que n'y vis-je point? Quel trésor surprenant de probité & de justice! Quel fonds inépuisable de piété & de zèle! Bien que sa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'étoit toute autre chose au dedans; & on voïoit bien qu'il avoit soin d'en temperer les raïons, pour ne pas blesser les yeux d'un Siècle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincèrement épris de tant de qualitez admirables; & s'il eût beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui une très-forte attache. Les soins que je lui rendis ne furent mêlez d'aucune raison d'interêt mercénaire: & je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. [11] Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en son plus haut point, & le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes si dignes de vivre soient si-tôt enlevez du monde, tandis que des miserables & des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse? Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste: car je sens bien que si je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la Préface d'un Livre de Satires & de plaisanteries.

AVER-

11. *Il mourut.*] Au mois de Décembre, 1677.

AVERTISSEMENT

Mis après la Préface, en 1694.

AU LECTEUR.

J'Ai laissé ici la même Préface qui étoit dans les deux Editions précedentes à cause de la justice que j'y rends à beaucoup d'Auteurs que j'ai attaquez. Je croïois avoir assez fait connoître par cette démarche, où personne ne m'obligeoit, que ce n'est point un esprit de malignité qui m'a fait écrire contre ces Auteurs; & que j'ai été plûtôt sincère à leur égard, que médisant. Mr. Perrault néanmoins n'en a pas jugé de la sorte. Ce galant Homme, au bout de près [1] de vingt-cinq ans qu'il y a que mes Satires ont été imprimées la première fois, est venu tout à coup, & dans le tems qu'il se disoit de mes Amis, réveiller des querelles entierement oubliées, & me faire sur mes Ouvrages un procès que mes Ennemis ne me faisoient plus. Il a compté pour rien les bonnes raisons que j'ai mises en rimes pour montrer qu'il n'y a point de médisance à se moquer des méchans Ecrits: & sans prendre la peine de refuter ces raisons, a jugé à propos de me traiter [2] dans un Livre, en termes assez peu obscurs, de Mé-

1. *De vingt cinq ans.*] Il falloit dire: *de près de trente ans*; Car la première édition des Satires fut faite en 1666.

2. *Dans*

Médifant,d'Envieux,de Calomniateur, d'Homme qui n'a fongé qu'à établir fa réputation fur la ruïne de celle des autres. Et cela fondé principalement fur ce que j'ai dit dans mes Satires, que Chapelain avoit fait des vers durs, & qu'on étoit à l'aife aux Sermons de l'Abbé Cotin.

Ce font en effet les deux grands crimes qu'il me reproche, jusqu'à vouloir me faire comprendre que je ne dois jamais espèrer de remiffion du mal que j'ai caufé, en donnant par là occafion à la pofterité de croire que fous le regne de Louïs le Grand il y a eu en France un Poëte ennuïeux, & un Prédicateur affez peu fuivi. Le plaifant de l'affaire eft, que dans le Livre qu'il fait pour juftifier notre Siècle de cette étrange calomnie, il avouë lui-même que Chapelain eft un Poëte très-peu divertiffant, & fi dur dans fes expreffions, qu'il n'eft pas poffible de le lire. Il ne convient pas ainfi du défert qui étoit aux Prédications de l'Abbé Cotin. Au contraire, il affure qu'il a été fort preffé à un des Sermons de cet Abbé; mais en même tems il nous apprend cette jolie particularité de la vie d'un fi grand Prédicateur: que fans ce Sermon, où heureufement quelques-uns de fes Juges fe trouvèrent, la Juftice, fur la requête de fes parens, lui alloit donner un Curateur comme à un imbécille. C'eft ainfi que Mr. Perrault fait défendre fes Amis, & mettre en ufage les leçons de cette belle Rhétorique mo-

2. *Dans un Livre.*] **Parallèle des Anciens & des Modernes, Tome III.**

3. *Le*

moderne inconnuë aux Anciens, où vrai-semblablement il a appris à dire ce qu'il ne faut point dire. Mais je parle assez de la justesse d'esprit de Mr. Perrault dans mes Réflexions Critiques sur Longin; & il est bon d'y renvoïer les Lecteurs.

Tout ce que j'ai ici à leur dire, c'est que je leur donne dans cette nouvelle Edition, outre mes anciens Ouvrages exactement revûs, ma Satire contre les Femmes, l'Ode sur Namur, quelques Epigrammes, & mes Réflexions Critiques sur Longin. Ces Réflexions, que j'ai composées à l'occasion des Dialogues de Mr. Perrault, se sont multipliées sous ma main beaucoup plus que je ne croïois & sont cause que j'ai divisé mon Livre en deux volumes. J'ai mis à la fin du second volume les Traductions Latines qu'ont faites de mon Ode les deux plus célèbres Professeurs en Eloquence de l'Université: je veux dire Mr. Lenglet & Mr. Rollin. Ces Traductions ont été généralement admirées, & ils m'ont fait en cela tous deux d'autant plus d'honneur, qu'ils savent bien que c'est la seule Lec-

3. *Le R. P. Fraguier.*] Aujourd'hui [Mr. l'Abbé Fraguier] de l'Académie Françoise, & de l'Académie Roïale des Inscriptions & des Médailles.

4. *Le R. P. de la Landelle.*] C'est le même qui dans les Editions suivantes a pris le nom de Saint-Remi.

5. Les plus célèbres Poëtes du Roïaume se sont appliquez à traduire en Vers Latins presque toutes les Poësies de Mr. Despréaux, dont quelques-unes ont été aussi traduites en Grec. Les Etrangers mêmes, qui ne font pas moins de cas que nous de cet excellent Ecrivain, ont pareillement traduit ses Oeuvres en presque toutes les Langues de l'Europe. Il y en a une Traduction complette en Anglois. Monsieur le Comte d'Ericeyra, un des plus beaux

Lecture de mon Ouvrage qui les a excitez à entreprendre ce travail. J'ai aussi joint à ces Traductions quatre Epigrammes Latines que [3] le Reverend Pere Fraguier Jesuite a faites contre le Zoïle Moderne. Il y en a deux qui sont imitées d'une des miennes. On ne peut rien voir de plus poli ni de plus élegant que ces quatre Epigrammes; & il semble que Catulle y soit ressuscité pour vanger Catulle. J'espère donc que le Public me saura quelque gré du présent que je lui en fais.

Au reste dans le tems que cette nouvelle édition de mes Ouvrages alloit voir le jour [4] le Reverend Pere de la Landelle, autre célèbre Jésuite, m'a apporté une Traduction Latine qu'il a aussi faite de mon Ode, & cette Traduction m'a paru si belle, que je n'ai pû résister à la tentation d'en enrichir encore mon Livre, où on la trouvera avec les deux autres à la fin du second Tome. [5]

beaux Esprits & des plus grands Seigneurs de la Cour de Portugal, a traduit l'Art Poëtique en Vers Portugais. Mr. l'Abbé Mezzabarba, Gentilhomme Milanois, a traduit en Vers Italiens l'Ode sur Namur, & plusieurs autres Pièces. Ce savant Abbé m'aïant donné ces mêmes Traductions, je les envoïai à Mr. Despreaux, qui m'écrivit le 6. Mars, 1705. en ces termes: „ Pour ce qui est de sa Traduction „ de mon Ode sur Namur, je ne vous dirai pas qu'il y est „ plus moi-même qne moi-même; mais je vous dirai hardiment, que bien que j'aïe sur tout songé à y prendre „ l'esprit de Pindare, Mr. de Mezzabarba y est beaucoup „ plus Pindare que moi.

Il y a apparence que l'on fera un Recueil de toutes ces Traductions.

AVER-

AVERTISSEMENT,

Pour la premiere Edition de la Satire IX. imprimée séparément en 1668.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

VOici le dernier Ouvrage qui est sorti de la plume du Sieur Despréaux. L'Auteur, après avoir écrit [1] contre tous les Hommes en géneral, a crû qu'il ne pouvoit mieux finir qu'en écrivant contre lui-même, & que c'étoit le plus beau champ de Satire qu'il pût trouver. Peut-être que ceux qui ne sont pas fort instruits des démêlez du Parnasse, & qui n'ont pas beaucoup lû les autres Satires du même Auteur, ne verront pas tout l'agrément de celle-ci, qui n'en est, à bien parler, qu'une suite. Mais je ne doute point que les Gens de Lettres, & ceux sur-tout qui ont le goût délicat, ne lui donnent le prix, comme à celle où il y a le plus d'art, d'invention & de finesse d'esprit. Il y a déja du tems qu'elle est faite : l'Auteur s'étoit en quelque sorte résolu de ne la jamais publier. Il vouloit bien épargner ce chagrin aux Auteurs qui s'en pourront choquer. [2] Quelques Libelles

1. *Contre tous les Hommes* &c.] Dans la Satire VIII.

2. *Quelques Libelles diffamatoires que l'Abbé Kautin* &c.] L'Abbé Cotin avoit publié une Satire en Vers, contre Mr. Despréaux, & un Libelle en Prose intitulé, *Critique desinteressée sur les Satires du tems.* Boursaut avoit fait imprimer

les diffamatoires que l'Abbé Kautin & plusieurs autres eussent fait imprimer contre lui, il s'en tenoit assez vangé par le mépris que tout le monde a fait de leurs Ouvrages, qui n'ont été lûs de personne, & que l'impression même n'a pû rendre publics. [3] Mais une copie de cette Satire étant tombée, par une fatalité inévitable, entre les mains des Libraires, ils ont réduit l'Auteur à recevoir encore la loi d'eux. C'est donc à moi qu'il a confié l'Original de sa Pièce, & il l'a accompagnée [4] d'un petit Discours en Prose, où il justifie par l'autorité des Poëtes Anciens & Modernes la liberté qu'il s'est donnée dans ses Satires. Je ne doute donc point que le Lecteur ne soit bien aise du présent que je lui en fais.

mer *la Satire des Satires.* C'étoit une Comédie où il faisoit la Critique des Satires de notre Auteur.

3. *Mais une copie de cette Satire*] Voïez la première Remarque sur la Satire IX.

4. *D'un petit Discours en Prose.*] *Discours sur la Satire*, imprimé dans ce Volume.

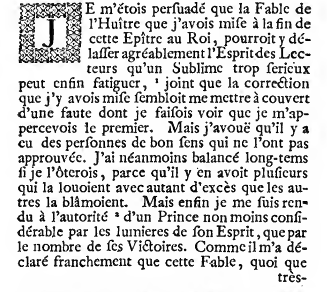


AVER-

AVERTISSEMENT,

Pour la seconde Edition de l'Epître I. en 1672.

AVIS AU LECTEUR.



JE m'étois persuadé que la Fable de l'Huître que j'avois mise à la fin de cette Epître au Roi, pourroit y délasser agréablement l'Esprit des Lecteurs qu'un Sublime trop serieux peut enfin fatiguer, [1] joint que la correction que j'y avois mise sembloit me mettre à couvert d'une faute dont je faisois voir que je m'appercevois le premier. Mais j'avouë qu'il y a eu des personnes de bon sens qui ne l'ont pas approuvée. J'ai néanmoins balancé long-tems si je l'ôterois, parce qu'il y en avoit plusieurs qui la louoient avec autant d'excès que les autres la blâmoient. Mais enfin je me suis rendu à l'autorité [2] d'un Prince non moins considérable par les lumieres de son Esprit, que par le nombre de ses Victoires. Comme il m'a déclaré franchement que cette Fable, quoi que très-

1. *Joint que la correction que j'y avois mise.*] Voïez la Remarque sur le Vers 150. de l'Epitre I.
2. *D'un Prince.*] Le Prince de Condé.
3. *Une Satire contre les Maltôtes Ecclesiastiques.*] Elle commence ainsi :

Quel est donc ce cahos, & quelle extravagance
Agite maintenant l'esprit de notre France? &c.

Où

très-bien contée, ne lui sembloit pas digne du reste de l'Ouvrage; je n'ai point resisté, j'ai mis une autre fin à ma Pièce, & je n'ai pas crû pour une vingtaine de Vers devoir me brouiller avec le premier Capitaine de notre Siècle. Au reste, je suis bien aise d'avertir le Lecteur, qu'il y a quantité de Pièces impertinentes qu'on s'efforce de faire courir sous mon nom, & entre autres [3] une Satire contre les Maltôtes Ecclésiastiques. Je ne crains pas que les habiles gens m'attribuent toutes ces Pièces; parce que mon stile, bon ou mauvais, est aisé à reconnoître. Mais comme le nombre de sots est grand, & qu'ils pourroient aisément s'y méprendre, il est bon de leur faire savoir, que hors les [4] onze Pièces qui sont dans ce Livre, il n'y a rien de moi entre les mains du Public, ni imprimé, ni en manuscrit.

On attribue cette Satire au P. Louïs Sanlecque, Chanoine Régulier de la Congrégation de Sainte Geneviève.

4. *Onze Pièces* &c.] Le Discours au Roi, neuf Satires, & l'Epitre I. L'Auteur ne comptoit pas son *Discours sur la Satire*, quoi qu'imprimé avec le reste, dans le même volume. Mais il ne parloit que des Ouvrages en Vers.



AVER-

AVERTISSEMENT,

Pour la premiere Edition de l'Epître IV. en 1672.

AU LECTEUR.

JE ne sai si les rangs de ceux qui passèrent le Rhin à la nage devant Tolhuys, sont fort exactement gardez dans le Poëme que je donne au Public; & je n'en voudrois pas être garand: parce que franchement je n'y étois pas, & que je n'en suis encore que fort médiocrement instruit. Je viens même d'apprendre en ce moment que Monsieur de Soubize, dont je ne parle point [1]. est un de ceux qui s'y est le plus signalé. Je m'imagine qu'il en est ainsi de beaucoup d'autres, & j'espère de leur faire justice dans une autre Edition. Tout ce que je sai, c'est que ceux dont je fais mention ont passé des premiers. Je ne me déclare donc caution que de l'Histoire du Fleuve en colère, que j'ai apprise d'une de ses Naïades qui s'est réfugiée dans la Seine. J'aurois bien pû aussi parler de la fameuse rencontre qui suivit le passage: mais je la réserve pour un Poëme à part. C'est là que j'espère rendre aux mânes de [2] Monsieur de Longueville l'honneur que tous les Ecrivains lui

1. *Est un de ceux qui s'y est le plus signalé.*] *Qui s'y sont le plus signalez*; cette expression seroit plus correcte.

2. *Mr.*

lui doivent, & que je peindrai cette Victoire qui fut arrosée du plus illustre Sang de l'Univers. Mais il faut un peu reprendre haleine pour cela.

2. *Mr. de Longueville.*] Charles-Paris d'Orleans, Duc de Longueville, tué après le passage du Rhin, en 1672.



PREFACE

Pour la première Edition du Lutrin, en 1674.

AU LECTEUR.

JE ne ferai point ici comme [1] Arioste, qui quelquefois sur le point de débiter la Fable du monde la plus absurde, la garantit vraye d'une verité reconnuë, & l'appuïe même de l'autorité [2] de l'Archevêque Turpin. Pour moi je déclare franchement que tout le Poëme du Lutrin n'est qu'une pure fiction, & que tout y est inventé, jusqu'au nom même du Lieu où l'action se passe. [3] Je l'ai appèlé *Pourges*, du nom d'une petite Chapelle qui étoit autrefois proche de Montlhéry. C'est pourquoi le Lecteur ne doit pas s'étonner que pour y arriver de Bourgogne la Nuit prenne le chemin de Paris & de Montlhéry.

C'est une assez bizarre occasion qui a donné lieu

1. *Arioste.*] Louïs Arioste, Poëte Italien, qui a composé le Poëme de *Roland le furieux*, & plusieurs autres Poësies. Il mourut l'an 1533.

2. *De l'Archevêque Turpin.*] Historien fabuleux des actions de Charlemagne & de Roland. L'Auteur de ce Roman ridicule a emprunté le nom de Turpin, Archevêque de Rheims, Prélat d'une grande réputation, qui avoit accompagné Charlemagne dans la plûpart de ses voïages, & qui, selon Trithême, avoit écrit la Vie de cet Empereur, en deux Livres que nous n'avons plus. Le savant Mr. Huet

lieu à ce Poëme. Il n'y a pas long-tems que dans une assemblée où j'étois, la conversation tomba sur le Poëme Heroïque. Chacun en parla, suivant ses lumières, A l'égard de moi, comme on m'en eut demandé mon avis, je soûtins ce que j'ai avancé dans ma Poëtique: qu'un Poëme Heroïque, pour être excellent, devoit être chargé de peu de matière, & que c'étoit à l'Invention à la soûtenir & à l'étendre. La chose fut fort contestée. On s'échauffa beaucoup; mais après bien des raisons alleguées pour & contre, il arriva ce qui arrive ordinairement en toutes ces sortes de disputes; je veux dire qu'on ne se persuada point l'un l'autre, & que chacun demeura ferme dans son opinion. La chaleur de la dispute étant passée, on parla d'autre chose, & on se mit à rire de la manière dont on s'étoit échauffé sur une question aussi peu importante que celle-là. On moralisa fort sur la folie des hommes qui passent presque toute leur vie, à faire serieusement de très-grandes bagatelles, & qui se font souvent une affaire considerable d'une chose indifferente. A propos de cela, 4 un Provincial raconta un Démêlé fameux, qui étoit arrivé autrefois dans une petite Eglise de sa Province, entre le Trésorier &

Huet (*Origine des Romans*) croit que le Livre des faits de Charlemagne, attribué à l'Archevêque Turpin, lui est posterieur de plus de 200. ans: & Mr. Allard, dans sa Bibliotheque de Dauphiné, assure que ce Roman a été composé dans Vienne, par un Moine de Saint André, l'an 1092.

3. *Je l'ai appèlé* Pourges.] Voïez la Remarque sur le Vers 3. du premier Chant du Lutrin.

4. *Un Provincial raconta* &c.] Cette circonstance est inventée pour dépaïser les Lecteurs,

 5. *Un*

& le Chantre, qui font les deux premières Dignitez de cette Eglise, pour savoir si un Lutrin seroit placé à un endroit ou à un autre. La chose fut trouvée plaisante. Sur cela 5 un des Savans de l'assemblée, qui ne pouvoit pas oublier sitôt la dispute, me demanda: Si moi, qui voulois si peu de matière pour un Poëme Heroïque, j'entreprendrois d'en faire un, sur un Démêlé aussi peu chargé d'incidens que celui de cette Eglise. J'eus plûtôt dit, pourquoi non? que je n'eus fait réflèxion sur ce qu'il me demandoit. Cela fit faire un éclat de rire à la compagnie, & je ne pûs m'empêcher de rire comme les autres: ne pensant pas en effet moi-même que je dûsse jamais me mettre en état de tenir parole. Néanmoins le soir me trouvant de loisir, je rêvai à la chose, & aïant imaginé en géneral la plaisanterie que le Lecteur va voir, j'en fis vingt Vers que je montrai à mes Amis. Ce commencement les réjouït assez. Le plaisir que je vis qu'ils y prenoient m'en fit faire encore vingt autres: Ainsi de vingt Vers en vingt Vers, j'ai poussé enfin l'Ouvrage 6 à près de neuf cens Vers. Voilà toute l'Histoire de la bagatelle que je donne au Public. J'aurois bien voulu la lui donner achevée; mais 7 des raisons très-secretes, & dont le Lecteur trouvera bon que je ne l'instrui-

5. *Un des Savans de l'assemblée.*] Monsieur le Premier Président de Lamoignon.

6. *A près de neuf cens Vers.*] Cela n'est vrai qu'à l'égard de la première édition du Lutrin, qui ne contenoit que quatre Chants.

7. *Des raisons très-secretes.*] Ces raisons très-secretes sont que le Poëme n'etoit pas encore achevé.

8. *Une*

truise pas, m'en ont empêché. Je ne me ferois pourtant pas pressé de le donner imparfait, comme il est, n'eût été les miserables fragmens, qui en ont couru. C'est un Burlesque nouveau, dont je me suis avisé en notre Langue. Car au lieu que dans l'autre Burlesque Didon & Enée parloient comme des Harangeres & des Crocheteurs; dans celui-ci [8] une Horlogère & un Horloger parlent comme Didon & Enée. Je ne sai donc si mon Poëme aura les qualitez propres à satisfaire un Lecteur: mais j'ose me flater qu'il aura au moins l'agrément de la nouveauté, puisque je ne pense pas, qu'il y ait d'Ouvrage de cette nature en notre Langue: [9] La défaite des Bouts-rimez de Sarrazin étant plûtôt une pure Allegorie, qu'un Poëme comme celui-ci.

8. *Une Horlogère & un Horloger.*] Une Perruquière & un Perruquier. Voïez le Lutrin, & les Remarques.

9. *La défaite* &c.] *Dulot vaincu, ou la défaite des Bouts-rimez*, Poëme en quatre Chants, par Mr. Sarrazin.

Fin du Tome IV. & dernier



TABLE
DES MATIERES.

a. *désigne le Tom. I.* b. *le Tom. II.* c. *le Tom. III.* d. *le Tom. IV.*

A.

B.

C.

Cons-

E.

H.

I. & J.

 Rhin,

N.

Poss

Pyr-

Ser-

T.

Tris-

W.

X.

Y.

Z.

Fin du IV. & dernier Volume.



